GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
JAN 30 1901

8e Année. N° 2. 15 Janvier 1901.

# LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

| | | Pages. |
|---|---|---|
| **Général d'Hautpoul** | *L'Hôtel des Invalides (29-30 juillet 1830)* | 225 |
| **Pierre de Coulevain** | *Ève victorieuse* (3e partie) | 243 |
| **J. Lemoine** / **André Lichtenberger** | *Frédéric II poète et la Censure française* | 287 |
| **Ivan Strannik** | *Un nouveau Romancier russe. — Maxime Gorki.* | 319 |
| **Frantz Funck-Brentano** | *Le Collier de la Reine.* — IV | 351 |
| **Charles Loiseau** | *La Renaissance économique de l'Italie.* — I. | 385 |
| **H. G. Wells** | *L'Homme invisible* (fin) | 407 |
| **Charles-Eudes Bonin** | *La Truie de diamant* | 437 |

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

# LIVRES NOUVEAUX

### LES TRONÇONS DU GLAIVE, par Paul et Victor Margueritte.

Voici bien un véritable roman historique, le second de la série qui s'était ouverte par le *Désastre*, et qui se terminera par la *Commune*. Les auteurs ont accumulé tout ce qu'ils ont pu découvrir de souvenirs personnels et de documents; et ils ont fait vivre tout cela, en imaginant des personnages qu'ils jettent çà et là parmi les protagonistes réels de ce drame affreux que fut la guerre de 1870-71. Au cours de leurs patriotiques investigations, ils ont réservé certaines pages qui n'ont pu trouver place dans ce récit, et qui en formeront le complément, un volume d'*Épisodes* : — *Sedan*, promis à nos lecteurs, n'en sera pas le moins émouvant; Sedan raconté par les fils de l'héroïque général Margueritte ! — On ne saurait trop admirer la sincérité de ces puissants tableaux. Les auteurs n'ont « voulu taire aucune des défaillances pour pouvoir chanter mieux toutes les gloires ». Et il faut les remercier de consacrer ainsi plusieurs années d'un labeur énorme et d'un talent incontesté à nous inspirer l'horreur de la guerre, par la vue de ces larges fresques où elle s'évoque en ses moindres détails.

### L'ACCUEIL, par Jean Vignaud.

Quelques poèmes de ce charmant recueil ont paru ici même : tous les autres ont cette même grâce, la même douceur d'inspiration toujours tendre, la même éloquente simplicité. M. Jean Vignaud débute heureusement, par un joli geste de sympathie adressé aux êtres et aux choses; et on a le désir de bien connaître cette âme et ce livre de poète qu'on sent tout de suite bienveillants et hospitaliers. Peut-être, en des livres futurs, M. Jean Vignaud fera-t-il chanter des strophes plus sonores: il ne trouvera pas de musique plus délicieuse et plus confidentielle.

### SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE, par A. Foucher.

M. A. Foucher a vécu deux années dans l'Inde : il a visité tout le pays en archéologue; mais il a jugé modestement que c'était aujourd'hui une terre un peu trop battue; il n'a point voulu ajouter un volume nouveau à tout cet amas considérable de notes sur l'Inde et sur les Indous, que tant d'autres grossissent chaque jour. Il s'est donc borné à nous proposer une simple excursion sur la frontière indo-afghane. « Ce coin de terre est peu connu, ou du moins peu décrit... De ce sol historique sortent d'étonnantes œuvres d'art, nées jadis sur place de l'union passagère, mais féconde, de l'âme bouddhique et de l'art grec. » M. A. Foucher évoque pour nous, d'un style toujours alerte, cette merveilleuse contrée, avec ses paysages et ses ruines, sa population originale et turbulente.

### LA DUCHESSE DE BERRY, par H. Thirria.

Ce livre contient de nombreux documents inédits. Ils proviennent en grande partie des Archives de l'État, qui jusqu'à ce jour n'avait point voulu les communiquer au public. M. H. Thirria, l'érudit historien de *Napoléon III avant l'Empire*, a su excellemment les mettre en œuvre. Ce sont des papiers saisis à Nantes en 1832. Mais l'auteur a consulté aussi une curieuse correspondance de la duchesse de Berry avec une amie intime, la comtesse de Meffray. Les archives de la famille Choulot ont fourni également une intéressante contribution à ce volume. On y trouvera des révélations inattendues sur les raisons secrètes qu'avait la duchesse de rester cachée à Nantes, sur ses relations avec les puissances étrangères, sur son incontestable mariage en 1831 avec le comte Lucchesi-Palli, enfin sur toute sa vie privée et sa famille, et particulièrement sur son fils le comte de Chambord.

### LA FIERTÉ DU RENONCEMENT, par Edmond Thiaudière.

Aimez-vous les « pensées.. » ? En voilà tout un charmant volume. On connaissait déjà, du même auteur, plusieurs séries de « Notes d'un pessimiste ». Depuis La Rochefoucauld et La Bruyère, il semble bien que cette forme des « maximes et pensées » ne s'accommode guère d'un optimisme toujours souriant; et la réflexion, même indulgente et résignée, ne nous fait découvrir dans les êtres et dans les choses qu'objets ou sujets de souffrance. Mais, du moins, l'auteur de ce petit recueil n'a point d'amertume ni de violence. Il constate doucement et avec esprit que tout n'est pas toujours pour le mieux, que l'amour, par exemple, ne vaut pas le mal qu'il nous cause; il nous dit cela en courtes phrases simples, parfois joliment imprévues.

### NOTRE ARMÉE, par le Commandant Émile Manceau.

L'auteur de ce livre, un militariste convaincu, ne se demande pas si la guerre est un fléau, et s'il conviendrait de supprimer l'armée. Il part de ce fait que nous en avons une, et que l'entretien en est fort cher. Dans ces conditions il cherche uniquement le moyen de nous procurer un instrument de guerre aussi parfait, aussi redoutable que possible. Et cette recherche lui est une occasion d'étudier les mœurs de notre armée, ses doctrines, ses institutions, son organisation, ses éléments vivants, tout son personnel d'officiers, de sous-officiers, de soldats. Ce sont, à chaque page, des vues hardies, une sorte d'inspection toujours avertie et pénétrante, dont l'auteur nous fait part. Son livre reste accessible et familier. Et l'auteur nous amène doucement à des conclusions personnelles qui sont toujours sages et modérées.

hirria.
ments iné-
e des Ar-
vait point
H. Thir-
*vant l'Em-*
n œuvre.
832. Mais
orrespon-
amie in-
ives de la
ure inté-
trouvera
aisons se-
cachée à
uissances
e en 1831
toute sa
ment sur

oilà tout
déjà, du
otes d'un
d et La
rme des
de guère
éflexion,
fait dé-
qu'objets
l'auteur
ne ni de
ec esprit
eux, que
nal qu'il
phrases

u.
vaincu,
léau, et
Il part
l'entre-
tions il
procurer
t, aussi
rche lui
e notre
n orga-
rsonnel
Ce sont,
e sorte
e, dont
cessible
cement
oujours

J

# L'HOTEL DES INVALIDES[1]

## — 29-30 JUILLET 1830 —

Le 29 juillet, dès trois heures du matin, le tocsin se fit entendre de nouveau dans tout Paris ; il avait pour but d'appeler les populations de la banlieue et de donner le signal d'une attaque générale dans les divers quartiers de la capitale. Le feu de l'artillerie et celui de la mousqueterie se renouvelèrent bientôt d'une manière effrayante.

Mes élèves reprirent tous leurs postes. Ils s'étaient aperçus eux-mêmes de l'espèce de conspiration formée par une partie des invalides pour les assaillir par derrière. Ils avaient devant eux, sur l'esplanade, des bandes nombreuses qui les accablaient d'injures et de menaces; ces bandes s'accrurent bientôt au point de présenter une masse formidable à laquelle il était évidemment impossible de résister. Dans cette position terrible, où, de tous côtés, une mort inévitable les attendait, pas un de ces jeunes gens ne songea à quitter un poste aussi

1. Ces pages sont extraites des importants Mémoires du général marquis Amand d'Hautpoul, que le neveu de l'auteur, M. Hennet de Bernoville, m'a confiés et dont je prépare la publication.

Le général Amand d'Hautpoul Félines, frère du général Alphonse qui fut ministre de la guerre en 1849 et cousin du célèbre chef de cavalerie qui fut tué à Eylau, était, en 1830, maréchal de camp et commandant de l'École royale d'état-major. On verra dans ce récit qu'il essaya, avec ses élèves, de résister au mouvement révolutionnaire, puisqu'il vint prendre place aux côtés du général de Latour-Maubourg, dont on connaît l'héroïque attitude. — Comte Fleury.

périlleux, pas un ne montra la moindre hésitation; tous, au contraire, avaient l'œil fixé sur moi pour attendre le signal du feu qui devait les faire tous massacrer. Quelques-uns, même, étaient impatients de commencer l'attaque au lieu de rester sur la défensive ; et, comme une telle position exigeait une sorte d'exaltation, je pouvais craindre quelque imprudence ; mais ils montrèrent tous autant de subordination que de courage, car aucun ne recula et aucun, non plus, ne devança mes ordres. Certes, une semblable conduite mérite d'être citée, et je me plais à la signaler ici, car il y eut vraiment de la gloire pour ces jeunes gens d'avoir su résister à une pareille épreuve.

Vers sept heures du matin, l'Esplanade des Invalides se dégarnit un instant des bandes qui l'occupaient. Je montai chez M. de Latour-Maubourg; il continua à me prescrire de rester sur la défensive tant que je ne serais point attaqué.

Je profitai de ce moment pour aller voir ma femme dans l'appartement où elle s'était refugiée avec sa famille; les fenêtres de cet appartement donnaient sur le boulevard des Invalides. Tout à coup, nous entendîmes une vive fusillade et des cris affreux dans cette direction; des bandes d'insurgés parcouraient le boulevard en courant et en tirant des coups de fusil au hasard; quelques balles arrivèrent jusque dans la chambre où nous étions réunis. Ma femme saisit à l'instant ses enfants et les emporta dans un corridor intérieur pour les mettre à l'abri.

La fusillade m'ayant paru se rapprocher des fossés, je descendis rapidement pour rejoindre mes élèves, car je croyais le moment venu de commencer un combat désespéré. Je trouvai ces jeunes gens à leur poste et prêts à faire feu; mais, ayant reconnu que le fossé n'était point attaqué, je les maintins sur la défensive.

Cependant, le bruit allait toujours croissant du côté du boulevard; c'était la caserne de la rue de Babylone que l'on attaquait. On y avait imprudemment laissé un détachement de garde avec le dépôt d'un régiment suisse; ces malheureux soldats abandonnés s'étaient vu assaillir par des bandes nombreuses, et après leur avoir opposé une vigoureuse résistance, ils avaient été presque tous massacrés. Nous vîmes bientôt

revenir, par le boulevard des Invalides, des troupes d'insurgés portant les armes, les habits et schakos des Suisses qu'ils venaient d'égorger; en passant, ils nous accablèrent d'injures, en nous menaçant d'un sort pareil.

Le marquis de Latour-Maubourg, revêtu de son grand uniforme, décoré de son Cordon Bleu, des grandes croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, appuyé sur sa jambe de bois[1] qui n'était pas la moins honorable de ses décorations, vint plusieurs fois se mêler à nous et aux invalides qui se groupaient encore dans le but de s'opposer à la défense de l'hôtel; sa seule présence doublait le courage des uns et imposait tellement aux autres, par l'ascendant qu'il avait pris sur eux, que les invalides les plus disposés à fraterniser avec le peuple n'osaient plus dire un mot.

Pendant une partie de la matinée, l'Esplanade se remplit et se dégarnit à plusieurs reprises des bandes nombreuses qui s'agitaient autour de nous. Dans l'un des moments où le passage semblait libre, M. de Latour-Maubourg essaya d'envoyer un émissaire au quartier général pour avoir des nouvelles et faire connaître notre position; mais cet émissaire revint sans avoir pu parvenir à sa destination. Un instant après, arriva à l'hôtel un caisson escorté de quelques cavaliers de la Garde; on envoyait demander au gouverneur des Invalides tout le pain dont il pouvait disposer, avec invitation d'en faire confectionner le plus promptement possible pour faire des distributions aux troupes. Mais cette prévoyance était trop tardive, et, bientôt, elle fut inutile; les malheureux soldats de cette escorte étaient exténués de fatigue et de faim, et il fallut les faire manger pour les mettre en état de repartir; ils nous racontèrent la défection des régiments de la ligne, les désastres éprouvés par les corps de la Garde disséminés dans Paris; ils nous parurent très découragés, et nous ne sûmes pas ce qu'ils devinrent depuis. Il nous arriva aussi quelques soldats blessés, qui parvinrent à se réfugier aux Invalides; ils furent remis aux soins du docteur Yvan.

Dans un moment où plusieurs bandes d'insurgés étaient revenues, occupant les abords du Gros-Caillou et du faubourg

1. On sait que La Tour-Maubourg avait eu une jambe emportée, en 1813, à la bataille de Leipzig.

Saint-Germain et travaillant à couper les arbres sur l'Esplanade, nous aperçûmes un escadron de lanciers qui passait sur le quai, se dirigeant vers le pont Louis XVI. L'occasion était belle pour envoyer un émissaire au quartier-général; mais il fallait franchir l'espace qui nous séparait du quai, c'est-à-dire toute la longueur de l'Esplanade, et cela au milieu des insurgés. Je témoignai à M. de Latour-Maubourg le regret de ne pouvoir envoyer quelqu'un vers ce détachement de lanciers; à l'instant même, plusieurs de mes élèves se présentèrent de bonne volonté pour courir cette chance périlleuse. J'hésitai un instant, et je choisis enfin le premier qui avait parlé : c'était le jeune d'Allonville; on ouvre la grille, et je me mets en disposition d'aller à son secours s'il était pris. Il part comme un trait, essuie plusieurs coups de fusil qui ne l'atteignent pas, franchit l'espace en courant, et je le vois rejoindre le détachement de cavalerie dont nous apercevions encore les derniers hommes; cet acte de hardiesse fait honneur à ce jeune officier. Nous espérions avoir, par lui, des secours ou des nouvelles; mais nous le revîmes pas, et j'en étais inquiet. Je sus depuis que, n'ayant pu revenir, il s'était joint à la Garde; qu'il avait été à Saint-Cloud, à Rambouillet, et que, de là, il avait accompagné le Roi avec son camarade le jeune Badevau, qui s'était vu dans l'impossibilité de rentrer dans Paris. Depuis ce moment nous ne vîmes plus paraître aucunes troupes.

Le général de Latour-Maubourg ne s'expliquait pas comment on n'avait pas pris l'Esplanade des Invalides et le Champ-de-Mars comme points de ralliement des troupes de la Garde. Les insurgés s'y établirent sans être inquiétés; nous les vîmes bientôt s'accuper à briser, à coups de hache et de marteau, une fleur de lys colossale qui ornait la fontaine de l'Esplanade. Mes élèves, indignés de cette mutilation qui se passait sous leurs yeux, demandaient à sortir pour aller l'empêcher : il n'y avait aucune chance de succès, et je dus les retenir dans notre position tristement défensive.

Un moment après, l'Esplanade se trouva libre encore une fois, et, dans cet instant de repos, nous eûmes l'espoir d'avoir quelques nouvelles du quartier général; on avait demandé du pain aux Invalides, nous devions penser que l'on enver-

rait des troupes pour en protéger le transport. Tout ce que je désirais, de mon côté, était de recevoir des ordres pour rallier mes élèves à quelques-uns des corps de la Garde, soit au quartier général, soit à Saint-Cloud, où leur zèle eût pu s'employer plus utilement; nous attendîmes en vain, notre abandon fut complet.

Depuis l'heure du déjeuner, notre famille était réunie dans les appartements du gouverneur, où elle était comblée de soins et de prévenances; M. de Latour-Maubourg avait près de lui sa femme, sa sœur, madame de Maisonneuve, une de ses nièces. Au milieu de nos anxiétés communes, ces dames cherchaient à consoler ma femme, à rassurer sa fille[1], surtout, qui éprouvait les plus vives inquiétudes sur le sort de son mari; elles s'occupaient des enfants avec une bonté toute particulière. Pendant cette époque critique, toute la famille de Latour-Maubourg a acquis des droits éternels à notre reconnaissance.

Je montais quelquefois chez le gouverneur. Un de ses neveux, le maréchal de camp Latour-Maubourg, vint le voir et nous donna quelques nouvelles. Aucun des officiers généraux présents à Paris n'avait été appelé près du Roi, ni au quartier général ; quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus à Saint-Cloud, de leur propre mouvement, pour offrir leurs services, et ils avaient été remerciés ; on ajouta même qu'on n'avait pas besoin d'eux. Le maréchal duc de Bellune, le lieutenant général comte du Coëtlosquet, si positifs dans leur dévouement, furent de ce nombre.

Au quartier général du duc de Raguse, on s'occupait à parlementer avec les chefs de la révolte ; MM. Laffitte, Casimir-Perier, Gérard, Mauguin, envoyés en députation, y étaient reçus librement, ainsi que M. Arago, ami du maréchal. Le duc de Raguse était en rapports avec M. d'Argout, M. de Sémonville, et il paraissait beaucoup plus occupé, avec eux, des moyens de renverser le ministère que des mesures à prendre pour défendre la royauté; il fut même question entre eux, pendant un moment, de faire arrêter les ministres du Roi. Nous sûmes que, pendant ces pourparlers intempestifs,

1. Madame de Crèvecœur, fille d'un premier mariage de madame d'Hautpoul.

l'Hôtel de Ville, vivement attaqué à plusieurs reprises, était resté au pouvoir des insurgés et qu'un gouvernement provisoire s'y était déjà installé au nom des chefs de la révolte : on désignait M. de Lafayette, on parlait des généraux Gérard, Lamarque, Lobau; on citait une proclamation d'un gouvernement provisoire composé de MM. Lafayette, Gérard et du duc de Choiseul ; on sut depuis que cette proclamation provenait de M. Baude seul, qui s'était établi un des premiers à l'Hôtel de Ville.

Tous ces noms provoquaient parmi nous une confusion désespérante. La prise de l'Hôtel de Ville, surtout, nous préoccupait; nous nous rappellions que, dans toutes les grandes catastrophes, un ancien préjugé de la population parisienne donnait à la possession de cet édifice une importance décisive.

Au milieu de ces réflexions pénibles, et tandis que tout paraissait cependant plus calme autour des Invalides, nous entendîmes tout à coup, dans la direction du Carrousel, une effroyable fusillade à laquelle le bruit du canon vint bientôt se mêler. Nous courûmes aux fenêtres ; M. de Latour-Maubourg avait un télescope, et nous cherchions à découvrir ce qui se passait de l'autre côté de la Seine. Pendant que nous entendions la fusillade se rapprocher du jardin des Tuileries, j'aperçus, par une éclaircie des Champs-Élysées, qui est vis-à-vis de l'Esplanade, un régiment de cavalerie courant dans la direction opposée au feu; je ne m'expliquais pas cette marche dans le moment où un combat acharné paraissait avoir lieu aux Tuileries. On nous avait dit, peu de temps auparavant, que l'École militaire était attaquée; je pensai d'abord que ce régiment allait à son secours; mais, un moment après, je vis, par cette même éclaircie des Champs-Élysées, des masses confuses de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, qui fuyaient en désordre dans la même direction.

Interdit de ce qui se passait devant nous, je m'approche de M. de Latour-Maubourg :

— Général, lui dis-je avec émotion, ceci est une déroute ?

— Oui, me répondit-il, sans pouvoir en dire davantage.

Et il regardait encore.

Bientôt après, des bandes insurgées se répandirent dans les

Champs-Élysées et sur les quais. Nous savions que le drapeau tricolore avait déjà été arboré sur tous les édifices de la capitale, et nous le vîmes enfin flotter sur le dôme des Tuileries. Ce moment fut affreux : tout était donc fini, la victoire se déclarait pour la révolte ; désormais nous restions seuls, abandonnés au milieu de cette ville immense; plus de secours à espérer, plus de retraite possible. Il faut s'être trouvé soi-même dans une position pareille pour comprendre notre désespoir.

M. de Latour-Maubourg reprit bientôt son sang-froid ordinaire ; il vint à moi :

— Maintenant, me dit-il, toute résistance matérielle est devenue impossible et inutile. Vos jeunes gens ont donné des preuves suffisantes de leur courage et de leur dévouement : faites-les rentrer ; il faut les réserver pour un meilleur avenir. Désormais, ajouta-t-il, nous devons nous borner à une défense morale.

Je ne comprenais pas bien le sens de ces dernières paroles ; mais l'illustre général, dont je partageais le sort, me l'apprit bientôt.

Je rappelai mes élèves, qui ne pouvaient se résoudre à quitter leur poste ; je les réunis dans l'intérieur et leur communiquai les intentions de M. de Latour-Maubourg. Les malheureux pleuraient de rage en obéissant ; ils ne pouvaient se consoler de ce que plusieurs d'entre eux, au moins, n'eussent pas été tués en défendant le Roi ; ils me reprochaient presque de ne pas les avoir conduits à Saint-Cloud au lieu d'être restés aux Invalides. Mais le pouvais-je, dans l'ignorance où on nous avait laissés de ce qui se passait ? Pouvais-je penser qu'un maréchal de France userait les troupes qui lui étaient confiées, sans avoir su en tirer parti pour défendre ou contenir la ville où il commmandait en chef ? Pouvais-je prévoir, enfin, qu'à Saint-Cloud même il resterait, jusqu'à la fin, tranquille spectateur d'événements aussi graves ?

Je raisonnai mes élèves, tout en déplorant que leur dévouement n'eût pas eu un meilleur résultat ; je profitai du calme momentané qui nous entourait pour envoyer à l'École chercher, par des gens de service, des vêtements bourgeois. Mes élèves laissèrent aux Invalides leurs armes et leurs uni-

formes devenus inutiles désormais ; je les fis sortir isolément de l'hôtel, en les engageant à ne pas rentrer à l'École, où leur réunion aurait encore pu les faire attaquer, mais à se retirer chacun chez des parents ou des amis ; et je leur donnai rendez-vous à l'hôtel de l'École, dès qu'il serait possible d'y reparaître sans danger. Après les trois journées d'épreuves que nous venions de passer ensemble, de tels adieux furent bien pénibles.

M. de Clermont-Tonnerre me quitta aussi pour aller rejoindre sa mère, qui logeait avec lui à l'École et qui y était restée enfermée dans son appartement ; le capitaine Naudet partit de son côté, et je demeurai seul avec ma famille et celle de M. de Latour-Maubourg. Mon neveu, Charles d'Hautpoul, qui avait partagé jusqu'à la fin le sort de mes élèves, fit plusieurs courses dans Paris ; il venait, de temps en temps, me rendre compte de ce qu'il apprenait. Je l'avais chargé d'aller à la recherche de mon frère dont j'étais fort inquiet, n'ayant plus entendu parler de lui depuis qu'il m'avait quitté à l'École ; mais je ne pus avoir de ses nouvelles que le surlendemain.

Nous étions tous réunis chez M. de Latour-Maubourg, livrés à de tristes réflexions sur le sort qui nous était réservé. Au milieu de l'anxiété générale, nous éprouvions de grandes inquiétudes au sujet de M. de Crèvecœur, dont nous ne pouvions prévoir la destinée ; sa malheureuse femme n'y tenait plus. Tout à coup, nous le voyons entrer dans le salon : il était méconnaissable, tant la fatigue et l'inquiétude avaient altéré ses traits. Il avait appris, en Normandie, la révolte de Paris, et s'était immédiatement mis en route par la diligence ; arrêté à Saint-Germain, il avait été, à pied, à Versailles, d'où une petite voiture l'avait conduit jusqu'à Sèvres. Là, il n'avait pu passer ; obligé de se déguiser et de faire plusieurs détours, il s'était dirigé à pied par Vaugirard et n'avait pu pénétrer dans Paris que par la barrière du Maine. Contraint de franchir plusieurs barricades, il avait rencontré un grand nombre de bandes insurgées dans sa marche vers l'École d'état-major ; ayant su, de là, que nous étions aux Invalides, il nous y avait enfin rejoints. L'excès de sa fatigue était facile à expliquer.

Nous dînâmes tous ensemble, et cette soirée se passa plus tranquillement que nous ne pouvions l'espérer. M. de Latour-Maubourg avait placé à la grille de l'Hôtel un poste d'invalides commandé par un officier intelligent ; il avait donné pour consigne que, si quelques bandes insurgées se disposaient à faire des tentatives hostiles, on prévînt leur chef que le gouverneur des Invalides demandait à s'entretenir avec eux, dans le but d'éviter toute effusion de sang.

Cependant, le drapeau blanc flottait toujours aux Invalides ; c'était le seul qui restât dans Paris, et M. de Latour-Maubourg avait pris la résolution de le maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Quelques bandes passèrent sur l'Esplanade ; elles exhalèrent leur fureur contre le drapeau de la fidélité par des vociférations et des menaces, mais elles n'attaquèrent pas. L'une d'elles, seulement, fut placer un drapeau tricolore sur la fontaine de l'Esplanade, à l'endroit même de la fleur de lys renversée ; les insignes de la royauté et de la révolte se trouvaient ainsi en présence.

Dans la soirée, le bruit courut que les troupes de la Garde, ralliées à Saint-Cloud et renforcées des régiments appelés des garnisons voisines, se disposaient à venir faire une attaque générale sur Paris ; nous ne doutions pas qu'il en fût ainsi, et nous espérâmes encore. Nous sûmes que les insurgés en étaient tellement effrayés que plusieurs commençaient déjà à se décourager ; toute la nuit, ils travaillèrent sans relâche à augmenter les barricades, tant ils craignaient une attaque décisive ; on abattait à force les arbres des boulevards, et presque toutes les rues furent dépavées. Cette fatale journée se termina ainsi, et nous pûmes prendre quelques heures de repos.

*
* *

Le 30 au matin, j'allais savoir des nouvelles de M. de Crèvecœur, lorsque j'appris qu'il était parti seul, avant le jour, pour aller à Saint-Cloud offrir ses services au roi. Cette résolution était belle ; elle était méritoire dans la position critique où il laissait sa famille. Mais, connaissant tous les refus déjà faits à des offres de ce genre, je craignis que cette démarche

fût inutile; et ce ne fut en effet pour nous qu'une inquiétude de plus. Cependant nous espérions encore le retour de l'armée royale; nous pensions que la vue de notre drapeau blanc serait pour elle un point de ralliement, comme le phare qu'on aperçoit au milieu des tempêtes. Mais, vain espoir; rien ne parut; déjà même, au contraire, on songeait à abandonner Saint-Cloud, on se disposait à laisser le champ libre aux chefs de l'insurrection.

Dans cette matinée et à l'heure du déjeuner, nous vîmes entrer le colonel de Clermont-Tonnerre, qui nous avait quittés la veille: quel fut notre étonnement en apercevant à son habit un nœud de rubans tricolores! M. de Latour-Maubourg allait lui adresser des paroles sévères, lorsque le colonel nous raconta qu'à son départ des Invalides il avait pensé à sauver l'École, qui était encore menacée, et sa mère qui y était restée; qu'ayant su qu'un grand nombre d'individus se réunissaient dans les mairies pour former une garde nationale improvisée, afin de protéger les habitations et d'arrêter les excès de la populace, il s'était rendu aussi à sa mairie et fait nommer sergent de cette garde; puis, en cette qualité, il avait pu venir placer à l'École d'état-major un poste avec lequel il avait passé la nuit. Quelque extraordinaire que nous parût cette détermination, nous cessâmes nos observations, et il nous quitta un moment après pour rejoindre son nouveau poste.

L'insurrection marchait toujours, mais ici la scène va changer pour nous: désormais, c'est un homme seul qu'on verra défendre les Invalides contre toute une population révoltée et enivrée de ses succès; et cet homme est le marquis de Latour-Maubourg. Il a donné, dans cette circonstance, un grand exemple à toutes les sommités sociales; un exemple que les rois eux-mêmes ne doivent pas dédaigner, car il a montré tout l'ascendant que l'homme peut exercer sur ses semblables, quand il est doué de cette fermeté d'âme, de ce courage moral qui lui donne la force d'affronter avec calme tous les dangers et de ne jamais reculer devant un devoir.

Dans cette mémorable journée où je n'ai plus quitté M. de Latour-Maubourg, j'ai vu plusieurs fois se retracer devant mes yeux la belle scène de « Coligny » décrite par Vol-

taire, à plus d'une reprise, j'ai pu faire l'application de ces vers si connus :

> A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
> Les meurtriers, surpris, sont saisis de respect ;
> Une force inconnue a suspendu leur rage.

Les insurgés, maîtres de tout Paris, vinrent bientôt se réunir sur l'Esplanade des Invalides. La liberté qu'ils proclamaient ne pouvait plus souffrir ni contradiction, ni résistance : furieux de voir encore un drapeau blanc, ils exigeaient avec menaces que le gouverneur des Invalides eût à se soumettre à l'instant à leur tyrannique volonté. D'après la consigne donnée par M. de Latour-Maubourg, on invita les chefs de ces bandes à venir se concerter avec lui, en leur demandant de ne point attaquer pendant les pourparlers.

Plusieurs chefs se présentèrent, et on les fit entrer ; ils étaient armés de sabres, d'épées, de pistolets. M. de Latour-Maubourg les attendait tranquillement dans un cabinet attenant au grand escalier ; ces chefs de bandes s'avançaient vers lui, le sommant, avec hauteur, au nom du peuple, de reconnaître le gouvernement provisoire établi à l'Hôtel de Ville et d'arborer les couleurs qu'ils nommaient nationales. M. de Latour-Maubourg leur répondit avec fermeté que, le roi lui ayant confié le gouvernement des Invalides, son devoir était d'y maintenir l'ordre ; qu'il avait prêté serment de fidélité au Roi et qu'ils devaient comprendre qu'un vieux soldat comme lui était incapable de manquer à sa parole : « Plutôt la mort, mille fois ! » ajoutait-il ; que, dès lors, ce qu'ils lui demandaient demeurait impossible, puisque l'honneur lui interdisait de faire aucun changement aux Invalides sans les ordres du Roi. Il prononçait ces paroles d'une manière si positive, il appuyait avec tant de dignité sur les mots d'honneur, de devoir, de fidélité, que ces mêmes hommes qui l'avaient abordé avec insolence restaient immobiles et déconcertés devant lui. Quelques-uns se retirèrent sans rien répondre ; d'autres s'inclinèrent devant l'homme qui savait leur résister avec tant de calme et de courage ; il y en eut, enfin, qui allèrent même jusqu'à lui adresser des excuses.

Dix fois dans la matinée, je vis se renouveler des scènes

du même genre, et toutes eurent le résultat que je viens d'indiquer. Parmi ces porteurs de sommations, se présenta un jeune homme revêtu d'un uniforme de fantaisie et s'exprimant d'une façon distinguée; il se disait aide de camp du général Gérard et envoyé par lui pour prier le gouverneur des Invalides de ne pas s'exposer plus longtemps à la fureur du peuple. M. de Latour-Maubourg, après lui avoir répété qu'il ne reconnaîtrait jamais que l'autorité du Roi, ajouta qu'il connaissait le général Gérard et que, puisqu'il était son aide de camp, il le priait de lui demander une lettre qui pût l'instruire de ce qui se passait; il verrait alors ce qu'il aurait à faire. L'aide de camp, un peu embarrassé, lui demanda de vouloir bien écrire lui-même au général Gérard, promettant de rapporter la réponse. M. de Latour-Maubourg écrivit aussitôt une lettre dans laquelle il déclarait qu'aucune puissance humaine ne le ferait s'écarter un instant de son devoir, et il remit cette lettre à l'aide de camp pour avoir une réponse de son général.

Pendant ce temps, comme les bandes devenaient de moment en moment plus nombreuses et plus menaçantes sur l'Esplanade, M. de Latour-Maubourg dit à cet officier qu'il le rendait responsable, en sa qualité d'aide de camp du général Gérard, des désordres qui pourraient survenir aux Invalides; et il lui demandait de prendre des mesures pour contenir les insurgés. L'officier le promit et tint parole : nous le vîmes donner des ordres et placer une garde en dehors de la grille.

Je me rendis jusque-là, et y demeurai quelques instants. Rien n'était bizarre comme cette espèce d'ordre au milieu du désordre le plus affreux : un factionnaire se promenait fièrement devant la grille; c'était un homme grand et fort, couvert de sueur, de sang et de poussière; vêtu d'un simple pantalon de toile et d'une chemise aux manches retroussées jusqu'à l'épaule, il avait à la main une de ces anciennes estocades d'une longueur démesurée, qui provenait, sans doute, de quelque pillage au musée de l'artillerie et avec laquelle il repoussait rudement tous ceux des siens qui voulaient s'approcher de la grille.

Au bout d'une heure environ, le même officier revint

comme il l'avait promis. Il n'apportait point de réponse écrite du général Gérard ; mais il venait demander de sa part à M. de Latour-Maubourg sa parole d'honneur de ne rien entreprendre contre le peuple de Paris, disant qu'au moyen de cette promesse on pourrait le laisser tranquille. M. de Latour-Maubourg le regarda en souriant : « Quoi ! lui dit-il, est-ce que vous me feriez l'honneur d'avoir peur de moi ? Soyez tranquille, avec des bras de moins et des jambes de bois vous n'avez rien à craindre de l'offensive ; mais quant à la défensive, la voilà ! » Et il lui présentait sa poitrine couverte des insignes de l'honneur.

L'officier garda un moment le silence, frappé d'admiration, sans doute, pour l'homme qui parlait ainsi ; puis, revenant encore : « Général, lui dit-il, je conçois que vous ayez horreur de cette république dont on parle ; mais, soyez tranquille : avant huit jours nous aurons un roi, et nous pourrons crier ensemble : vive le Roi ! — De qui parlez-vous ! Que signifient ces paroles, lui répliqua vivement M. de Latour-Maubourg ? — Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, répondit l'officier. » Et il se retira.

La garde qui était hors de la grille disparut bientôt, et les sommations se renouvelèrent plus violentes les unes que les autres ; M. de Latour-Maubourg les repoussait toujours avec la même fermeté et avec cette imposante dignité qui déconcertait tous ceux qui portaient la parole.

Cependant, toute la population insurgée de Paris, rassurée sur la crainte du retour des troupes royales et n'ayant plus rien à faire dans la vaste enceinte de la capitale, refluait vers les Invalides où elle avait appris qu'on résistait encore, elle se montrait exaspérée de voir ce point seul conserver encore les insignés de la royauté. Les cris, les menaces, les imprécations se succédaient avec une violence toujours croissante, et tout faisait présager une affreuse catastrophe de la part de cette populace en fureur. Vingt-quatre heures s'étaient déjà écoulées depuis l'abandon de Paris ; nous étions seuls, et je ne crains pas d'exagérer en évaluant à trente ou quarante mille âmes les masses qui étaient venues s'agglomérer sur l'Esplanade des Invalides. A la vérité, je n'aurais pas craint de les affronter avec quelques bons régiments de cavalerie ;

mais ici c'était un homme seul qui leur résistait ; la situation devenait trop violente pour se prolonger davantage, et il ne fallait rien moins que le grand caractère de M. de Latour-Maubourg pour avoir tenu jusque-là.

Bientôt nous vîmes que l'on travaillait à ébranler la grille ; le moment fatal approchait. Déjà, dans l'intérieur de l'Hôtel, chacun ne s'occupait plus qu'à chercher un refuge pour éviter le premier choc. J'étais dans une inquiétude affreuse sur le compte de ma femme et de ses enfants ; M. de Latour-Maubourg le comprit. Il m'indiqua une petite porte de service donnant sur le boulevard des Invalides et communiquant derrière ses appartements par un escalier particulier ; il m'en donna la clef. Je la portai à ma femme ; je lui dis qu'il fallait encore fuir avec ses enfants afin de leur chercher un meilleur asile. Pour tout au monde, j'aurais voulu les suivre, les diriger, partager leur sort ; cette séparation fut encore plus cruelle que les précédentes, puisque j'ignorais quel serait leur refuge au milieu des rues de Paris. Mais pouvais-je abandonner dans le moment le plus critique celui qui m'avait donné l'hospitalité et sous les ordres duquel je m'étais placé ! Madame de Latour-Maubourg, elle-même, m'avait demandé avec instance de ne pas quitter son mari. Je le rejoignis donc, et, au même instant, la grille qui nous séparait de ces masses furieuses fut enfoncée avec fracas. Nous étions pris d'assaut.

Je ne puis mieux comparer l'effet qui se produisit alors qu'à celui d'un torrent impétueux devant lequel une digue vient de se rompre. En moins de quelques secondes, toutes les cours furent envahies par une cohue de forcenés brandissant avec des cris de mort, des armes de toute espèce. Je courus un moment m'assurer que ma famille était partie ; elle avait attendu jusqu'au dernier moment, ne pouvant se résoudre à cette nouvelle séparation ; elle put voir les bandes qui envahissaient les cours et l'intérieur de l'hôtel. Enfin, je la vis sortir, et je revins rapidement chez M. de Latour-Maubourg. Mais ses gens venaient de barricader la porte de ce côté, et les insurgés en enfonçaient une autre derrière moi ; j'allais me trouver pris dans cette position critique. On m'ouvre enfin, et j'accours près de M. de Latour-Maubourg.

Seul de toutes les personnes présentes à l'hôtel, il avait conservé ce calme et ce sang-froid annonçant une grande résolution. Il quitta sans rien dire sa femme et sa sœur ; je le vis prendre son chapeau et sortir seul pour aller au-devant de cette effroyable cohue. Je le suivis. Nous devions croire que nous marchions à la mort; je me résignais en pensant qu'il y aurait de la gloire à mourir aux côtés de ce nouveau chevalier sans peur et sans reproche.

Nous nous trouvâmes bientôt en présence de ces masses désordonnées ; à l'aspect de M. de Latour-Maubourg, elles nous entourèrent mais s'arrêtèrent, tant sa seule présence était capable d'imposer. Il veut leur parler; mais une foule de voix s'élèvent, le sommant, au nom du peuple, d'arborer le drapeau tricolore sur le fronton des Invalides; cette sommation était appuyée par une masse innombrable de forcenés en armes. M. de Latour-Maubourg les regarda avec calme et prononça d'une voix ferme ces paroles qui ne sortiront jamais de ma mémoire : « Messieurs, leur dit-il, je n'ai point affronté la mort dans cent batailles pour consentir aujourd'hui à déshonorer la fin de ma carrière. Je vous déclare que je ne le ferai point. » Et il appuyait sur ce dernier mot avec un accent qui annonçait une décision irrévocable.

Ce refus d'un seul homme, opposé à l'ordre énoncé par quarante mille furieux, produisit sur ces derniers un moment d'étonnement, une sorte de stupéfaction; tant est grande la puissance de l'homme de cœur, qui sait commander le respect et l'admiration. Moi-même j'éprouvai, à cet instant, une véritable fascination ; la grandeur morale devint pour ainsi dire physique à mes yeux, et M. de Latour-Maubourg m'apparut avec une taille de géant. Cependant, il ne fallait qu'un mot, qu'un geste pour que nous fussions écharpés.

J'observais donc cette scène terrible, ce moment suprême, lorsque j'aperçus un jeune homme, élève de l'École polytechnique ; il en portait l'uniforme et tenait à la main un petit sabre d'infanterie. Je le vois élever son arme et faire un pas en avant sur M. de Latour-Maubourg; c'était le geste fatal, le signal de mort. Il n'y avait plus rien à ménager ; je me jette sur son bras, et, le saisissant avec force : « Malheureux, m'écriai-je, que faites-vous ? » Et, par une sorte d'inspiration,

j'ajoutai : « Quel que soit le parti que vous servez, si vous avez le malheur de le souiller du sang de ce général illustre, votre parti est perdu à jamais ! » Il jeta sur moi des yeux égarés et parut interdit : voyant que cette idée l'ébranlait, je dis encore : « Vous, élève de l'École polytechnique, vous devez savoir raisonner ; vous devez comprendre que ce que vous exigez de nous est impossible ; et, si vous vous faites les assassins d'un tel homme, je vous le répète, vous déshonorez, vous perdez votre cause. »

Ces paroles produisirent de l'effet. M'adressant alors à plusieurs de ceux qui m'entouraient, je leur dis : « Vous voulez un drapeau tricolore : nous n'en avons pas. Vous êtes les maîtres ici, nous ne sommes plus rien ; c'est à vous de faire ce que vous voulez. » Le même élève de l'École polytechnique à qui j'avais parlé le premier, et qui paraissait exercer de l'influence sur ses voisins, donna des ordres : une troupe se détacha, et, guidée par quelques invalides qui avaient déjà fraternisé avec les insurgés, s'en alla planter le drapeau tricolore sur le fronton de l'Hôtel.

Aussitôt, les masses qui nous entouraient nous quittèrent ; quelques-uns des chefs invitèrent M. de Latour-Maubourg à rentrer chez lui, en lui promettant que l'intérieur de ses appartements serait respecté. C'est ainsi que se termina cette scène, l'une des plus horribles que j'aie vues de ma vie ; il est difficile de concevoir, en effet, un spectacle plus hideux que celui que présentait cette masse populaire dans le délire de sa révolte. Tous ces hommes à demi nus, ivres de vin et de sang, l'œil fixe et hagard, porteurs d'armes de toutes sortes qu'ils agitaient avec des cris discordants, ressemblaient beaucoup plus à des hordes de sauvages qu'à un peuple élevé dans la civilisation.

M. de Latour-Maubourg ne pouvait se résoudre à borner là sa résistance ; il en avait assez fait cependant, ayant eu la gloire de maintenir, à lui seul, les Invalides et de conserver les insignes de la royauté vingt-quatre heures de plus que dans tout le reste de la capitale. Qu'eût-il fait s'il avait eu à sa disposition les troupes de la Garde ?... Il rentra chez lui ; sa famille s'y trouvait dans un état d'anxiété difficile à décrire ; il s'occupa immédiatement à disposer ses affaires pour

partir dès le lendemain, ne voulant plus rester dans un lieu où il ne pouvait continuer à dicter les lois de l'honneur et de la fidélité.

Les bandes d'insurgés s'étaient répandues dans tout l'hôtel sauf dans les appartements du gouverneur; elles pillèrent la salle d'armes et se jetèrent dans les cantines avec les invalides.

Pour moi, n'étant plus utile à rien, je pris congé de l'illustre général qui m'avait inspiré une si profonde admiration, pour aller, de mon côté, à la recherche de ma famille. Je dois avouer que j'éprouvai là un moment de désespoir, et sur le présent et sur l'avenir; je me rappelle que je jetai à terre mon habit, mes épaulettes et mon épée, avec la résolution de ne les reprendre jamais.

Je sortis par la petite porte du boulevard; voyant le passage libre du côté de la rue de Grenelle, je me dirigeai vers l'École d'état-major. Mon concierge était sur la porte; aussitôt qu'il me vit, il m'annonça que ma famille était rentrée à l'hôtel et qu'elle y serait en sûreté. Je trouvai dans la cour le poste de la garde nationale que M. de Clermont-Tonnerre y avait établi la veille; j'aperçus le drapeau tricolore arboré sur ma porte, et cette vue me fit mal. J'avais cependant porté ces couleurs du temps de l'Empire; mais alors elles étaient entourées du prestige de la gloire; elles avaient perdu leur origine révolutionnaire. Aujourd'hui, elles étaient devenues les couleurs de la révolte et de la trahison : elles me firent horreur.

Je trouvai ma femme en proie aux plus cruelles angoisses; et, réuni à elle, nous restâmes dans la tristesse et l'abattement, résultat de toutes les émotions que nous avions éprouvées. Elle et ses enfants me racontèrent qu'ils avaient dû faire un assez grand détour avant d'oser revenir à l'hôtel. Ils avaient eu de la peine à franchir plusieurs barricades, et s'étaient heurtés à quelques coureurs du parti insurgé. L'un d'eux, s'adressant à madame de Crèvecœur, lui demanda assez rudement ce qu'elle faisait dehors en de telles circonstances : « Je promène mes enfants, » répondit-elle. Et cette réponse naïve le désarma. Un autre, armé d'un long fusil, voyant ces dames embarrassées pour passer une barricade, vint leur offrir la main en disant ; « Ceci est comme le che-

min du paradis. n'est-ce pas ? » Ma femme fut tentée de lui répondre que c'était plutôt celui de l'enfer ; mais elle se contenta de le remercier. Enfin, ils étaient tous arrivés sans accident, et le poste de garde nationale improvisé, qui se composait de bourgeois des environs, leur avait promis protection.

Pendant cette soirée, passée dans un état de repos pénible et fatigant, nous vîmes M. de Clermont-Tonnerre et le capitaine Naudet ; ce dernier s'était muni d'une sauvegarde signée de M. de Lafayette, et il m'annonça que, par ce moyen, l'École serait respectée. Ce n'est pas sans un bien lourd sentiment d'humiliation que me voyais ainsi placé sous la protection du principal chef de la révolte...

J'aurais voulu fuir à l'instant un pareil séjour. Mais où conduire ma famille ? J'aurais désiré aussi, puisque je n'avais plus rien à défendre, me rendre à Saint-Cloud, auprès du Roi, mais je ne pouvais me dispenser d'attendre mes élèves, à qui j'avais donné rendez-vous ; je me devais à eux. J'avais, en outre, une comptabilité dont j'étais personnellement responsable ; il me fallut rester. La nuit, je dormis quelques heures tout habillé, attendant avec impatience que la journée du lendemain vînt éclaircir ma position ; et c'était au cours de cette nuit-là que le Roi quittait Saint-Cloud, s'apprêtant à abandonner la France.

GÉNÉRAL D'HAUTPOUL

# ÈVE VICTORIEUSE[1]

## XVI

En reportant sur mademoiselle Carroll son admiration et ses attentions, le comte Sant'Anna n'avait pas eu d'autre but que d'exciter les regrets de madame Ronald et de piquer sa vanité. Peu à peu, cependant, une chaleur de sentiment avait passé dans ses paroles ; sans s'en apercevoir, il avait pris le ton et les manières d'un amoureux.

Il avait été séduit par le visage brun aux yeux clairs de Dora, par sa ressemblance de lignes avec la princesse Marina. Toutes deux étaient sveltes et fines : donna Vittoria avait la grâce, l'ondoiement d'un grand félin, et la jeune Américaine la forte souplesse de l'acier bien trempé. L'homme n'est pas souvent fidèle à une femme, il l'est presque toujours à un type. Dora, en outre, avait le don d'amuser et d'intéresser Lelo. Il lui semblait qu'avant elle il n'avait jamais vu de créature vraiment libre. Son indépendance d'esprit l'étonnait à chaque instant : elle avait l'air de marcher dans la vie sans entraves d'aucune sorte. Avec sa volonté et la fortune dont elle disposait, elle lui faisait l'effet d'une puissance au petit pied. Et elle avait autant que lui la passion des chevaux. Tous deux eussent interrompu un duo d'amour

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1900 et 1er janvier 1901.

*Copyright 1900 in the United States. All rights reserved.*

pour regarder passer un bel animal, discuter sa robe ou son allure. La première fois que Lelo vit mademoiselle Carroll à la chasse au renard, il eut comme un tressaillement d'amoureux ; fasciné par son irréprochable équitation, il ne la quitta pas un moment et la complimenta en termes qui lui donnèrent la plus délicieuse sensation de plaisir et de triomphe qu'elle eût jamais éprouvée.

La marquise Verga, dont le secret désir était de voir l'élément américain s'augmenter à Rome et qui ne connaissait pas M. Ascott, ne se faisait aucun scrupule de travailler contrelui. Elle répétait sans cesse au comte Sant'Anna que mademoiselle Carroll, avec cinq millions de dot, était la femme qu'il lui fallait. Il commençait à se demander de quel œil sa mère et sa sœur verraient ce mariage avec une étrangère et une protestante. Elles le considéreraient sans doute comme le complément de ce qu'elles appelaient son apostasie. Il était obligé de s'avouer que cette Américaine ultra-moderne ferait avec les siens un contraste un peu violent, mais il se disait aussi que l'argent peut adoucir toutes choses.

Lelo n'ignorait pas que Dora était fiancée. Dans les premiers temps, elle lui avait souvent parlé de Jack Ascott et de son prochain mariage. Maintenant elle n'en disait plus rien. Pourrait-il l'amener à rompre cet engagement? L'aimerait-elle assez pour braver le scandale de la rupture? Sous sa frivolité, il avait senti une fermeté de caractère qui pouvait lui réserver un obstacle sérieux. Il remarquait cependant avec une vive satisfaction qu'elle semblait de plus en plus affectée par sa présence. A son approche, les longs cils battaient, les coins des lèvres minces se contractaient légèrement et, pendant les premières minutes, la voix de la jeune fille était émue, rapide et nerveuse. Avec lui, elle était infiniment plus douce, et, quand elle marchait à ses côtés, il y avait dans toute sa personne une inconsciente soumission.

Le changement était encore plus profond que Lelo n'eût osé l'imaginer. La première fois que, dans une lettre d'Hélène, le nom de Sant'Anna avait frappé ses yeux, Dora en avait été comme fascinée. Elle s'était figuré celui qui le portait grand, brun, avec des traits réguliers. Non seulement, elle

n'eut point de désillusion, mais, lorsque ses prunelles claires, hardies et moqueuses rencontrèrent en plein le regard lumineux de l'Italien, elle éprouva un choc, un trouble subit. A ce moment-là, si, par impossible, il lui eût demandé sa main, elle l'aurait accordée. Jamais elle n'eût voulu convenir de cela ; c'était pourtant ainsi qu'elle avait été conquise. Les attentions du comte, de ce beau patricien, la flattèrent prodigieusement. Elle s'avisa de le comparer à Jack, et la comparaison ne fut pas à l'avantage de celui-ci. La présence de Sant'Anna lui apportait une joie qu'elle n'avait jamais ressentie ; ses regards, ses paroles, lui laissaient une impression qui ne s'effaçait pas. Les objets qui lui appartenaient, les plus vulgaires, semblaient différents au contact, comme s'ils étaient revêtus d'une sorte d'électricité. Dora, qui n'avait jamais aimé, s'étonnait de ces phénomènes; elle considérait l'homme qui les déterminait comme un être tout à fait supérieur. Et au cours de leurs promenades, de leurs causeries, le fluide divin allait bien, comme l'avait expliqué Henri Ronald, « touchant ici une cellule inactive, là une fibre insoupçonnée, une corde muette », pour produire le grand miracle de l'amour.

Mademoiselle Carroll avait toujours eu une secrète faiblesse pour les titres. Depuis qu'elle était à Rome, ils lui plaisaient davantage encore. Elle en arriva à se dire qu'avec sa fortune elle aurait pu se marier dans l'aristocratie. Le regret de son engagement commença de poindre dans son esprit; il s'augmenta à mesure que son intimité avec Sant'Anna devint plus étroite. Elle le repoussa énergiquement d'abord, puis de plus en plus faiblement, et l'infidélité peu à peu s'élabora dans son cœur.

Dora voyait bien que dans la société romaine on croyait à son mariage avec le comte Sant'Anna. Quand il s'approchait d'elle, on les regardait, on chuchotait. Pendant qu'il était dans sa loge à l'Opéra, les lorgnettes demeuraient braquées sur eux avec persistance. Elle avait peine à dissimuler la joie qu'elle en éprouvait.

Hélène n'avait pas manqué de lui raconter ce qu'elle savait des relations de Lelo avec donna Vittoria. Un jour même, elle lui dit en plaisantant :

— Prenez garde de rendre jalouse cette belle princesse avec votre flirt; elle pourrait vous le faire payer cher, vous poignarder peut-être.

La jeune fille rougit, haussa les épaules, puis gaiement :

— Je ne crains que le vitriol, répondit-elle, et c'est une arme trop plébéienne pour une grande dame.

Madame Ronald suivait avec une angoisse croissante ce roman qui se vivait sous ses yeux. Elle essayait de s'en désintéresser, cela ne lui était pas possible. Il avait en elle un écho direct et profond, elle s'y trouvait irrésistiblement mêlée. Son âme, jusqu'alors si sereine et si joyeuse, était troublée par les sentiments les plus extraordinaires. La vue de l'intimité de Dora et de Sant'Anna lui causait une irritation qu'elle attribuait à son amitié pour Jack. La pensée qu'ils pourraient se marier lui était si pénible qu'elle ne s'y arrêtait pas longtemps. Elle eût donné n'importe quoi pour hâter l'arrivée de M. Ascott. Sans doute il la débarrasserait de ce poids qui lui était tombé sur le cœur, — celui de sa responsabilité, croyait-elle.

Lelo comptait sur le carnaval pour avancer ses affaires. Depuis que l'Église ne prête plus son patronage à cette explosion de folie, nécessaire comme toutes choses probablement, le carnaval de Rome a perdu son bel aspect moyen âge et son originalité, mais il favorise toujours merveilleusement les amoureux. Masques, déguisements, *confetti*, *moccoletti* servent à ébaucher de jolis romans, à produire des effets tragiques ou comiques, à ménager des rencontres imprévues. — en un mot, à varier les destinées humaines.

Le bal masqué en Italie, le *veglione*, a un caractère tout à fait mondain et intime. Rien d'échevelé, rien d'inconvenant. Grandes dames et bourgeoises y viennent pour intriguer sérieusement leurs amis ou leurs connaissances, leur jeter dans l'oreille des révélations perfides, des mots troublants, quelques-unes pour le plaisir spécial de se promener avec impunité au bras d'un amant. La Romaine pense des mois d'avance au *veglione*. Elle espère toujours y trouver quelque aventure agréable. Madame Verga, elle, en était fanatique. Afin d'y avoir plus de liberté, elle s'y rendait généralement avec des compatriotes, et s'y amusait de la

manière la plus innocente. Elle y arrivait bien renseignée, habilement déguisée. Ses amis finissaient toujours par la reconnaître, mais, pour ne pas gâter son plaisir, ils n'en laissaient rien voir. Cette année, la maladie d'un de ses enfants l'empêcha de prendre part aux premiers *veglioni*. Se trouvant libre pour le dernier, elle loua une loge au théâtre Costanzi, invita deux Américains, puis Hélène et Dora. Elle commanda trois dominos noirs pareils, pas trop laids, mais déguisant bien la taille et la tournure. Ensuite, elle initia ses amies à l'esprit du bal masqué, tel qu'il se pratique à Rome, les exerça à la voix de fausset et leur livra de petits secrets sur les jeunes gens connus. Le grand soir arrivé, elle les mena au Costanzi. Toutes trois portaient sur l'épaule gauche une branche des mêmes orchidées. Aussitôt dans la loge, madame Ronald et mademoiselle Carroll regardèrent avec un peu d'effroi cette foule étrange et masquée qui grouillait au-dessous d'elles et semblait de la vie en fusion. Impatiente de s'amuser, la marquise rendit bientôt la liberté aux deux Américains et emmena ses amies dans la salle. Là, elle leur fit encore quelques recommandations, entre autres, celle de ne pas se laisser conduire dans une loge, sous aucun prétexte, et d'échapper vivement aux indiscrets. Puis elle se faufila dans la mêlée et disparut.

Pendant les huit derniers jours, Hélène et Dora n'avaient pensé qu'à ce *veglione*. C'était pour elles un plaisir tout nouveau, qui avait singulièrement excité leur imagination. Elles s'étaient promis d'avoir de l'audace et de l'esprit pour dix. Cependant, lorsqu'elles se trouvèrent seules au milieu de la salle, elles furent toutes déconcertées. Elles virent passer des jeunes gens qu'elles s'étaient proposé d'intriguer, sans avoir le courage de leur adresser la parole. Il n'est pas si facile qu'on croit, à une femme comme il faut, de sortir du convenu. L'homme même, lorsqu'il sent une main inconnue se poser sur son bras, ne peut se défendre d'un certain trouble qui le rend souvent muet ou lui fait dire quelque sottise. Le masque, au lieu d'enhardir les deux Américaines, comme elles y comptaient, semblait les paralyser, et cette voix de fausset, qu'elles croyaient posséder admirablement, ne voulait pas sortir de leur gosier. Leurs premiers essais furent assez

maladroits. Mais, une fois lancées, elles rentrèrent vite en possession de leurs moyens et surent bientôt provoquer l'ahurissement et la curiosité; ce jeu leur parut extrêmement amusant — *great fun !*

Au fond, pour toutes deux, sans qu'elles se l'avouassent, le grand attrait de ce bal était le comte Sant'Anna. C'était lui surtout qu'elles désiraient intriguer et étonner. Elles le cherchèrent tout de suite du regard. Il était bien là. Debout, en pleine lumière, le dos contre le montant d'une loge, à droite de la porte d'entrée, la boutonnière fleurie d'un œillet blanc, il paraissait avoir plus de succès qu'aucun des hommes présents et était entouré de dominos avec qui il échangeait des propos joyeux. Ainsi assiégé, il fut inabordable pendant la première partie de la soirée. A la fin, il entra dans la foule et, examinant de près tous les masques, il eut l'air de chercher quelqu'un. Plusieurs femmes essayèrent de l'accaparer ; il s'en débarrassa lestement. Hélène, qui ne l'avait pas perdu de vue, le rejoignit et se mit à le suivre, le cœur battant, presque éblouie par son émotion. Un groupe l'ayant arrêté, il se trouva tout à coup à ses côtés. C'était le moment ou jamais : brusquement, elle saisit son bras. Lelo la regarda curieusement et son visage s'éclaira.

— Est-ce vrai que vous vous mariez? demanda madame Ronald en français et d'une voix admirablement fausse.

— Encore!... Ah! mais c'est une gageure!... Voici la vingtième fois, au moins, que l'on me pose cette question.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Que j'y étais tout disposé si l'on m'acceptait.

Sous l'impression qu'elle reçut, Hélène, d'un mouvement instinctif, chercha à dégager son bras. Le comte le retint en le serrant fortement contre lui, et cette étreinte rendit à la jeune femme l'étrange bonheur qu'elle avait connu à Ouchy.

— Pourquoi veux-tu me quitter si tôt? — dit Sant'Anna doucement. — Mon mariage te fait donc du chagrin?

— A moi?... Ah! si vous saviez comme vous m'êtes indifférent!

Lelo ne douta plus qu'il n'eût affaire à madame Ronald ; une idée vraiment perfide lui vint à l'esprit.

— Indifférent ? — répéta-t-il, — je te suis indifférent?... Je n'en crois rien, car mon amour a toujours attiré l'amour.

— Pas toujours.

— Toujours... tôt ou tard. J'ai résolu de te conquérir, de te faire oublier Jack Ascott.

Hélène eut un éclat de rire forcé.

— Ah! ah! vous me prenez pour votre Américaine!... Eh bien, pour un amoureux, vous n'avez guère de flair!

Sant'Anna, feignant d'être surpris et déconfit, s'arrêta net :

— Qui es-tu donc ?

— Cherchez !

Sur ce mot, la jeune femme se dégagea, et, lui tournant le dos, elle se perdit dans la foule.

Un sourire moqueur brilla dans les yeux du comte.

« La voilà avertie, pensa-t-il, et furieuse! »

Dora, qui de loin avait vu la scène, lâcha aussitôt le malheureux qu'elle était en train d'ahurir, et vint rôder autour de Lelo. Deux fois, elle l'effleura sans oser lui parler, prise d'une timidité invincible. Lui, l'examina de la tête aux pieds. Une autre branche d'orchidées! C'était sûrement mademoiselle Carroll.

— Veux-tu accepter mon bras ? dit-il. Ta silhouette me plaît.

La jeune fille posa une main émue sur le bras qui lui était offert.

— Sortons de cette fournaise. Allons dans les couloirs, il y fait meilleur.

Puis, voyant que son domino n'ouvrait pas la bouche :

— Tu n'es pas muette, j'espère !

Dora enfin avait retrouvé son bel aplomb.

— Non, non, Dieu merci! — se hâta-t-elle de répondre d'une voix méconnaissable, — et je suis même très bien documentée sur vous.

— Vraiment ?

— Oui, vous êtes léger, inconstant comme Don Juan, incapable d'un sentiment sérieux, tout en ayant l'art de persuader aux femmes que vous êtes amoureux d'elles.

— Tes documents sont faux, archifaux! Je puis te le prouver... Tiens, entrons dans cette loge.

Mademoiselle Carroll, se souvenant de la recommandation, voulut s'échapper. Lelo mit vivement sa main sur la sienne.

— Je ne te lâche pas avant que tu m'aies entendu. Un accusé a le droit de se défendre.

Et, avec une autorité qui agit comme un charme sur la jeune Américaine, il la conduisit dans la loge du rez-de-chaussée qui lui appartenait, lui offrit une chaise et se plaça vis-à-vis d'elle, le dos tourné à la salle.

— On vous a donc dit que je suis incapable d'un sentiment sérieux? demanda-t-il en abandonnant le tutoiement du bal masqué.

Dora fit un signe affirmatif.

— Eh bien, on vous a trompée, car je suis sincèrement épris d'une jeune fille.

— Ah bah!

— C'est la vérité pure.

— Une jeune fille blonde?...

— Non, elle est brune.

— Jolie?

— Pour moi, oui.

— Cela veut dire qu'elle est laide pour les autres!

— Jamais de la vie!... Elle a les plus beaux yeux du monde et elle est intelligente, originale, délicieuse. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé! C'est si vrai que, pour la première fois, je songe au mariage... Voulez-vous que je vous dise son nom? demanda Lelo en baissant la voix.

— Non, non, je ne suis pas curieuse.

— Parce que vous le connaissez, ce nom, parce que vous savez que c'est le vôtre.

Mademoiselle Carroll se leva, en proie à une émotion visible malgré son masque et son domino.

— Quelle folie! fit-elle brusquement.

Lelo se leva à son tour, et, prenant les deux mains de la jeune fille, il les tint fermement entre les siennes.

— Une folie? pourquoi? Je n'aurais pas dû vous faire une déclaration dans un lieu comme celui-ci, mais vos paroles m'y ont poussé. Dites-moi que vous croyez à mon amour!

— A quoi bon? Je ne suis plus libre, vous le savez bien.

— Oui, et la vue de cette bague que vous portez m'est

devenue odieuse. Je ne serai heureux que quand vous l'aurez rendue à celui qui vous l'a donnée.

— Rompre mon engagement! Oh! c'est impossible!... impossible!... M. Ascott ne mérite pas un tel affront. Ce serait briser sa vie. Il m'aime uniquement.

— Mais vous ne l'aimez pas, vous! fit hardiment le comte. Et si vous osez regarder tout au fond de votre cœur, ou je me trompe fort, ou vous sentirez que vous ne pouvez plus épouser M. Ascott.

Dora dégagea violemment ses mains : un ami de Lelo, croyant la loge vide, y faisait irruption avec deux dominos. Il y eut une bousculade de chaises et, avant que les indiscrets eussent pu se retirer, la jeune Américaine s'était enfuie.

Quand mademoiselle Carroll rentra à l'hôtel, vers trois heures du matin, Giovanni, le courrier, lui remit un télégramme arrivé dans la soirée. Elle devina instantanément de qui il était et pâlit un peu.

— Jack arrive jeudi, dit-elle après avoir lu.

— Ce n'est pas trop tôt! fit sèchement madame Ronald.

— Non, c'est plutôt trop tard! — répondit Dora en déchirant la dépêche avec de petits mouvements durs qui révélaient une résolution prise.

## XVII

Les paroles de Sant'Anna avaient d'abord effrayé et bouleversé mademoiselle Carroll; mais, lorsqu'elle fut seule, elle éprouva en se les rappelant une allégresse nouvelle, un sentiment d'orgueil, un trouble délicieux. Il l'aimait! Il le lui avait dit avec ses lèvres, avec ses yeux, avec toute sa physionomie, et il ne tenait qu'à elle de devenir sa femme. Elle, Dora, la femme de ce grand seigneur romain! Cette idée l'éblouit au point qu'elle n'osa pas tout de suite la regarder en face. Le comte s'était permis de lui dire qu'elle ne pouvait plus épouser Jack! Il croyait donc qu'elle l'aimait? Une vive rougeur monta au visage de la jeune fille. Elle essaya de protester, de s'indigner, de se moquer, mais sa révolte finit pitoyablement par un petit rire ému. Non, elle ne pouvait pas

le nier : Lelo, par sa présence lui apportait une joie extraordinaire ; près de lui, elle perdait la notion du temps, le souvenir du passé. L'amour seul pouvait produire ces phénomènes. Pourquoi Jack n'avait-il pas su l'éveiller en elle ? C'était sa faute, après tout !... Sa faute ! Elle avait enfin trouvé un grief contre le pauvre garçon. Il était bon, loyal, dévoué, mais il ressemblait à tous les autres jeunes gens. Son regard n'avait jamais eu cette flamme qui fait baisser les yeux et battre le cœur. Elle le connaissait trop. Quand il la quittait, elle éprouvait une sorte de soulagement. Avec le comte Sant'Anna la vie lui semblerait trop courte, et avec Jack trop longue ! Non, elle ne pourrait jamais le rendre heureux. Elle comprenait cela, maintenant. Donc, c'était son devoir de rompre. Oui, son devoir. Elle demeura sur cette idée, pour se cacher à elle-même l'odieux et la cruauté de l'action qu'elle allait commettre. Et tout le monde la blâmerait ! Personne n'apprécierait la loyauté qui avait dicté sa conduite. Comment s'y prendrait-elle pour dégager sa parole ? En se posant cette question, elle tournait, par un mouvement réflexe, son anneau de fiançailles autour de son doigt. Tout à coup, ses yeux tombèrent sur l'admirable perle rose qui en faisait un joyau rare ; cette vue réveilla une foule de souvenirs et un remords soudain éclata dans son âme.

— Pauvre Jack ! — fit-elle tout haut ; puis, avec des yeux voilés de larmes, elle ajouta : — Je voudrais être morte !... *(I wish I were dead !)* — un souhait qui n'a pas l'ombre de sincérité, mais au moyen duquel l'Américaine a l'habitude de soulager sa conscience.

Le combat qui se livra dans l'âme de mademoiselle Carroll, pendant une partie de la nuit et toute la journée du lendemain, prouvait chez elle une profondeur de pensée et de sentiment que personne n'eût soupçonnée. Si elle eût été la jeune fille frivole et égoïste qu'elle s'efforçait de paraître, elle eût jeté lestement par-dessus bord son fiancé, mais elle valait mieux qu'elle ne le croyait elle-même. Au premier moment, elle n'avait senti que la joie d'être aimée de Lelo et la satisfaction de pouvoir devenir comtesse ; maintenant elle éprouvait le regret de la douleur qu'elle allait causer. L'idée de manquer à sa parole lui était insupportable, la rendait honteuse

d'elle-même. Elle se détesta, se dit des sottises, se traita plus sévèrement que personne n'eût osé le faire. Elle eût donné beaucoup pour rompre son engagement par lettre, mais c'était matériellement impossible. Elle était condamnée à affronter le chagrin de Jack, à subir ses reproches. S'il pouvait au moins se laisser emporter par la colère, se mettre dans son tort! Une bonne querelle pourrait seule faciliter l'inévitable rupture. Plus l'heure de l'entrevue approchait, plus sincèrement mademoiselle Carroll répétait : « *I wish I were dead!...* » Mais aucun signe de fin prématurée ne se déclarait chez la jeune fille et M. Ascott arrivait à toute vapeur. Comme l'avait supposé madame Ronald, il avait rappelé son associé au plus vite et s'était embarqué sur le premier transatlantique en partance. Pendant toute la durée de son voyage, il avait subi des alternatives de foi et de doute, et ces vibrations diverses avaient provoqué en lui cette espèce de mal de mer moral plus intolérable qu'une douleur déterminée.

Lorsque, le jeudi matin, vers onze heures et demie, on remit à Dora la carte de M. Ascott, le cœur lui battit. En arrangeant ses cheveux, en refaisant le nœud de sa cravate devant la glace, ses doigts tremblaient visiblement, puis, subjuguée par l'inéluctable et toute pensée annihilée, elle se rendit au salon.

— *Hallo*, Jack! — fit-elle, saluant son fiancé, comme si elle l'eût quitté la veille, de ce mot amical et familier, bien américain, qui lui était habituel.

Les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent en même temps que leurs mains, et tout à coup ils se sentirent étrangers l'un à l'autre. Il y eut entre eux un moment d'embarras, un silence ému. Ce fut mademoiselle Carroll qui se remit la première.

— C'est comme cela que vous tombez sur les gens sans crier gare! — dit-elle en essayant de plaisanter. — Votre associé est donc revenu plus tôt que vous ne comptiez?

— Non, je ne l'ai pas attendu. J'ai laissé la maison et les affaires entre les mains de mon premier commis.

— Aviez-vous une telle hâte de me revoir? demanda Dora avec son incurable coquetterie.

— Cela vous étonne? Le chagrin de notre séparation vous

a sans doute été léger. Mais le fait n'est pas là. J'ai reçu une lettre où l'on me prévient qu'un certain comte italien vous fait la cour, et où l'on m'avertit que le bruit de votre mariage avec lui se répand de plus en plus. Je n'aurais jamais pu attendre que le courrier m'apportât votre dénégation, je suis venu la chercher.

Il y avait dans le ton du jeune homme une autorité qui imposa à mademoiselle Carroll. Elle essaya pourtant de parer à la manière des femmes.

— Et quelle est la personne qui vous a rendu ce joli service?

— Peu importe... Dody, au nom du ciel, — fit Jack en prenant les mains de sa fiancée, — mettez fin au supplice que j'endure; il est intolérable. Dites-moi que ce flirt ne signifie rien et que vous êtes toujours mienne.

Mademoiselle Carroll, paralysée par la honte, par la conscience de son indignité, demeura silencieuse, ses lèvres s'agitèrent plusieurs fois sans émettre un son, puis, avec un accent de véritable détresse :

— Je le voudrais, Jack, je le voudrais... mais je ne le puis pas.

M. Ascott lâcha brusquement les mains qu'il tenait et recula de quelques pas, très pâle, la moustache frémissante.

— Alors, ce mariage dont on parle est vrai? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Non, non, il n'est pas question de mariage. Personne ne m'a demandée; seulement... seulement... je ne peux plus devenir votre femme.

— Parce que vous en aimez un autre?

La jeune fille rougit violemment.

— Parce que je crois que nous nous rendrions mutuellement malheureux. La vie d'Europe me plaît; maintenant que j'en ai goûté, je ne serais plus satisfaite de la nôtre. Une femme mécontente est la créature la plus incommode, *(uncomfortable)*, qui existe.

— Ah! je comprends, je comprends!... Vous avez fréquenté des grandes dames, et il vous faut un titre! Si ce n'est que cela, je puis en acheter un. Moyennant une cinquantaine de mille francs... ou moins... le pape fera de moi

un baron, le premier baron américain ! Ce sera très ridicule, mais immensément chic !... La baronne Ascott !... Qu'en dites-vous ?

Jack eut le trait malheureux en ce qu'il était un peu injuste, et cette injustice donna à mademoiselle Carroll le courage de tailler dans le vif.

— Eh bien, vous vous trompez, — dit-elle sèchement ; fussiez-vous prince, je ne vous épouserais pas davantage.

— C'est donc ma personne qui vous est devenue antipathique ?... par comparaison, sans doute ?

Les meilleures fibres de Dora furent de nouveau touchées.

— Votre personne antipathique ! — s'écria-t-elle, — oh ! n'en croyez rien ! J'ai pour vous une affection réelle. Je comprends tout ce que vous valez, et cela me fait une peine atroce de devoir reprendre ma parole et de vous causer un tel chagrin. Je voudrais être morte !...

L'accent sincère de la jeune fille détendit la colère qui soutenait M. Ascott ; le cœur défaillant, les jambes cassées, il se laissa tomber dans un fauteuil, passa et repassa la main sur son front, puis, d'une voix angoissée :

— Dody, Dody, fit-il, est-ce que ce n'est pas un cauchemar ? une de vos plaisanteries habituelles ?... N'allez-vous pas me dire, comme vous l'avez fait tant de fois : « Je suis sage maintenant... »

Mademoiselle Carroll, très émue, secoua la tête.

— Je le voudrais, mais c'est impossible ; ne le désirez pas. Mieux vaut une rupture maintenant qu'un divorce à Dakota plus tard *(a Dakota divorce)*, et nous en arriverions là... Les mariages sont écrits, on a bien raison de le croire ; le nôtre ne l'était pas, probablement. Et, Jack... après tout, je ne vaux pas tant de regrets ! — ajouta mademoiselle Carroll avec une humilité assez extraordinaire chez elle. — Il y a des jeunes filles plus belles, meilleures que moi. J'en connais vingt pour une qui seraient fières de devenir votre femme, et qui pourraient vous rendre heureux.

— C'est possible, mais elles n'existent pas pour moi.

— Vous oublierez ; les hommes oublient toujours.

— Vous croyez ?

— Oui, ils ont mille occasions, mille moyens.

— En effet, le jeu... la boisson... le suicide.

— Oh ! Jack, taisez-vous !... Promettez-moi, jurez-moi que vous n'aurez recours à aucune de ces choses affreuses, dégradantes.

— Je n'ai rien à vous promettre, — répondit M. Ascott en serrant avec des doigts crispés les bras de son fauteuil. — Je ne me connais pas. Je peux valoir mieux, je peux valoir moins que je ne l'imagine. La fin le montrera. C'est ma faute, ma très grande faute : je n'aurais pas dû vous laisser venir seule en Europe ; mais j'avais une telle confiance en vous ! Je croyais que vous m'aimiez.

— Je le croyais aussi, puisque je vous avais accepté. Je sais maintenant que le sentiment que j'avais pour vous, que j'ai encore, n'est pas de l'amour.

— Vous savez cela ? demanda Jack, tous les muscles du visage étirés par la douleur.

Dora fit un signe affirmatif.

— Alors, vraiment, il est trop tard ? dit M. Ascott en se levant.

La jeune fille l'imita.

— Oui... il est trop tard... Il faut que je vous rende ceci.

Et, toute pâle d'émotion, elle retira sa bague de fiançailles, cette bague qu'elle avait portée deux ans, et la tendit à Jack.

Lui la prit et, sous une irrésistible impulsion de douleur et de colère, il la lança dans la cheminée où brûlait un grand feu.

Mademoiselle Carroll jeta un cri et, instinctivement, saisit les pincettes pour l'arracher aux flammes.

M. Ascott retint son bras, et, le serrant avec force :

— Laissez-la, dit-il, vous n'avez plus le droit d'y toucher. Je désire qu'elle soit détruite.

Puis avec une ironie cinglante :

— Voilà bien la femme ! elle se précipite pour sauver un bijou de la destruction, et elle y envoie un homme... Que Dieu vous pardonne ; moi, je ne le peux pas.

Et Jack s'éloigna sans retourner la tête, tandis que Dora, comme pétrifiée, demeurait, pincettes en mains, le regard sur le foyer ardent, avec la sensation qu'il se consumait là quelque chose d'elle. Elle se redressa très pâle, l'instrument de

fer s'échappa de ses doigts et, secouée d'un tremblement nerveux, elle tomba dans un fauteuil en murmurant :

— C'est horrible!... horrible!

Et alors, de ses yeux brillants et moqueurs, les larmes jaillirent; elle les essuya rageusement, mais, à son honneur, elles continuèrent de couler.

Deux minutes après, madame Ronald fit irruption dans le salon.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle. On vient de me remettre la carte de Jack ; il a écrit dessus : « Je repars, ne veux voir personne. » Vous vous êtes querellés?

— Nous avons fait mieux, nous avons rompu! répliqua mademoiselle Carroll en détournant la tête.

Le visage d'Hélène s'altéra comme si elle eût été frappée personnellement.

— Vous avez repris votre parole, vous? Quelle indignité!

Ce mot suffit à remettre Dora debout moralement et à lui rendre tout entier son beau pouvoir de défense et d'attaque.

— Une indignité? répéta-t-elle. Je ne vois pas cela. Quand on a conscience de ne pas aimer un homme suffisamment, il vaut mieux ne pas l'épouser.

— Et cette conscience vous est venue depuis que vous connaissez M. Sant'Anna.

— Peut-être... A propos, est-ce vous qui avez écrit à M. Ascott?

— C'est moi.

— Vous n'aviez pas le droit de vous mêler de mes affaires.

— Je vous demande pardon : c'était mon devoir de prévenir Jack et, toute ma vie, j'aurai le remords de ne pas l'avoir fait à temps... Mais je n'aurais jamais cru que l'ambition de devenir comtesse eût pu vous pousser à commettre une si mauvaise action.

— L'ambition de devenir comtesse!... M. Sant'Anna n'a pas besoin d'un titre pour plaire, vous le savez bien!... Je parie que si vous aviez été la fiancée d'Henri, au lieu d'être sa femme, vous l'auriez lâché...

Hélène devint toute blanche.

— Vous êtes folle! dit-elle.

— Je serai sûrement très contente d'avoir un titre, —

continua la jeune fille, — je ne m'en cache pas; mais quant à épouser quelqu'un pour cela, jamais!

— Alors, vous comptez épouser M. Sant'Anna?

— S'il me demande, oui.

— Il demandera sûrement votre dot!

— Eh bien, je la lui donnerai, je la lui donnerai!

— Vous l'aimez donc?

— Je l'aime... Oui, je l'aime !... Oh! sûrement! — fit mademoiselle Carroll avec une soudaine douceur.

— Quand vous l'aurez accepté, je quitterai Rome. Je ne veux pas être témoin d'un mariage qui brisera la vie de Jack.

Et sur ces mots, prononcés d'un ton froid et tranchant, mais avec des lèvres amincies par la colère, madame Ronald quitta le salon.

La jeune fille, qui tenait par les deux bouts son mouchoir encore mouillé de larmes et le faisait tourner, en accéléra le mouvement et le réduisit en corde, puis, le nouant rageusement, elle le lança au beau milieu de la pièce en répétant :

— *I wish I were dead!*

## XVIII

En se rendant au *veglione* du Costanzi, le comte Sant'Anna ne se doutait pas qu'il serait entraîné à faire à mademoiselle Carroll une déclaration aussi formelle. Quand il s'était trouvé dans la demi-obscurité d'une loge de rez-de-chaussée, en tête à tête avec ce svelte domino, le souvenir d'autres aventures, le charme du masque avaient produit en lui une soudaine ivresse et, sans le vouloir, il avait prononcé des paroles décisives.

Bien que Dora ne lui inspirât pas une de ces passions ardentes qu'il avait connues, il en était très amoureux et n'avait pas de plus vif désir que celui de l'épouser. L'idée d'enlever à un autre homme une fiancée qui lui était probablement chère ne lui causait pas un remords bien gênant. Il aurait préféré qu'il n'y eût pas de Jack dans la vie de mademoiselle Carroll, mais celui-là ne lui portait pas ombrage.

Dès les premiers moments, il avait deviné que le sentiment de Dora pour M. Ascott n'était qu'une grande amitié. A vingt-trois ans, émancipée comme elle l'était, elle ignorait les sensations de l'amour plus qu'une petite Italienne de quatorze ans. Et c'était lui, Lelo, qui, le premier, les avait éveillées en elle. Ceci le flattait et le charmait au plus haut point : l'homme, l'Italien surtout, est plus jaloux des sensations de l'amour que de l'amour même.

Lelo était résolu à demander la main de la jeune Américaine, mais la pensée du chagrin qu'il allait causer à sa mère et à la princesse Marina, l'appréhension des scènes et des reproches qui l'attendaient, lui auraient fait reculer encore la démarche officielle, si la Providence ne l'y eût poussé. Le mariage lui avait toujours semblé une dure nécessité, un risque terrible. Il n'avait qu'une foi très faible en l'honnêteté féminine ; la plupart des jeunes filles lui avaient, jusqu'alors, inspiré une invincible méfiance, et voilà qu'après quelques semaines de relations frivoles, il allait confier l'honneur de son nom, de sa maison, à une étrangère. Et il se trouvait, sans avoir eu le temps de se reconnaître, de discuter, jeté dans le sérieux de la vie ! Il n'en revenait pas. Comment réconcilier sa famille avec ce mariage ? La grosse dot de mademoiselle Carroll ferait peut-être ce miracle ; mais sa mère était si sincère dans son intransigeance !... Le mieux était de n'y pas penser d'avance, puis de se fier à l'inspiration. C'était généralement ainsi que le jeune homme traitait les difficultés.

Pendant les deux jours qui suivirent le *veglione*, Lelo fut inabordable, nerveux comme un Italien seul sait l'être, d'une nervosité farouche, qui tient à distance amis et importuns. Il ne se montra nulle part, excepté au Club de la Chasse, le « Jockey » de Rome. Là, il demeura des heures étendu dans un fauteuil ou allongé sur un divan, la cigarette aux lèvres, l'œil vague, revivant avec volupté ce passé auquel il devait dire adieu et qui, par là même, lui devenait soudainement si précieux. Dans sa rêverie, femmes, chevaux, équipages, triomphes d'amour, beaux coups de fusil, heureuses séries au jeu défilèrent tour à tour et lui redonnèrent des sensations de bonheur, des satisfactions de vanité.

Peu à peu, une sorte de brume tomba sur ces pitoyables

souvenirs de mondain, et la fine silhouette de Dora, ses yeux aux prunelles claires, aux cils frisés, son visage piquant se détachèrent en lumière dans sa pensée et il ne vit plus qu'elle : l'avenir ! Elle lui apparut si loyale, si vivante, si rassurante, avec son activité ! Et elle l'aimait ! Il avait sur elle un pouvoir magnétique, le seul qu'il crût nécessaire avec la femme, le seul qui selon lui pût assurer la soumission et la fidélité. Non, il ne regrettait pas sa déclaration de la veille. Et puis, cinq millions de dot, pour commencer !... Il y avait là de quoi remettre sa maison sur le pied d'autrefois, restaurer cette villa historique de Frascati qui lui était si chère, avoir de beaux équipages, une écurie de premier ordre. En vérité, c'était une chance !

Et maintenant, comment madame Ronald accueillerait-elle la nouvelle de ce mariage ? Elle avait beau être maîtresse d'elle-même, parfois sa physionomie trahissait un peu plus que du dépit. A cette idée, le sourire cruel qu'il avait rarement, qui ne semblait même pas à lui, passa sur les lèvres du comte et se refléta dans ses yeux en une lueur dure.

« Nous allons voir, se dit-il, si une intellectuelle est une femme !... »

C'était, naturellement, Dora qui lui avait révélé ce nouveau type féminin, presque inconnu en Italie, et auquel l'Américaine se vante d'appartenir : afin de rendre son explication plus claire, elle lui avait désigné Hélène comme un spécimen du genre, et lui, se souvenant de la scène d'Ouchy, s'était pris d'une antipathie subite et bien masculine pour le nom et l'espèce. Puis, la jeune fille lui ayant avoué qu'elle-même n'était qu'une toute petite intellectuelle, il l'en avait félicité avec une chaleur comique.

De madame Ronald, la pensée de Sant'Anna alla à la princesse Marina. Il n'y a pas d'homme à qui le souvenir du premier amour soit plus cher qu'à l'Italien de toutes les classes, et donna Vittoria avait été celui de Lelo. Pendant quelques instants encore, l'image d'autrefois le retint captif ; sa physionomie s'adoucit, ses yeux s'emplirent de passion ; il y eut sur son visage comme un éclat de jeunesse ; puis tout s'éteignit, et le présent reprit ses droits.

Lelo se dit qu'il devait avant tout faire part de son mariage

à la princesse. Dernièrement, elle l'avait beaucoup questionné au sujet de Dora, et, avec l'idée de la préparer, il lui avait laissé deviner ses intentions. Depuis longtemps, il n'avait plus pour elle qu'une sorte d'amitié amoureuse, mais elle l'aimait encore : il savait qu'il allait lui porter un coup cruel, infiniment douloureux. Il redoutait d'être témoin de sa peine : la vue du chagrin de la femme affecte l'homme plus que ce chagrin même.

Le lendemain, avant de revoir mademoiselle Carroll, le comte se rendit chez donna Vittoria. Comme tous ses compatriotes, il excellait dans les scènes de rupture. Il mit dans celle-ci une habileté, une finesse merveilleuses, et ne manqua pas de répéter la fameuse phrase italienne : « *Ci vuol della filosofia...* Il faut avoir de la philosophie... » La princesse n'en avait pas assez, sans doute, pour supporter la suprême infidélité, car les larmes jaillirent de ses yeux. Alors il lui reprocha de l'affliger, de manquer de générosité ; il lui représenta qu'il ne pouvait laisser éteindre son nom, que sa position l'obligeait à se marier, et il ajouta que, si elle l'aimait, elle devait l'y encourager et ne pas lui rendre son devoir trop pénible. Il se posa en victime des circonstances. La grande dame tomba dans le piège comme la plus simple des femmes. Elle crut que son ami avait besoin de consolations ; elle fit taire sa douleur pour lui en donner, et il la quitta, le cœur allégé, emportant une assurance délicieuse d'indépendance reconquise.

Le lendemain, mademoiselle Carroll et le comte Sant'Anna, mûs par la volonté suprême qui s'incarnait dans leurs cœurs, allèrent au-devant l'un de l'autre. C'était vendredi, le jour où la société romaine se donne rendez-vous dans les beaux jardins de la villa Panfili. Dora s'y rendit, accompagnée de la marquise Verga. Le temps était beau, déjà printanier. Sur ces hauteurs, où l'on va instinctivement pour chercher plus de clarté et échapper à l'oppression du passé, on trouve deux choses exquises : la lumière et l'air de Rome, sa lumière fine, opalisée, si douce aux grandes ruines, son air étrangement silencieux, d'une singulière *morbidezza*, qui donne une fatigue voluptueuse, une sorte de bien-être sensuel.

Pour la première fois, mademoiselle Carroll fut affectée par

cette atmosphère. Tout en se promenant sur la pelouse émaillée de petites marguerites, bordée de fleurs aux tons violents, elle se sentit envahie par une tristesse agréable, et qui mit comme du silence dans son âme; ce fut si nouveau, si extraordinaire, qu'elle regarda naïvement autour d'elle pour savoir d'où cela lui venait. Tout à coup, elle eut un grand battement de cœur : Sant'Anna, en compagnie de son ami le duc de Rossano, se dirigeait vers elle. Lorsqu'il lui tendit la main, que leurs yeux se rencontrèrent, elle rougit follement, balbutia et, selon elle, fut tout à fait ridicule.

— Je n'ai vu personne depuis mardi, — dit Lelo s'adressant à la marquise pour que la jeune fille pût reprendre contenance. — C'est très curieux, après le dernier *veglione*, les femmes s'éclipsent et ont l'air de vous fuir : on dirait qu'elles n'ont pas la conscience bien nette à notre égard.

— C'est plutôt qu'elles sont fatiguées d'avoir entendu tant de folies et de mensonges.

— Mensonges!... Mais le masque provoque souvent des déclarations très sincères, — fit le comte en regardant mademoiselle Carroll.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr; j'ai de bonnes raisons pour cela.

Madame Verga, à qui rien n'échappait, surprit l'air embarrassé de Dora, et souriant :

— Alors il vous est arrivé de faire une déclaration sincère au *veglione*? Tant mieux pour celle à qui vous l'avez adressée!

Sur ces mots, la marquise se remit à marcher. Le duc de Rossano, qui savait à merveille son rôle de confident, l'accapara aussitôt en lui demandant si elle s'était amusée au Costanzi.

Lelo prit alors les devants avec la jeune Américaine et se dirigea vers l'allée de chênes verts qui a entendu tant de doux propos. Il y eut entre eux un de ces silences que l'on voudrait prolonger éternellement, où d'invisibles fluides créent du bonheur et des sensations presque divines.

Mademoiselle Carroll n'avait plus l'air délibéré, le nez au vent. Elle marchait, la tête un peu baissée, les yeux fichés en terre.

— Est-ce que vous ne savez pas que j'étais sincère, l'autre soir? — fit tout à coup Lelo d'une voix émue. — Je regrette que des paroles comme celles que je vous ai dites aient été mêlées à des plaisanteries de carnaval, mais elles n'en sont pas moins vraies. Je vous aime.

Dora parvint à réagir contre son trouble.

— A combien de femmes avez-vous déjà dit cela? demanda-t-elle d'un air moqueur.

— A beaucoup, vous n'en doutez pas, — répondit le comte sans se laisser déconcerter, — mais à aucune je n'ai offert mon nom, et je vous l'offre, à vous, parce que vous m'avez inspiré une affection sérieuse, une confiance absolue, et aussi parce que je sais que vous m'aimez.

Mademoiselle Carroll, suffoquée par cette hardiesse, se tourna vers le jeune homme, une dénégation sur les lèvres; mais, en rencontrant le regard lumineux de ces yeux latins dont elle ne s'était pas assez méfiée, elle rougit et ne put que balbutier :

— *Well! I never...* Eh bien! je n'ai jamais...

— Vous n'avez jamais entendu de si audacieuse assertion? interrompit Lelo en souriant. Je l'espère!... Pourquoi auriez-vous honte de ce sentiment qui a fleuri dans votre cœur malgré vous, oh! bien malgré vous! (Cela fut dit avec une exquise raillerie.) En suis-je donc indigne?

— Non, non! — protesta Dora, touchée par cette fausse humilité.

— Vous vous êtes enfuie, l'autre soir, quand je vous ai priée de descendre en vous-même. Promettez-moi que vous vous interrogerez...

— C'est fait, — répondit mademoiselle Carroll en étirant nerveusement sa voilette.

Lelo, saisi de cette réponse, s'arrêta court. Les deux jeunes gens se regardèrent; une onde d'émotion allait de l'un à l'autre.

Sant'Anna se remit à marcher.

— Et, en votre âme et conscience, croyez-vous pouvoir encore épouser M. Ascott?

— Non... et j'ai rompu.

— Vrai! — s'écria le comte avec un éclair de joie dans les yeux. — Vous êtes libre?

— Je suis libre, — dit mademoiselle Carroll, non sans une désagréable sensation de honte.

— Vous avez écrit pour dégager votre parole ?

— Cela n'a pas été nécessaire ! M. Ascott est arrivé jeudi matin et il est reparti le soir même.

— Vous lui avez rendu sa bague ?

La jeune fille retira lentement son gant, et, montrant sa main nue :

— Voyez ! — dit-elle, avec un petit rire nerveux.

— Oh ! Dora, vous me comblez de joie !... Et maintenant, ne consentirez-vous pas à devenir ma femme ?

— Vous n'avez donc pas peur d'épouser une jeune fille nouveau jeu, très américaine, très indépendante de caractère, pleine de défauts ?

— Non, je n'ai pas peur. Je vous aime telle que vous êtes. Vous avez toutes les qualités qui me manquent. Nous ferons un ménage parfait.

— Alors...

— Alors, vous consentez ?

Mademoiselle Carroll tourna la tête vers le comte et, devant l'ardente prière de son regard, elle rougit, puis, levant les épaules :

— Le moyen de refuser à vous et à moi ! fit-elle avec un sourire ému.

Lelo, dans ce lieu public, ne pouvait baiser la main qu'on venait de lui accorder ; il se découvrit.

— Merci, Dora, vous me rendez très heureux, — dit-il d'une voix grave. — Vous ne regretterez jamais d'avoir écouté votre cœur.

— J'en suis sûre.

A ce moment, madame Verga, qui avait achevé de raconter ses aventures de *veglione*, s'aperçut que l'ombrage des chênes verts, le sol pointillé de soleil étaient d'un effet triste.

— Sortons de cette allée ! — cria-t-elle aux jeunes gens ; — elle est bonne pour les amoureux.

— Et qui vous dit que nous n'en sommes pas ? — fit Lelo en se retournant.

— En effet, pourquoi n'en seriez-vous pas ? On a vu des choses plus invraisemblables.

Les quatre promeneurs émergèrent en pleine lumière. Le duc de Rossano regarda le visage de mademoiselle Carroll : en voyant le coloris avivé de ses joues et de ses lèvres, la lueur humide de ses prunelles, et surtout son joli air de confusion, il ne douta pas du succès de Lelo.

En rentrant à l'hôtel, Dora s'enferma dans sa chambre. Depuis deux jours, Hélène lui tenait rigueur; sa mère et mademoiselle Beauchamp lui avaient fait d'assez vifs reproches au sujet de sa rupture avec Jack : elle se trouvait donc en froid avec tout le monde. Madame Carroll, une de ces charmantes vieilles femmes américaines aux cheveux gris soyeux, au visage serein, était la faiblesse même. La jeune fille savait que son mécontentement n'était jamais de longue durée et qu'au fond ce mariage avec un gentilhomme n'était pas pour lui déplaire. Cependant elle était un peu effarée elle-même de se voir fiancée pour la seconde fois, et se demandait comment elle allait s'y prendre pour annoncer une nouvelle que personne n'attendait de sitôt. Elle fit d'abord une très jolie toilette pour le dîner, puis, en se mettant à table, elle commanda du champagne. Pour l'Américaine, le champagne est le vin de la consécration, celui avec lequel, de préférence, elle baptise ses triomphes.

Madame Ronald et sa tante avaient passé la journée à Albano avec des compatriotes. Pendant le repas, elles racontèrent ce qu'elles avaient vu et fait; Dora n'entendit qu'un mot par-ci, par-là; contre son habitude, elle fut silencieuse. Hélène l'observait à la dérobée. Lorsqu'ils eurent apporté le dessert, les garçons se retirèrent comme de coutume. Mademoiselle Carroll prit des fraises avec lesquelles elle sembla jouer, les roulant indéfiniment dans le sucre en poudre avant de les porter à sa bouche. Tout à coup, elle releva la tête, rapprocha ses cils, regarda alternativement ses compagnes, puis, prenant sa coupe pleine de champagne :

— Au bonheur de Dody! fit-elle le visage rayonnant de joie.

Mademoiselle Beauchamp et madame Carroll levèrent aussitôt leurs verres; Hélène les imita machinalement.

— Serait-ce votre jour de naissance? demanda tante Sophie.

— Non, mais mon jour de fiançailles.

Comme si ces paroles eussent frappé madame Ronald au

cerveau, ses doigts se détendirent, la coupe qu'ils tenaient s'échappa et se brisa en éclats. Très pâle, elle regarda les morceaux de cristal et le vin répandu :

— Comment est-ce arrivé ? fit-elle stupéfaite.

Dora se mit à rire.

— Eh bien, vrai, je ne croyais pas vous causer un tel saisissement ! — Puis, avec un peu d'inquiétude : — J'espère que cela ne va pas me porter malheur !

— Aussi, quelle idée de faire une telle plaisanterie ! dit madame Carroll.

— Une plaisanterie ? Mais rien n'est plus sérieux. Cet après-midi, à la villa Panfili, M. Sant'Anna m'a répété la déclaration qu'il m'avait faite l'autre soir, au *veglione*, et m'a simplement demandé ma main, que je lui ai tout aussi simplement accordée, — ajouta Dora avec une bouffonnerie émue. — Tant pis pour ceux qui ne seront pas contents ! moi, je suis bien heureuse !

— Et ce pauvre Jack ! fit madame Carroll.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, maman, ne rappelez pas la seule chose qui gâte mon bonheur. Puisque je ne puis guérir le chagrin que j'ai causé, laissez-moi l'oublier.

— Je savais parfaitement comment ce flirt finirait ! dit sèchement mademoiselle Beauchamp.

— Vraiment ? Vous en saviez plus que moi, alors, car je ne me doutais guère qu'un mariage semblable m'était réservé.

— Ah ! vous vous trouvez très honorée, sans doute, d'être épousée par un comte... Je ne vous croyais pas tellement parvenue que cela !

Dora rougit. Elle n'était pas aussi bien née que madame Ronald et sa tante : elle n'aimait pas qu'on le lui rappelât. Pourtant, elle surmonta vite sa colère.

— Oui, je serai très fière de devenir la femme de M. Sant' Anna, — répondit-elle avec sa crânerie habituelle, — et je connais bon nombre de jeunes filles, parmi celles que vous considérez comme de toute première classe, qui m'envieront.

— Oh ! Dora, ne vous laissez pas entraîner par la vanité ! dit madame Carroll.

— N'ayez pas peur, maman, c'est bien le cœur qui est pris chez moi. Je ne suis pas aussi vaniteuse que j'en ai l'air.

— Avec un caractère comme le vôtre, je me demande comment vous endurerez les exigences d'un mari européen! fit mademoiselle Beauchamp.

Dora mit ses coudes sur la table, son menton entre ses mains, puis, dévisageant la vieille fille de son regard aigu:

— Avez-vous jamais aimé? lui demanda-t-elle avec le plus grand sérieux.

Tante Sophie devint cramoisie et, suffoquée par cette question hardie, elle se contenta de pincer les lèvres.

— Si vous avez aimé, — continua mademoiselle Carroll, — vous devez savoir que l'amour rend tout facile, tout possible. si vous ne le savez pas, eh bien! rapportez-vous-en à moi, car je viens d'en faire l'expérience; je l'ignorais encore, il n'y a pas longtemps!

— Alors, vous aimez vraiment M. Sant'Anna? demanda madame Carroll.

— Je l'adore!

Et la jeune fille, mettant son bras autour du cou de sa mère, appuya sa joue contre la sienne.

— Ne vous tourmentez pas, *mammy*! — continua-t-elle, — les Italiens font de très bons maris, demandez à la marquise. En outre, les Américaines sont tout à fait chez elles à Rome. Elles y ont bâti des palais, elles ont marié leurs enfants dans des maisons princières, elles occupent les premières places à la cour. Je me trouverai entourée de compatriotes... Et puis, c'était ma destinée, paraît-il. Voyez, j'ai été amenée en Europe, conduite chez Annie d'Anguilhon, où je devais rencontrer les Verga, et enfin attirée ici par eux. Oh! oui, nous sommes menés! Inutile de regimber! Pour mon compte, je ne m'en plains pas; je suis très reconnaissante à la Providence du sort qu'elle m'a réservé.

— Eh bien, Hélène, que dites-vous de cela? demanda mademoiselle Beauchamp d'un ton ironique.

Madame Ronald tressaillit légèrement.

— Moi? Rien... J'écoute et j'admire.

Mademoiselle Carroll se leva de table.

— Vous avez bien raison, fit-elle, car, moi, je m'aime mieux aujourd'hui qu'avant.

## XIX

Au lieu de suivre Dora au salon, Hélène rentra chez elle. Arrivée dans sa chambre, elle tourna le bouton de la lumière électrique, et, comme une somnambule qui, dans le sommeil, reprend son occupation favorite, elle s'assit devant sa table de toilette, passa et repassa un peigne dans ses cheveux, promena la houppe sur ses joues, respira un flacon de sels de lavande, polit ses ongles, puis, son activité mécanique cessant peu à peu, elle demeura immobile, les prunelles dilatées, sans regard, fixées sur le miroir.

Dora et Sant'Anna ! Ces deux noms, en se formant et se reformant derrière son front, lui causaient une douleur dont le reflet changeait étrangement sa physionomie. Ce mariage se ferait donc ! Elle n'y avait pas cru, elle essayait encore de n'y pas croire. Et, pour la millième fois, elle se rappela la scène d'Ouchy. Ce merveilleux enregistreur qu'est la mémoire lui rendit l'expression ardente de Lelo et toutes les notes de sa prière d'amour. Dora ne se doutait guère que son fiancé avait été amoureux d'elle, Hélène, qu'il était entré un soir dans sa chambre comme un voleur ! Si elle apprenait cela, l'épouserait-elle ? Non, peut-être... Qui sait pourtant ? Elle l'aimait si follement !... Qu'est-ce que Sant'Anna lui avait dit à la villa Panfili ? Hélène l'imagina penché vers la jeune fille, lui parlant de sa voix chaude, l'enveloppant de son regard de charmeur. Cette vision lui fut si douloureuse qu'elle se leva et marcha un peu pour la dissiper. Elle se regarda dans la glace placée au-dessus de la cheminée et, prise d'un frisson qu'elle attribua au froid, elle sonna pour qu'on fît du feu. Aussitôt qu'il fut allumé, elle présenta à la flamme ses paumes rosées, ses pieds chaussés de soie. La chaleur, en pénétrant sa chair, lui donna une sorte de bien-être physique qui agit sur le moral. Elle se sentit mieux et respira plus librement. Sa pensée, alors, se tourna vers Jack. Elle le vit dans un coin de wagon, les mains dans les poches, le chapeau sur les yeux, l'âme ravagée par l'infidélité de Dora, emporté loin

d'elle par les forces de la destinée, et, saisie de compassion, elle dit tout haut :

— *Poor boy!...* Pauvre garçon!...

Elle en ressentit une vive irritation contre madame Verga : ce mariage était son œuvre ; elle avait excité chez Dora la convoitise d'un titre et n'avait manqué aucune occasion de la faire rencontrer avec Sant'Anna, sachant bien qu'elle était fiancée et à la veille de se marier. C'était indigne! « Il n'y a pas de doute, pensa-t-elle, l'Europe démoralise les Américaines. » Pourvu que Jack ne crût pas à sa complicité! Elle allait lui écrire tout de suite. Que dirait M. Ronald en apprenant que sa nièce avait rompu son engagement? Sûrement, il ne lui pardonnerait pas! Et pourtant c'était sa faute : s'il était venu à Rome, rien de tout cela ne serait arrivé!... L'idée que son mari s'obstinait à rester en Amérique ranima toute sa colère contre lui. Il y avait maintenant sept mois qu'il ne lui avait écrit. Cinq mois encore, et elle aurait le droit de demander le divorce pour cause d'abandon.

Cette pensée, qui avait jailli des profondeurs de son âme, amena une vive rougeur sur son visage. Divorcer, elle, Hélène! Ah! ce serait drôle!... Elle eut un petit éclat de rire. Puis, comme pour échapper à elle-même, elle fit deux ou trois tours dans sa chambre, et, enfin, saisissant son buvard et sa plume, elle revint s'asseoir près du feu et se mit en devoir d'écrire à Jack. Par un phénomène psychologique assez curieux, les paroles de sympathie qu'elle adressa au jeune homme lui firent du bien, l'attendrirent, comme si on les lui eût dites à elle-même.

Le lendemain, Hélène, qui n'avait jusqu'alors connu que des réveils joyeux, sentit en ouvrant les yeux cette douleur d'amour qui, pendant des mois et des mois, ne devait plus la quitter, et sous l'action de laquelle son âme allait se développer et se transformer.

La pensée que le comte Sant'Anna viendrait probablement, le jour même, faire sa demande officielle affola un instant la jeune femme. Elle ne voulait pas rester à l'hôtel et se trouver là. Se hâtant à sa toilette, elle se rendit chez une de ses compatriotes et lui proposa une excursion à Frascati, qui fut aussitôt acceptée.

Comme toutes les Américaines, madame Ronald avait le culte de la volonté ; elle avait même une foi exagérée en cette puissance intérieure. La sienne ne l'avait jamais trahie ; elle lui avait souvent demandé des miracles : ainsi, dans l'aventure d'Ouchy. En cette occasion, elle y fit appel de nouveau, et le soir, lorsqu'elle rentra à l'hôtel, elle était parfaitement maîtresse d'elle-même. Lelo était venu : elle dut entendre le récit détaillé de sa visite ; madame Carroll, encore sous le charme de ses manières, se répandit en éloges. La froideur avec laquelle mademoiselle Beauchamp et Hélène écoutèrent tout cela ne parvint pas à affecter Dora ; elle avait en elle une joie qui l'eût rendue indifférente à la désapprobation de l'univers entier. Au moment où madame Ronald se disposait à rentrer chez elle, elle lui dit que le comte avait l'intention de venir la voir le lendemain, vers deux heures.

— Ne soyez pas trop désagréable avec lui, ajouta-t-elle : il pourrait croire que vous lui en voulez de ce qu'il se marie. Les hommes sont si présomptueux !

La jeune femme pâlit légèrement, puis, ouvrant les yeux de toute leur grandeur, avec une affectation d'étonnement :

— Lui en vouloir de ce qu'il se marie, moi ! et pourquoi ?

— Ah ! voilà ! parce que vous avez flirté ensemble. Il vous a fait la cour... en m'attendant, probablement ! dit mademoiselle Carroll d'un ton moqueur.

— Est-ce que les grandeurs vous auraient déjà tourné la tête ?

— Non, non, elle est encore en parfait état.

— On ne s'en douterait guère ! répondit sèchement Hélène.

Dora avait un flair extraordinaire, un esprit pénétrant comme un rayon X. Les paroles qui traduisaient ses impressions premières portaient souvent très loin et très juste. Celles de ce soir cinglèrent au vif madame Ronald. Grand Dieu ! si le comte allait s'imaginer qu'elle éprouvait des regrets !... Des regrets, elle ! ce serait trop absurde !... Oui, ce mariage lui déplaisait, lui faisait mal même, mais seulement parce qu'il brisait la vie de Jack, parce que l'infidélité de mademoiselle Carroll causerait un scandale dans la société de New-York, un scandale qui rejaillirait sur la famille. Elle expliquerait cela à M. Sant'Anna, et, à moins qu'il ne fût un fat ou un imbécile, il ne se tromperait pas sur ses sentiments.

Hélène se suggestionna si bien que, le lendemain, lorsqu'on lui annonça le comte, elle était en pleine possession de son sang-froid et de sa dignité.

— Toutes mes félicitations ! — lui dit-elle d'un ton quelque peu railleur, mais en lui tendant la main avec un naturel parfait.

Lelo fut désarçonné, un moment, par cet accueil. Dora lui avait dit que madame Ronald était furieuse ; il espérait la pousser à bout et l'amener à se trahir afin de savourer sa vengeance. Il se remit vite, cependant.

— J'accepte vos congratulations avec d'autant plus de plaisir que je les sais sincères... comme tout ce qui vient de vous !

Les paupières d'Hélène battirent légèrement, ses narines s'enflèrent un peu, elle redressa la tête.

— Je vous félicite très sincèrement, dit-elle, parce que vous épousez une Américaine. Ce n'est peut-être pas modeste de ma part, mais je crois que nous sommes honnêtes, intelligentes, que nous possédons quelques qualités, enfin.

— Vous en avez beaucoup... et des meilleures. Pour ma part, je m'estime très heureux d'avoir réussi à gagner le cœur de mademoiselle Carroll. Est-ce vrai que vous n'approuvez pas son choix ?

Le regard de madame Ronald ne fléchit pas sous cette question directe.

— Ce n'est pas son choix que je désapprouve, croyez-le bien ; c'est la rupture de son engagement. En Amérique, cela nous paraît presque aussi mal qu'un divorce. J'ai connu M. Ascott toute ma vie, et, je vous le déclare franchement, je me range de son côté. Il ne méritait pas l'affront qui lui est fait. C'est le cœur le plus loyal, le meilleur qu'il y ait ! — ajouta Hélène, avec l'espoir que ces paroles seraient désagréables au comte.

— Je le crois, — répondit tranquillement Lelo, — mais les hommes parfaits ont si peu de chance avec les femmes ! Malgré toutes ses qualités, M. Ascott n'avait pas réussi, évidemment, à éveiller l'amour chez mademoiselle Carroll. Elle croyait l'aimer, elle a reconnu son erreur à temps.

— C'est possible, la méprise n'en est pas moins regrettable pour tous deux. Mon mari ne lui pardonnera jamais.

— Est-ce que Dora n'est pas la nièce de M. Ronald?

— Sa demi-nièce seulement.

Sant'Anna eut un éclat de rire.

— Mais alors, je serai votre neveu? Non, c'est trop drôle! La vie est curieuse quelquefois.

— Mon neveu! répéta Hélène avec un effarement comique.

Puis, saisissant la bizarre réalité, elle pâlit un peu.

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cela. J'ai toujours considéré Dora comme une jeune sœur, elle ne m'a jamais appelée « ma tante »... Du reste, elle n'est aussi que ma demi-nièce.

— Eh bien, je serai votre demi-neveu, c'est déjà joli!... Qui m'eût dit une chose pareille, le jour où je vous ai vue pour la première fois... sous les arcades de la rue de Rivoli... vous souvenez-vous? — fit le comte en appuyant sur la jeune femme un regard d'une douceur perfide. — Je m'imaginais vous suivre, et c'était vous qui, comme une bonne fée, me conduisiez au mariage... dont je me croyais si éloigné!

— Et pour lequel, entre parenthèses, vous sembliez avoir peu de vocation! — répondit Hélène, assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir plaisanter.

— En effet!... mais la vocation vient quand on rencontre la femme qui vous est destinée... Vraiment, mon mariage a commencé comme un joli roman.

— Je souhaite qu'il continue et finisse de même. Votre famille l'approuve-t-elle?

— Ma famille n'approuve rien de ce que je fais, — répondit Lelo qui avait encore sur le cœur l'amertume d'une scène récente. — Je suis d'une autre époque.

— Vous êtes de l'époque des Américaines, vous! — fit madame Ronald, d'un ton un peu sarcastique.

— Précisément!... Et je m'en félicite. J'ai besoin d'une femme qui m'infuse l'esprit nouveau.

— Oh! Dora se chargera de cela. A New-York même, on la trouve trop moderne.

— L'atmosphère de Rome agira sur elle, comme elle a agi sur toutes vos compatriotes. Le milieu où elle va se trouver l'enrayera forcément, sans lui faire perdre, je l'espère, son entrain et sa gaieté. Je suis sûr de ne jamais m'ennuyer, avec elle.

— Vous aurez toujours la ressource de parler chevaux! fit Hélène avec une nuance de dédain.

— Mais c'est déjà quelque chose d'avoir un goût ou plutôt une passion en commun!... Alors, sûrement, vous ne m'en voulez pas? — demanda Lelo en scrutant impitoyablement la physionomie de la jeune femme.

— A vous? pas du tout! — répondit-elle en le regardant bravement. — Vous n'auriez pas fait la cour à Dora si elle ne vous y avait autorisé. Je tâche toujours d'être juste.

— Tâchez aussi d'être indulgente. Mademoiselle Carroll compte sur vous pour apaiser son oncle.

— Elle a tort: je ne m'y emploierai pas, par loyalisme envers M. Ascott. Le temps arrangera tout sans que je m'en mêle. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter beaucoup de bonheur.

— Et beaucoup d'enfants!

Hélène rougit jusqu'aux cheveux.

— Oh! excusez-moi! J'oubliais que ces choses-là ne se disent pas à une Américaine.

— En effet! répondit froidement la jeune femme.

A ce moment, le courrier vint annoncer la voiture. Le comte se leva et madame Ronald l'imita.

— Je ne vous retiens pas, dit-elle, car j'ai une après-midi très chargée... Au revoir.

Sant'Anna prit la main qui lui était tendue et la baisa lentement, sans sentir sous ses lèvres le plus léger frémissement.

« Elle enrage, j'en suis sûr, — pensait-il en descendant l'escalier de l'hôtel, — mais du diable si on s'en douterait!... »

Puis, avec une rancune plaisante :

« C'est joliment fort, une intellectuelle! »

## XX

La société romaine n'accepta pas sans protester le mariage du comte Sant'Anna avec mademoiselle Carroll. Dans le monde noir, il fut hautement et sévèrement blâmé; dans le

monde blanc, il excita beaucoup d'envie et de violentes jalousies. En revanche, le clan italo-américain tout entier exulta ouvertement de pouvoir ajouter un grand nom à son livre d'or.

Quant à la comtesse Sant' Anna, la nouvelle des fiançailles lui causa un choc qui ébranla profondément son corps et son âme. Son fils épouser une étrangère, une protestante, son fils, à elle, une Salvoni, la sœur du cardinal que la voix publique désignait comme le successeur probable de Léon XIII!...

Donna Teresa avait été très belle, ardemment courtisée. La religion, l'orgueil d'une race dure et hautaine, l'avaient préservée de ces entraînements auxquels l'Italienne cède si facilement, mais qui ne marquent pas dans sa vie. Elle vieillissait comme avaient coutume de vieillir autrefois les grandes dames romaines; elle retardait beaucoup sur son époque. Après le mariage de sa fille, elle avait réduit son train de maison et s'était cantonnée au second étage de son palais. Elle n'allait plus dans le monde, mais le monde venait encore à elle. Elle recevait tous les jours, après cinq heures, et son salon n'était jamais vide. Sans en avoir l'air, elle exerçait une influence considérable. Les années en s'écoulant avaient peu à peu diminué le cortège d'admirateurs qui avait été le triomphe de sa jeunesse, mais elle avait encore autour de son fauteuil de sexagénaire un cercle d'amis dévoués. Parmi les compagnons de la dernière étape, se trouvait le marquis Boni, un homme d'autrefois lui aussi. Il avait eu pour elle un de ces amours platoniques qui sont devenus des raretés psychologiques, et dont on ne rencontre plus guère d'exemples qu'en Italie. Il l'avait aimée enfant, jeune fille et femme, avait vécu dans le rayonnement de sa beauté, l'avait protégée d'une manière occulte, servie avec un dévouement infatigable et, par son respect, avait imposé à la calomnie et à la médisance. Depuis tantôt quinze ans, il dînait avec elle chaque soir et faisait sa partie de cartes. En la quittant, il lui baisait la main, et elle lui disait invariablement :

— *Buona sera, marchese. Domani, alle sette*! (Bonsoir, marquis. Demain, à sept heures!)

C'était son invitation. Et le lendemain, il était là, en tenue irréprochable, et il serait là, probablement, jusqu'à ce que la mort vînt le relever de son servage chevaleresque.

Dans son intimité, la comtesse Sant'Anna avait encore don Salvatore, — un jésuite austère, son directeur spirituel, — monsignor Capella, — un petit prélat mondain, à figure poupine ; — le docteur Masso, dont la science se bornait au traitement de la fièvre romaine et qui était plus fort en archéologie qu'en mdecine, et enfin l'indispensable avocat (*avvocato*), que l'on rencontre dans toutes les familles de l'aristocratie, où il est reçu, sinon sur un pied d'égalité, du moins comme un confident et un familier. L'avocat se dévoue à telle ou telle maison, il prend en main ses affaires, travaille à sa prospérité et devient un auxiliaire précieux pour des gens que leur ignorance hautaine de la vie moderne laisse désarmés. Il fait cela moins par spéculation souvent que par sympathie instinctive pour ses clients. L'Italie est peut-être le seul pays du monde où un homme d'affaires puisse être mû et gouverné par cette puissance mystérieuse.

Ces fidèles (*fedeloni*) composaient une sorte de cour à la comtesse Sant'Anna. Bien qu'ils appartinssent au parti clérical, ils avaient des intelligences dans la société blanche et savaient tout ce qui se disait et se faisait partout. Ils étaient pour donna Teresa des gazettes vivantes : c'était à qui aurait le plus gros sac de nouvelles et de potins à lui apporter. Tous à l'envi entretenaient ses espérances et ses illusions. Malgré la réalité présente, elle croyait encore qu'un jour ou l'autre, le pape rentrerait en possession de Rome. Par quel cataclysme, elle ne l'imaginait pas, mais aucun miracle ne lui semblait impossible. Elle se flattait surtout de ramener son fils dans ce qu'elle appelait la bonne voie, par un mariage de son choix : aussi avait-elle jeté les yeux sur une petite princesse de seize ans, encore au couvent. A sa prière, le cardinal avait sondé la famille et s'était assuré que, de ce côté-là, il n'y aurait aucun obstacle. Sur ces entrefaites, mademoiselle Carroll arriva à Rome. Donna Teresa connut bientôt l'assiduité de son fils auprès de la jeune fille, mais ne s'en alarma pas, tant elle était loin de croire à la possibilité de ce qui devait être. Les Américaines lui avaient toujours inspiré une antipathie instinctive ; maintes fois elle avait déclaré que Lelo n'en épouserait jamais une avec son consentement. Après cela, il est facile d'imaginer sa douleur, son humi-

liation, lorsque le jeune homme vint lui apprendre qu'il avait demandé et obtenu la main de mademoiselle Carroll. Pour la première fois, elle eut un cri de révolte contre la Providence, qui permettait que ses espérances fussent encore si cruellement trompées. Elle traita son fils avec une sévérité inusitée, refusa pendant plusieurs jours de l'écouter, se raidit contre lui, l'accabla de reproches. Elle aurait peut-être fini par l'emporter, si le jeune homme n'avait pu se retrancher derrière le fait accompli.

Le chiffre de la dot de Dora ne laissa pas que d'impressionner les amis de la comtesse et d'atténuer leur indignation. L'avocat Orlandi parla des exigences croissantes de la vie moderne, de l'impossibilité pour Lelo d'être heureux sans une grande fortune. Le marquis Boni commença à dire timidement que les Américaines avaient du bon, qu'elles étaient honnêtes et faisaient d'excellentes femmes. Don Salvatore et monseigneur Capella reconnurent qu'avec les millions de mademoiselle Carroll un Sant'Anna pourrait faire beaucoup de bien. Le cardinal Salvoni se rabattit sur l'espoir que la jeune fille se convertirait peut-être au catholicisme et, plus tard, dans le zèle de sa foi nouvelle, finirait par ramener son mari au Vatican. Donna Teresa fut stupéfaite, scandalisée, de la facilité avec laquelle ses fidèles, son frère même, se réconciliaient avec ce mariage. Il lui sembla que tout croulait autour d'elle : principes, convictions, religion. Rien n'eût pu vaincre sa résistance, hormis la crainte de perdre son fils. Il était son orgueil, sa joie vivante : elle ne voulait pas le laisser entièrement à une femme étrangère. Pour cela seul, elle céda et pardonna. Depuis deux mois, une attaque de rhumatisme la retenait prisonnière. Elle se félicita secrètement de ne pouvoir faire à madame Carroll la visite officielle prescrite par les convenances, mais elle consentit à les recevoir, elle et sa fille, et le jour de l'entrevue fut fixé.

Le sentiment filial est très puissant chez l'Italien ; lorsqu'il peut estimer sa mère entièrement, qu'il la sait irréprochable, son amour devient une sorte de culte. Lelo était très fier de la sienne. Il admirait sa beauté de vieille femme, sa dignité, son intransigeance même. Il demeurait avec elle. Bien qu'il dînât généralement en ville et passât ses soirées dans le

monde, il trouvait toujours un instant pour venir lui demander sa bénédiction. Après lui avoir souhaité une bonne nuit, il inclinait devant elle son front d'homme; elle y traçait, du pouce, le signe de la croix en disant, avec une ferveur de croyante : « *Dio ti benedica, figlio mio*... (Dieu te bénisse, mon fils...) » Puis elle posait sa belle main patricienne contre les lèvres de Lelo, pour qu'il la baisât. C'était un échange du meilleur de leurs âmes. Et cette bénédiction maternelle tombait comme une rosée sur le cœur souvent troublé du jeune homme, calmait sa nervosité, mettait en lui un espoir de bonheur.

Maintenant que Sant'Anna avait obtenu le consentement de sa mère à son mariage avec une Américaine, il s'étonnait d'avoir eu le courage de lui forcer la main comme il l'avait fait. Il se rendait bien compte qu'entre elle et sa future belle-fille il ne pouvait y avoir ni sympathie ni entente. Cette certitude ne laissait pas que de diminuer sa satisfaction. Il avait souvent parlé des siens à sa fiancée, essayé de lui faire comprendre leurs caractères, leurs idées, mais il s'était vite aperçu que le sens de certaines choses lui échappait complètement. Elle riait à la pensée qu'elle, Dora, allait devenir la nièce d'un cardinal, d'un pape, peut-être! Cela lui semblait irrésistiblement drôle. En présence de cette âme saxonne, claire, active et brillante, d'une essence si différente, Lelo, qui n'était pas un penseur pourtant, aperçut tout à coup ce qu'était l'âme latine. Il eut la révélation de sa profondeur, de sa subtilité, et fut un peu effrayé de se sentir tellement autre que la future compagne de sa vie.

Madame Verga avait prévenu mademoiselle Carroll que les Sant'Anna n'aimaient pas les Américaines et qu'elle devait s'attendre à être accueillie plutôt froidement. La jeune fille avait haussé les épaules. La conscience de posséder une très grande fortune ajoutait considérablement à son aplomb naturel. Incapable de concevoir l'hostilité créée par la différence de race et de religion, elle s'imaginait que sa qualité de riche héritière suffirait à lui assurer une réception cordiale, et ne se doutait guère de ce qu'il avait fallu mettre en jeu de forces morales pour amener Donna Teresa à l'accepter. Sa toilette pour la visite de présentation la préoccupa seule. Après de nombreuses délibérations devant son miroir, elle

donna la préférence à un costume de petit drap gris clair garni de zibeline, avec toque assortie. Lorsqu'au jour dit, Lelo vint la chercher pour la conduire chez sa mère, elle lui parut très fine et très élégante, ainsi vêtue, mais terriblement moderne. Madame Carroll, dans sa robe noire de la bonne faiseuse, avait l'air tout à fait comme il faut et ne pouvait que produire une impression favorable.

Le palais Sant'Anna, célèbre par la beauté et la pureté de son architecture, occupe tout un côté d'une de ces petites places oubliées de Rome où l'on retrouve encore la sensation du passé. Dora le connaissait bien; elle s'était efforcée de l'admirer, mais elle le jugeait affreusement triste et d'aspect rébarbatif.

En franchissant le seuil de cette vieille demeure, la jeune Américaine sentit un manque subit de lumière et de chaleur : elle frissonna légèrement, son babil cessa, et, à mesure qu'elle montait le large escalier, les battements de son cœur s'accéléraient. De son côté, Lelo était visiblement nerveux. Il savait que beaucoup allait dépendre de cette première entrevue. Il n'avait pas voulu paralyser sa fiancée par des recommandations, il préférait qu'elle se montrât telle qu'elle était : son naturel, son originalité, avaient chance de plaire. Il ne redoutait que son irrépressible franchise et ses reparties souvent trop vives.

La porte fut ouverte par un serviteur très correct qui remplissait les fonctions de maître d'hôtel et de valet de pied; le comte lui donna le nom de madame et de mademoiselle Carroll. Sur ses pas, les deux Américaines traversèrent une vaste antichambre où veillaient de hauts bancs sculptés, des panneaux de tapisserie ancienne et les armes des Sant'Anna sous un riche baldaquin, puis elles passèrent par trois salons en enfilade, où des sofas, des fauteuils, des chaises se tenaient plaqués contre les murs tendus de brocart, ornés de tableaux, de consoles dorées qui supportaient des glaces magnifiques. Toutes ces choses anciennes, cet intérieur nu et riche, froid et rigide, augmentèrent le malaise de Dora. Arrivée sur le seuil d'un grand salon vert, style Empire, elle s'entendit annoncer et se trouva en présence de la comtesse Sant'Anna, de la duchesse Avellina, sa fille, et du cardinal Salvoni.

Alors, entre ces êtres d'origines diverses, inconnus les uns aux autres, et dont les destinées allaient se mêler par un jeu de la Providence, il y eut une sorte d'émoi, un passage de fluides, un échange rapide de ces premiers regards qui prennent souvent d'ineffaçables instantanés.

La comtesse Sant'Anna, vêtue d'une robe de laine un peu longue, un collet de dentelle jeté sur ses épaules, était une figure altière et noble, au profil de médaille romaine encadré de cheveux gris, encore abondants, légèrement crêpelés ; le trait impérieux de ses sourcils ajoutait à l'expression de ses yeux noirs très vifs, et sa bouche sévère donnait au visage une sorte d'immobilité. C'était une tête que les chagrins n'avaient pas courbée, une physionomie que l'âge n'avait pas adoucie et, dans toute sa personne, il y avait une irréductible intransigeance. Son frère, le cardinal Salvoni, avait le grand air d'un prélat aristocratique. Son front, d'un modelé puissant, indiquait des capacités peu ordinaires. Ses yeux, souvent baissés, qui se relevaient avec des regards rapides, pénétrants, ses lèvres fermes à garder tous les secrets de l'Église, son menton carré, donnaient une impression de ruse et de force concentrée.

La duchesse Avellina, — donna Pia, — elle, était la beauté du parti noir. On l'avait comparée à toutes les madones. Elle en avait les traits réguliers et purs, mais la ressemblance s'arrêtait là. Le jeu de sa physionomie révélait une coquetterie savante et sensuelle mitigée par un tempérament religieux.

Il ne fallut pas de nombreux coups d'œil à Dora pour saisir les traits caractéristiques de ces trois Sant'Anna. Elle eut la curieuse impression qu'elle se trouvait sous le feu d'une foule d'yeux noirs et elle en éprouva un indéfinissable malaise.

Donna Teresa indiqua des sièges aux deux Américaines, puis, s'adressant en français à madame Carroll, elle s'excusa de n'avoir pu lui faire visite.

— Je vous remercie, madame, — ajouta-t-elle cérémonieusement, — d'avoir agréé la demande de mon fils. J'espère que nos enfants seront heureux.

— Je l'espère aussi ; ils ont tout ce qu'il faut pour cela.

— Ce doit être un grand sacrifice pour vous de donner votre fille à un étranger ?

Cela impliquait, naturellement, la réciprocité du sacrifice.

— Un sacrifice ? Oh ! n'en croyez rien, madame ! — fit vivement mademoiselle Carroll pour venir au secours de sa mère, qui avait à parler le français une timidité nerveuse. — Maman a reconnu, presque aussi vite que moi, les qualités de Lelo, — ajouta-t-elle en adressant un regard malicieux à son fiancé. — Elle est sûre qu'il fera un mari modèle. Cela lui suffit.

En entendant le petit nom de son fils jeté ainsi familièrement, la comtesse éprouva une crispation intérieure; la colère, l'orgueil enflèrent ses narines.

— Et vous, mademoiselle, croyez-vous pouvoir vous faire à notre vie, à nos usages ? demanda la duchesse Avellina.

— Parfaitement ! Aussi bien que la princesse Branca, la marquise Terrani... Autrefois, je ne dis pas, Rome m'eût effrayée, mais aujourd'hui, elle est gaie, vivante, tout à fait cosmopolite.

Aucun mot ne pouvait être plus malheureux : Lelo baissa les yeux avec embarras.

— C'est vrai, elle est cosmopolite, — fit donna Teresa, — tellement que les étrangers seuls s'y sentent chez eux. Elle devient de plus en plus banale.

— Banale ! se récria Dora. Oh ! elle ne sera jamais cela ! Voyez, elle n'est pas grande et elle paraît immense.

Un éclair de plaisir illumina le visage du cardinal. Il regarda la jeune Américaine avec une expression bienveillante.

— Vous avez raison, mademoiselle, et c'est Saint-Pierre, c'est le Vatican, qui la font immense.

— C'est aussi le Colisée, le Forum, le palais des Césars, — répondit mademoiselle Carroll avec ce franc parler que rien ne gênait. — Je me suis rendu compte, l'autre jour seulement, que les dimensions ne font pas toujours la grandeur. Quand je vois le temple de Vesta si parfait de proportions, de lignes, nos maisons de vingt-cinq étages me paraissent singulièrement petites.

Donna Pia regarda avec surprise cette jeune fille qui avait des idées sur les gens et sur les choses, et qui les énonçait si clairement.

— Avez-vous visité Rome entièrement? demanda le cardinal.

— A peu près, et par la même occasion, je l'ai montrée à Lelo qui ne la connaissait pas du tout. Je l'ai obligé à me lire des pages et des pages de Baedeker. Quand j'ai vu qu'il ne regimbait pas, j'ai commencé à croire à la sincérité de ses sentiments.

— Vous n'aviez pas tort, — répondit le comte en souriant; — je n'ai jamais fait cela pour personne !

— Un Sant'Anna étudiant Baedeker en compagnie d'une Américaine, c'est un signe des temps ! — fit la duchesse Avellina avec une nuance de dédain et d'amertume.

— C'est vrai, — répondit tranquillement Dora. — Toute chose doit être arrangée par la Providence.

— Il est impossible d'en douter, dit le cardinal.

— Je le croyais vaguement, mais maintenant, j'en suis sûre. Jugez donc ! J'étais venue en Europe pour m'amuser : je rencontre M. Sant'Anna, et me voilà fixée pour toujours de ce côté-ci de l'Océan. A chaque instant, je me frotte les yeux pour savoir si je ne rêve pas.

— J'ai entendu dire que l'Amérique est le paradis des femmes, — fit la duchesse Avellina; — je m'étonne que vous la quittiez toutes avec tant de facilité.

— Pour essayer du purgatoire, sans doute !... Et puis, nous nous croyons un peu citoyennes du monde. Lorsqu'on a passé sa vie de jeune fille en Amérique et qu'on se marie en Europe, c'est presque naître une seconde fois. Je vais faire un tas d'expériences nouvelles, apprendre une autre langue, ce sera très amusant... *It will be great fun...* Ainsi, j'aurais été fâchée de ne pas connaître le plaisir et les émotions de cette belle chasse au renard à travers la campagne. Quand, sur cent cinquante, on arrive bonne seconde ou première, eh bien, c'est quelque chose ! Un triomphe !

Un sourire un peu moqueur passa sur les lèvres de donna Pia. La découverte de ce nouveau type de jeune fille tenait la comtesse Sant'Anna muette d'étonnement.

— Vous avez déjà de belles églises catholiques à New-York, dit le cardinal.

— Oui, la cathédrale de Saint-Patrick, l'église Saint-Léon... La société va à Saint-Patrick, le jour de Pâques, pour

entendre la musique, qui est superbe. Tous les grands artistes de passage ont chanté là.

— Aimez-vous le culte catholique ?

— Je le trouve très joli, très poétique. Le culte de l'Église épiscopale, à laquelle j'appartiens, lui ressemble beaucoup. Nous avons les cierges, l'encens, des offices compliqués. J'imagine qu'à la confession près, c'est la même chose.

Chacune de ces paroles montrait toute la distance spirituelle qui existait entre la jeune Américaine et la famille de son fiancé. Lelo, comme honteux, baissa les yeux de nouveau.

Un prodigieux dédain arqua les lèvres de donna Teresa.

— La même chose, le culte de l'église épiscopale ! fit-elle. Oh ! non, mademoiselle. Entre le catholicisme et les autres religions, il y a l'abîme qui sépare la vérité de l'erreur.

— Ah ! voilà ! mais ce qui est erreur pour celui-ci ne l'est pas pour celui-là. Je suppose que la diversité des cultes est nécessaire comme la diversité des gens et des choses.

En l'entendant décider ainsi et trancher des questions pareilles, le cardinal ouvrit tout grands ses magnifiques yeux noirs et les fixa sur la jeune fille comme sur un prodige. Elle lui parut si inconsciente de l'énorme hérésie qu'elle venait de lancer qu'il jugea inutile de lui démontrer la nécessité d'une foi unique.

Madame Carroll, sentant que cette première visite avait duré suffisamment, se leva.

— Aussitôt que l'on me permettra de sortir, je me ferai le plaisir d'aller vous voir, — dit la comtesse poliment. — Un de ces jours, nous aurons un dîner de famille qui nous permettra de faire plus ample connaissance. Si la société d'une vieille femme ne vous fait pas peur, — ajouta-t-elle en s'adressant à Dora, — vous me trouverez tous les jours après cinq heures.

— J'espère, ma fille..., *figlia mia*, — dit le cardinal, — que Dieu bénira votre mariage. Je ne cesserai de le lui demander.

Et, comme s'il eût voulu prendre possession de l'esprit de sa future nièce, le prélat traça sur son front le signe de la croix.

Le comte, respirant enfin, accompagna les deux Américaines

à leur voiture. Aussitôt que la portière eut été refermée sur elle et sa mère, Dora s'écria :

— Que d'yeux noirs ! Lelo prétend que sa sœur a des prunelles violettes; elles m'ont semblé comme des charbons !... Je voudrais qu'elles fussent bleues, vertes, rouges même, afin qu'il y eut moins d'yeux noirs *in casa Sant'Anna* !...

Madame Carroll ne peut s'empêcher de rire.

— Vous n'avez pas l'air enchanté de votre nouvelle famille.

— Elle est plutôt formidable, mais ce n'est pas elle que j'épouse.

— Non... cependant je crains qu'elle ne soit un obstacle sérieux à votre bonheur. Elle ne vous comprendra jamais. Elle est d'une autre époque que nous... J'ai idée que ce mariage est une sottise. Réfléchissez, il est encore temps.

— Non, *mammy*, il n'est plus temps, car j'aime Lelo, — fit Dora, avec une soudaine douceur. — Je ne pourrais plus être heureuse sans lui. La comtesse et donna Pia me détestent, c'est certain, mais je crois que j'ai fait la conquête du cardinal. J'entretiendrai sa sympathie avec soin. Il me plaît, mon futur oncle. Il a une belle contenance. Cette calotte rouge qui met comme de la lumière sur la tête est très imposante, symbolique, je suppose. Son signe de croix m'a drôlement remuée, même à travers ma voilette. S'il devient pape, je me ferai catholique.

— Dieu nous en préserve! — s'écria madame Carroll avec ferveur. — Il ne manquerait plus que cela !

Après avoir mis sa fiancée en voiture, Lelo remonta chez sa mère afin de connaître son impression et d'en finir avec les choses désagréables.

— Eh bien, comment la trouvez-vous, *madre mia* ? — demanda-t-il en rentrant dans le salon.

— Vous appelez cette personne une jeune fille ? fit donna Teresa.

— Mais ce n'est pas une veuve, que je sache ! dit Sant'Anna en riant un peu nerveusement.

— Elle pourrait l'être, avec son aplomb... Je me demande ce qui vous a charmé en elle. Elle est laide.

— Laide ! avec des yeux et des cheveux comme les siens ! Allons, c'est du parti pris.

— Eh bien, elle ne me déplaît pas, à moi, cette Américaine, — fit le cardinal. — Il y a en elle une franchise un peu crue, mais qui laisse voir le fond de son esprit. Elle est intéressante.

— Si jamais cette femme-là se fait catholique!... dit la duchesse Avellina.

— N'importe! — répondit brusquement Lelo; — mademoiselle Carroll possède toutes les qualités qui rendent la vie agréable : elle est gaie, originale, elle a un excellent caractère; de plus, elle est honnête comme le jour. Je ne l'ai jamais surprise à dévier de la vérité, même dans les petites choses. Connaissez-vous beaucoup de jeunes filles de qui vous en puissiez dire autant?

— Espérons pour notre pays que les Américaines n'ont pas le privilège de la sincérité! répliqua sèchement donna Pia.

Sant'Anna s'assit en face de sa mère, et, lui prenant les mains :

— Voyons, *madre mia*, dit-il, quittez cet air navré.

— J'avais fait un rêve si différent pour toi!

— Oui, je sais, vous aviez comploté un mariage qui devait me ramener, pieds et poings liés, dans votre parti. Ne le regrettez pas: à cause de cela même, je n'y eusse jamais consenti. Tous, tant que vous êtes, vous me faites l'effet de gens qui marcheraient avec la tête tournée en arrière pour ne pas voir devant eux. Les yeux ont été faits, cependant, pour regarder en avant.

— Et en haut! fit le cardinal.

— Et en haut, si vous voulez. Vous devriez être convaincus que l'Église a été jetée définitivement dans une autre voie, et qu'elle doit la suivre bon gré mal gré. Tenez, étant enfant, j'ai été témoin d'une scène dont l'impression ne s'est jamais effacée. Le jour de l'entrée des Italiens, je me trouvais dans la lingerie avec les femmes de service. Elles étaient toutes rassemblées là comme des fourmis effrayées, dans l'attente et la terreur de ce qui allait se passer. Mary, ma bonne irlandaise, une petite théière brune à la main, — cette théière apportée de son pays, à laquelle elle tenait comme à la prunelle de ses yeux, — pérorait au milieu de la pièce, dans

son italien baroque; elle affirmait que les ennemis du pape n'entreraient jamais dans Rome. « Jamais ! jamais ! — répétait-elle en étendant le bras droit avec un geste tragique, — Dieu ne le permettra pas ! » Et Dieu le permit ! A cette minute, on entendit le canon de la victoire : les Italiens étaient entrés. Du même coup, la précieuse théière brune, s'échappant de la main de Mary, se brisa sur le carreau. Et la brave femme, foudroyée jusqu'à l'âme, se laissa tomber sur une chaise; de grosses larmes coulèrent de ses yeux; elle ne put que balbutier : « Jésus ! est-ce bien possible !... La fin du monde, alors ! » C'était la fin d'un système seulement... A ce moment-là, je n'avais pas compris grand'chose à cette scène, — je n'avais que cinq ans, — mais plus tard, elle prit un sens, une signification dans mon esprit. Et maintes fois, en me la rappelant, j'ai associé le sort du pouvoir temporel avec celui de la petite théière brune : comme elle, il m'a paru irrémédiablement brisé.

Ce récit semblait avoir affecté l'âme du cardinal; son visage eut une contraction de douleur.

— Le Pape et l'Église n'en sont pas moins grands, — ajouta le jeune homme, — au contraire !... Il m'est arrivé, ces derniers temps, de me promener souvent avec mademoiselle Carroll autour du Vatican; dans son silence et sa solitude, il m'a semblé plus formidable que le Quirinal.

— *Ci fai troppo onore, figlio mio...* (Tu nous fais trop d'honneur, mon fils...), dit le cardinal d'un ton amer et sarcastique.

Sous l'impression d'un sentiment passionné, l'Italien trouve toujours des mots et des idées, qui semblent jaillir d'une réserve inconnue à lui-même; le comte avait parlé avec conviction et fermeté, comme il le faisait rarement, mais sans réussir à ébranler ses auditeurs. S'apercevant que la physionomie de sa mère demeurait comme figée par le chagrin et le désappointement, il se mit à lui baiser les mains.

— *Madre mia*, — fit-il en la magnétisant avec des yeux brillants d'amour filial, — pardonnez-moi. Soyez tout à fait généreuse.

— Au lieu de pouvoir me réjouir de ton mariage, comme je l'avais espéré, il faut que je m'y résigne. C'est dur.

— Jamais vous ne vous seriez réjouie de mon mariage, —

dit Lelo en souriant ; — vous m'aimez trop jalousement pour cela. Vous devriez être heureuse de me voir épouser une Américaine. Une étrangère prendra moins de moi que n'aurait fait une Italienne.

L'esprit subtil du jeune homme avait trouvé le seul argument qui pût consoler donna Teresa. Tous les muscles de son visage se détendirent, ses yeux devinrent humides, elle regarda son fils avec un rayonnement de tendresse, puis elle dit doucement :

— Oh ! les enfants, les enfants !... quel tourment et quelle joie !

— Je suppose, dit donna Pia de sa voix aigüe, que je dois aller faire visite à ces Américaines ?

— Oui, si tu ne veux pas te brouiller avec moi, répondit Lelo.

— C'est bien, on ira.

PIERRE DE COULEVAIN

*(A suivre.)*

# FRÉDÉRIC II POÈTE

ET LA

# CENSURE FRANÇAISE

## I

La publication en 1760 de l'« Œuvre de poëshie » de Frédéric II fut un de ces événements qui passionnent la curiosité générale. Il y avait plus de dix ans que l'Europe s'en préoccupait presque à l'égal des victoires remportées par le monarque prussien. On savait que de tout temps le « Salomon du Nord » avait accoutumé de se délasser des soucis du trône et de la politique en versifiant selon les inspirations d'une muse alerte, cynique et capricieuse. Ses « sottises », comme il les appelait, étaient les gourmandises des soupers de Potsdam où on les redisait en petit comité, les morceaux les plus recherchés des épîtres qu'il adressait à ses intimes. On s'en repassait sous le manteau quelques strophes plus ou moins authentiques. Mais le nombre des invités était singulièrement restreint, et le ragoût du mystère piquait davantage la curiosité des profanes.

C'était en effet un point sur lequel le roi de Prusse était intraitable. « J'ai le malheur, disait-il, d'aimer les vers et d'en faire souvent de très mauvais; ce qui devrait m'en dégoûter et rebuterait toute personne raisonnable est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux, tu n'as pu réussir jusqu'à présent, courage! » Cédant à sa passion, affectant de s'en railler, parfois, certes, avec une rigueur

exagérée, il voulait au moins que son vice demeurât caché. « Je suis, écrivait-il à Voltaire, le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur, mais cela m'amuse et me distrait... L'on peut écrire tout ce que l'on veut et impunément... pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. »

De sa volonté du mystère et à la fois de la curiosité qu'il excitait, les Mémoires de Valori, ambassadeur de France à Berlin, donnent un témoignage typique. Louis XV en personne avait souhaité lire la plus scandaleuse des productions du roi de Prusse, le *Palladion*, et fit en 1750 une démarche officielle pour en obtenir un exemplaire. « Sa Majesté, écrivait Puysieulx à Valori, est supérieure aux impressions que pourrait faire tout ouvrage libre dans les matières les plus sérieuses. Elle le tiendra elle-même sous clef. Elle vous recommande de faire tous vos efforts pour l'obtenir. » Frédéric II répondit par un refus courtois. Une indiscrétion involontaire, un accident imprévu, pouvaient suffir à rendre publique son œuvre qui n'était que l'amusement d'un carnaval et dont la divulgation le couvrirait de ridicule. Valori essaya de revenir à la charge l'année suivante, mais le « gros sacripant » n'obtint rien que l'*Essai sur l'histoire de Brandebourg* dont il se souciait fort peu.

Voltaire lui-même, malgré son intimité avec le roi, dut attendre son séjour à Potsdam pour être initié à la totalité de l'œuvre poétique de Frédéric. On sait que précisément ses fonctions consistèrent à remettre sur leurs pieds les vers boiteux et à trousser galamment « ces produits d'une muse tudesque ». Comment la brouille succéda à une courte lune de miel, comment les brutalités du philosophe-roi répondirent aux perfidies et aux indélicatesses du roi des philosophes, c'est ce qu'il ne serait pas nouveau de raconter. Après deux années, la tragi-comédie de Francfort dénoua dignement ce roman d'amitié philosophique. Qui ne connaît au menu par les lettres de Voltaire la manière scandaleuse dont, au mépris de toute légalité, le philosophe et sa nièce furent maintenus prisonniers dans la ville libre de Francfort, jusqu'à ce que les agents du roi eussent obtenu restitution non seulement de la clef de chambellan, de la croix et du ruban qu'il avait oublié de dépouiller, mais surtout de l'exemplaire qu'il

emportait des fameuses poésies; de ces poésies dont, ainsi que Frédéric l'écrivait à sa sœur, la margrave de Bayreuth, le peu scrupuleux patriarche n'eût pas manqué de faire la risée de l'Europe? Sans doute la plume étourdissante de Voltaire a embelli la vérité. Le pesant Freytag, le champion de « l'œuvre de poëshie » du roi de Prusse, n'avait ni traîné la brouette, ni porté le carcan; ce sont là gentillesses de poète exaspéré. Et sans doute le chapitre de ses méfaits est grossi. Mais, nous pouvons en croire les propres paroles du bonhomme, il usa de peu de ménagements avec cette « franche drôlesse » (il s'agit de madame Denis), et prit sa tâche tant à cœur que, selon son aveu littéral, il eût brûlé la cervelle de Voltaire en personne, si celui-ci eût refusé d'obéir à ses injonctions. La cervelle de Voltaire pour les poésies du roi de Prusse! A coup sûr, Frédéric II lui-même eût trouvé payer cher cet exemplaire de ses œuvres.

De l'aventure de Francfort, qui devait laisser des traces ineffaçables dans l'âme ulcérée de Voltaire, ne retenons que le prestige nouveau dont elle aurait revêtu, s'il en eût été besoin, ces poésies redoutables. Qu'étaient-elles donc, pour que le roi de Prusse, afin de les recouvrer, n'eût pas balancé devant un attentat dont Voltaire et sa nièce avaient porté leurs plaintes aux quatre coins de l'Europe?

Mais le secret demeurait inviolé. L'édition de Potsdam, imprimée en 1750 en trois volumes, rééditée partiellement seulement l'année suivante, n'avait été tirée qu'à un très petit nombre d'exemplaires dont la distribution était jalousement surveillée. Seuls les intimes en avaient reçu, et le roi prenait le plus grand soin qu'ils n'en pussent abuser. Tout comme Voltaire, d'Arget, le fidèle secrétaire de Frédéric pendant plusieurs années et le confident de ses élucubrations, dut restituer son exemplaire avant de quitter Potsdam. « Je vous laisserais volontiers le fatras de mes sottises, lui écrivait le roi en lui donnant son congé, mais il pourrait s'égarer après votre mort et vous savez à quel point je crains de passer pour poète. » Et le même d'Arget s'étant ému de l'impression que pourrait produire sur les lecteurs de ces poésies le tableau des vices que la muse royale lui avait gratuitement et si abondamment prêtés, Frédéric II lui garantissait que

vers et plaisanteries ne sortiraient jamais du petit cercle de Potsdam :

Darget, que rien ne te chagrine,
Ris tout le premier de ces vers,
Leurs sons se perdent dans les airs,
Et je crierai plutôt famine
Que de souffrir qu'on les destine
A courir par tout l'univers.

A parcourir sans réflexion le recueil des œuvres poétiques de Frédéric II, on est même quelque peu surpris de cette jalousie de mystère. Vraiment, quelques vers médiocres, quelques fautes de français et quelques rimes fantaisistes, disons même une poignée de sarcasmes et d'impiétés, pouvaient-ils si sérieusement compromettre le roi qui, au XVIIIe siècle, n'hésita pas à dépouiller tout l'appareil d'hypocrisie dont s'enveloppait la politique traditionnelle des monarchies absolues! Et pourtant, il faut le reconnaître, ses scrupules étaient légitimes. Faire profession ouverte d'athéisme et de cynisme, voilà qui était trop brutalement décrier les principes traditionnels de l'absolutisme. Il n'y avait pas si longtemps que le roi était réputé le représentant vivant de Dieu sur la terre, que la religion et le droit divin étaient les garants de tout ordre politique et social. Sans doute tout cela était conventionnel, on était d'accord pour le dire entre intimes, voire pour l'écrire sous le voile de l'anonymat. Mais il y a des vérités qui peuvent s'insinuer à l'oreille et qui ne sauraient être proclamées; il y a des mensonges officiels qu'il est imprudent de déchirer aux yeux du peuple. Cela, Frédéric II était trop grand politique pour ne pas le ressentir.

Et il comprenait de même que toutes les attaques contre les individus, semées dans ses écrits, l'ironie et la causticité de sa plume se pardonneraient moins aisément que des victoires dans un temps où la politique était l'affaire de quelques têtes couronnées ou non et où l'amour-propre outragé d'un monarque ou d'un ministre pouvait mettre le feu à l'Europe.

De là, sa crainte d'être publié, insuffisante pour l'empêcher de rimer, sincère et profonde néanmoins; de là, sa détresse et

sa colère le soir de janvier 1760 où son fidèle Catt se présenta devant lui avec la nouvelle que les poésies de Sans-Souci étaient données en pâture à la curiosité du public européen.

C'est Catt lui-même qui nous a décrit la scène. Une lettre anonyme l'informa qu'une édition furtive des poésies du roi de Prusse venait de paraître et lui annonçait l'envoi du volume. Effectivement, il le reçut quelques jours plus tard. Le doute n'était plus possible. Il alla trouver le roi qui vint vers lui de son air ouvert et riant :

« Je souffris vivement, dit-il, d'être forcé de troubler ce contentement dont il me parlait :

» — Sire, je n'ai pas de bonnes nouvelles à annoncer aujourd'hui à Votre Majesté. Elle verra par ce livre qui vient de paraître de quoi il s'agit.

» A cette vue, il s'écria :

» — Mes poésies! mes poésies! — Et quel le diable incarné qui les a publiées et qui m'a joué ce tour infâme?

» Et, dans quelques moments :

» — Mon ami, cela est affreux! Mes poésies, où les b..... les ont-ils eues? Quel infernal coquin!...

» Son indignation et sa douleur me parurent extrêmes. »

Elles l'étaient. Nul moment ne pouvait être plus perfidement choisi pour une telle publication. C'était à l'instant où, pressé de toutes parts par la coalition, le roi de Prusse, suivant l'expression de Voltaire, « était très mal dans ses affaires » et se voyait sur le point de succomber, que cette trahison étalait aux yeux de tous ses sarcasmes à l'égard de ses alliés les Anglais, ses injures les plus blessantes contre les personnes des ennemis même à qui peut-être il allait être réduit à demander la paix.

La publication des poésies de Frédéric II n'est donc pas seulement une curiosité littéraire, c'est un événement critique de son histoire. De cette publication sur laquelle s'est exercée à l'envi l'imagination des critiques, nous allons essayer de conter le singulier roman, roman jusqu'ici à peine soupçonné et dont le héros véritable est demeuré inconnu, roman véritablement à tiroirs, où mille péripéties s'enchevêtrent et auquel, à des titres divers, se trouvèrent mêlés le duc de Choiseul, Malesherbes, d'Arget, le duc de Nivernais et

Voltaire lui-même, sans parler de seigneurs de moindre taille[1].

## II

On sait que M. de Malesherbes exerça, de 1750 à 1763, les fonctions de directeur de la librairie. C'est le 4 août 1759 que le sieur Saillant, libraire à Paris, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vint lui soumettre, avec un grand luxe de précautions, trois beaux volumes in-quarto, sur grand papier, avec dessins et vignettes de Schmidt, et portant pour titre : *Œuvres du philosophe de Sans Souci. Au Donjon du Château, avec privilège d'Apollon.* De ces trois volumes, le premier, consacré aux « Mémoires pour servir à l'histoire du Brandebourg », n'était qu'une édition complétée d'une œuvre déjà connue du public, et nous avons vu que Valori avait pu assez aisément en obtenir un exemplaire. Les deux autres, au contraire, ne recélaient rien de moins que le texte même des mystérieuses poésies, odes, stances, épîtres et épigrammes, en résumé la somme de l'œuvre poétique de Frédéric II jusqu'à l'année 1750. D'ailleurs, la description minutieuse que Saillant en laissa à Malesherbes ne permettait aucun doute : ces deux volumes provenaient bien de l'édition donnée à Potsdam en 1750 par les soins et sous les yeux du roi, et qui, suivant le rapport de M. d'Hémery, inspecteur de la librairie, n'avait été tirée qu'à six exemplaires.

Qu'attendait Saillant de la direction de la librairie? Il ne pouvait être question d'un privilège, mais, à son défaut, il suffisait d'une de ces permissions plus ou moins tacites qui assuraient la sécurité de l'éditeur, tout en sauvegardant la responsabilité du ministère.

1. Les documents inédits qui nous fournissent la matière de cet article sont, pour la plupart, empruntés aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, classés sous les nos 22191 du Fonds français, 3347 et 3348 des nouvelles acquisitions françaises. Ils comprennent, entre autres, la correspondance échangée au sujet de cette publication entre le duc de Choiseul, Malesherbes et l'intendance de Lyon, ainsi que les procès-verbaux d'arrestations et de perquisitions qui en furent la suite. Complets, sauf quelques lacunes peu importantes, ils permettent de reconstituer les différentes phases de cette histoire et précisent ou développent les allusions éparses dans la correspondance de Voltaire et de Frédéric II, ainsi que dans le journal de Catt, si fidèle et si pittoresque.

Malesherbes, on le sait, était tolérant en ces matières où « s'exerçait, par excellence, le régime à la fois inquisitorial et paternel de l'ancien régime ». Dans les affaires innombrables qui ressortissaient à son poste et particulièrement dans les deux fonctions principales qui lui incombaient, la concession des privilèges et la censure des livres, il apportait non seulement un esprit d'ordre, mais des principes de très large tolérance dont bénéficiaient surtout les philosophes. « Le président Malesherbes, écrivait d'Argenson, s'y prend fort joliment ; il laisse passer tout ce qui se présente ;... puis, quand les ordres d'en haut surviennent pour prohiber, il les publie et revient à la tolérance, de façon qu'elle règne aujourd'hui dans la littérature plus que partout ailleurs. » Il ne faudrait pourtant pas prendre cette boutade au pied de la lettre. En matière de censure, Malesherbes ne pût qu'accroître le nombre et la qualité des censeurs attitrés, en y faisant figurer parfois les philosophes eux-mêmes qu'il rendit à l'occasion juges de leurs confrères. Cela, déjà, témoignait suffisamment de la largeur de ses vues.

Rien d'étonnant par suite que la proposition Saillant ne l'ait pas grandement scandalisé. Le ton de sa correspondance avec le libraire est des plus courtois. Publier une œuvre sans le consentement de son auteur n'était pas au XVIII^e siècle une chose fort rare et le directeur de la librairie aurait été à plaindre s'il n'eût été blasé sur les pilleries des éditeurs et des gens de lettres. En ce qui concernait Frédéric II en particulier, Malesherbes, qui avait autorisé l'édition des *Mémoires de Brandebourg*, n'était point disposé à une proscription systématique, pas plus qu'il n'avait de ménagements particuliers à garder avec le vainqueur de Rosbach. Ses poésies, autour desquelles depuis plusieurs années s'agitait tant de curiosité, devaient forcément un jour ou l'autre être livrées au public : autant valait qu'elles le fussent au profit d'un libraire et d'éditeurs français. A ce mode d'édition, il y avait un autre avantage : pour obtenir que l'autorité fermât les yeux, le libraire ne pouvait refuser d'atténuer par certaines corrections les passages qui eussent été jugés trop scandaleux.

Malesherbes reçut donc le manuscrit de Saillant, en prit connaissance, mais, vu la gravité d'une telle publication, avisa

le libraire de ne rien entreprendre sans avis ultérieur et transmit les volumes à l'autorité qui lui sembla seule qualifiée pour décider souverainement de leur sort.

Il ne s'agissait de rien de moins que du duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères. Le fait même de transmettre les œuvres du philosophe de Sans-Souci au ministre des Affaires étrangères indiquait suffisamment que ce n'était pas tant le point de vue religieux qui était en cause, mais bien plutôt la convenance qu'il y avait à laisser paraître en France un ouvrage susceptible de susciter des émotions si diverses parmi les souverains et les ministres de l'Europe, au moment où chaque jour pouvait amener un bouleversemeut des alliances.

Une telle démarche devait être prise par Choiseul en sérieuse considération. A l'encontre de son prédécesseur Bernis, le nouveau ministre ressentait vivement l'utilité de conquérir cette puissance nouvelle, l'opinion publique. On sait qu'il ne ménagea rien pour la mettre de son côté dans sa lutte contre les jésuites. Ne pouvait-on, par la publication adroite de ses poésies, porter atteinte au prestige incroyable qu'exerçait le roi de Prusse sur les imaginations, mettre un frein à cet engouement qui faisait applaudir ses victoires par toute l'Europe cultivée? Ce n'était pas, au surplus, la première fois que venaient sous les yeux du ministre les « sottises » rimées du philosophe de Sans-Souci. M. le duc de Broglie a conté naguère comment, peu de mois auparavant, Voltaire, qui décidément avait gardé de l'aventure de Francfort une terreur salutaire de tous les maux que pouvaient engendrer pour lui les poésies de son ancien maître, avait reçu de Frédéric II un gros paquet d'élucubrations en vers et en prose, où les Français, Louis XV et madame de Pompadour étaient maltraités à l'envi. Son mécontentement se transforma en épouvante quand il s'aperçut que le paquet avait été décacheté en route et que, par suite, on pourrait le croire complice du monarque impudent dont il avait corrigé les vers. Pour se tirer d'inquiétude, une petite trahison était indiquée. En même temps qu'il mandait à Frédéric II que madame Denis avait brûlé ses chefs-d'œuvre, il les transmettait à Choiseul afin d'établir son innocence. Le ministre les lut, jugea inutile d'en tirer parti, se contenta d'y faire pré-

parer une réponse par Palissot au cas où le roi de Prusse aurait le cynisme de les publier. Et il fit tenir à Voltaire quelques remercîments que celui-ci grossit avec complaisance.

A l'égard des poésies de Sans-Souci, la conduite du ministre fut sensiblement différente. Il s'agissait là, non plus d'un libelle qui sans doute ne verrait point le jour, mais de poésies qui seraient, d'un côté ou de l'autre, nécessairement publiées. La question, ainsi que l'avait vu Malesherbes, se réduisait à ceci : valait-il mieux abandonner à des libraires étrangers le profit de cette publication ou bien tolérer une édition plus ou moins tronquée et d'apparence étrangère, où l'on ne laisserait dire à Frédéric II que ce qu'il était de bonne politique de lui laisser dire ? Entre les deux tactiques, Choiseul n'hésita pas. Les observations et la correspondance qu'il adressa à Malesherbes établissent de la façon la plus nette les principes qui le guidèrent.

« A cause de la certitude où l'on est que ce même ouvrage paraîtra quelque part que ce soit », il est préférable, malgré son caractère scandaleux, d'en tolérer l'édition par un libraire français. Mais, bien entendu, il ne saurait être question ni d'un privilège ni même d'une permission officielle. « On ne peut le tolérer qu'en prenant les plus grandes précautions pour qu'il paraisse imprimé en pays étranger. » « Il y a, insistait Choiseul auprès de Malesherbes quelques semaines plus tard, une condition très essentielle à l'impression, qui est qu'elle sera faite sans que jamais l'on puisse soupçonner qu'elle a été faite en France. »

Cette nécessité première que l'origine de l'édition ne pût être soupçonnée rendait plus difficile d'effectuer les corrections. Il importait, en effet, qu'elles fussent telles que ni le roi de Prusse ni le public ne pussent soupçonner qu'elles vinssent de France. Et pourtant, quoi de plus tentant que de laisser subsister tout ce qui pouvait accroître l'hostilité de l'Europe contre Frédéric en supprimant cela seul qui était attentatoire à la dignité du roi et du peuple français !... La difficulté de concilier tous ces principes était telle que Choiseul ne dédaigna pas de se livrer lui-même à cet examen, se faisant ainsi après Voltaire le correcteur des poésies du roi de Prusse. Les notes critiques de Choiseul subsistent : elles sont

le témoignage direct de la manière dont il conçut son rôle de censeur, de ministre de France et de galant homme.

Sur la question impiété, il fallait bien être tolérant du moment qu'on ne voulait pas refondre tout l'ouvrage. Ce n'était pas « le point de vue de la métaphysique et de la théologie » qui importait, et il ne fallait pas au surplus s'exagérer le mal qui pouvait résulter de l'irréligion du poète royal. « Si ces passages, observe Choiseul à propos d'une strophe de l'épître à d'Argens, étaient d'un auteur français qui fît approuver son ouvrage, on y trouverait de l'incrédulité et du matérialisme et on en exigerait la correction ; mais la religion du roi de Prusse est suffisamment connue, son exemple a fait toute l'impression qu'il peut faire et ses arguments en vers ne sont pas assez forts pour en faire aucune... Ces traits ne feront jamais tort qu'à l'auteur, et je ne crois pas qu'on ait des raisons importantes pour ménager son amour-propre. » On ne retranchera donc que « les impiétés de premier ordre », par exemple huit vers de l'épître à Maupertuis, trop irrespectueux pour l'œuvre du Créateur, ou une note soulignant une qualification irrévérencieuse de l'Écriture sainte. De même, on remplacera par des points l'appellation de la « bonne dame Marie », qui est un blasphème révoltant, et celle de « céleste Dauphin » appliquée à Jésus-Christ. « Cette expression impie pourrait être retranchée par l'auteur même sans qu'il craignît de sacrifier un bon mot. » Grâce à ces arrangements, l'impiété du roi de Prusse ne sera point effacée sans doute : au moins cessera-t-elle d'offrir un caractère scandaleux.

Il est plus difficile de satisfaire les puissants de la terre que la divinité. Pour ce qui est des invectives générales contre les nations, il faut les tolérer. Comme tout poète, le roi de Prusse a le droit « de hasarder des expressions de haine contre ses ennemis ». Quant aux appréciations injurieuses qui concernent particulièrement l'une d'elles, il y a lieu de distinguer selon les cas. Les traits contre l'Angleterre, alliée présente de Frédéric, sont précieux à conserver ; pareillement, il n'y a point d'inconvénient à le laisser flétrir :

Le Batave à la peur indignement livré,

ou

Les cœurs abâtardis des guerriers suédois.

Ces apostrophes « ne peuvent avoir d'autres mauvais effets que de rendre l'auteur odieux à ces deux nations ; et tant pis pour lui, pourquoi fait-il de mauvais vers ? » A l'égard de la Saxe, il faut être plus exigeant. Elle est suffisamment brouillée avec la Prusse pour qu'il soit inutile d'envenimer leur haine réciproque, et le respect dû à madame la Dauphine interdit de tolérer des expressions trop dures pour son pays natal : on remplacera donc le mot « Saxe » par « peuple » là où la chose sera possible et ailleurs on y suppléera par des points. Quant à la Russie, qu'on laisse Frédéric la malmener à son aise : « Il n'en résultera d'autre mal que d'augmenter l'aigreur des Russes contre les Prussiens ». Puisque l'édition est censée venir de Francfort ou de quelque autre ville étrangère, qu'on maintienne les expressions d' « essaim de barbares », et de « peuple obscur,

Rampant stupidement sous un cruel pouvoir.

Peut-être même sera-t-il « assez plaisant de voir contraster ce que le roi de Prusse disait de cette nation qui suivant lui *courait à sa propre ruine* avec les échecs qu'il vient d'éprouver ».

Ce n'est que quand le sarcasme prend un caractère personnel que Choiseul devient plus sévère. Si des allusions voilées peuvent être conservées, les injures directes contre les souverains et leurs ministres ne sauraient être admises, fussent-elles de nature à jeter de l'odieux sur Frédéric lui-même. Il semble que Choiseul ne l'ait pas excepté du respect qu'il veut maintenir aux choses royales et qu'il ait entendu en quelque sorte le protéger contre lui-même. Il sera donc prudent de remplacer par des points les noms de quelques personnages considérables. On effacera celui de Bruhl qu'on ne laissera pas traiter de « Plutus de Saxe », celui de Bestuchef, qualifié de « fléau de la Russie » et « d'exécrable ministre » ; ceux du cardinal Fleury, du vieux maréchal de Broglie, du duc de Cumberland ainsi que de la duchesse de Wurtemberg dont il est inutile de répandre qu'elle a fait copier pendant la nuit la *Pucelle* de Voltaire.

Tout en conseillant ces ménagements, Choiseul n'en fait pas une condition essentielle de la publication et il admet

qu'à la rigueur on en discute la nécessité. Ce n'est que sur les personnes royales qu'il est complètement impératif. Sans doute, à cause de la guerre présente, on laissera subsister certain couplet peu flatteur pour le roi d'Angleterre. « Il ne paraît pas mauvais de lui apprendre par la voie de l'impression comment son ami et allié parlait de lui il y a quelques années. » Et d'ailleurs il n'y est pas désigné nommément, mais par la périphrase « ce fier insulaire ». — Mais le vers fameux :

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre,

sera supprimé et, ailleurs, on laissera un blanc en place du terme « le gros Auguste » qui ne pourrait décemment s'appliquer au grand-père de madame la Dauphine. On retranchera de même quatre vers irrévérencieux sur les amours de jeunesse et la dévotion sénile de Louis XIV. Mieux vaut ne pas laisser traiter l'impératrice de Russie de « molle souveraine » et biffer plusieurs passages où elle est malmenée. On n'imprimera pas une épigramme où un ambassadeur ottoman à Venise est censé avoir offert par erreur

A l'impératrice l'épée
Et la quenouille à l'empereur.

On retranchera même par excès de scrupule une allusion fort inoffensive à la tabagie du bon roi Stanislas.

Moyennant ces corrections exécutées avec tact, non seulement l'édition sera à peu près inoffensive, mais elle pourra fort aisément passer aux yeux du public pour l'œuvre de quelque éditeur étranger désireux de ne pas se compromettre en publiant in extenso les produits de la muse royale. Pas de noms propres, pas d'injures personnelles, pas de traits scandaleux. On se contentera de coupures qui passeront inaperçues ou de blancs. Rien ne sera substitué au texte du roi de Prusse, « ce qui serait une infidélité condamnable ». Lui-même ne pourra que savoir gré à l'imprimeur des corrections opérées. Les Anglais seront probablement peu charmés en ce qui les concerne ; mais « quand l'ouvrage serait approuvé en France, la conduite que tiennent les auteurs de leurs papiers publics ne nous obligerait pas à beaucoup de procédés envers

eux ». Et, somme toute, l'impression des morceaux où ils sont malmenés « pourrait ne nous pas faire de peine dans ce moment-ci ».

Telle est donc la manière dont Choiseul pensa concilier le respect dû à la royauté et à la religion, les intérêts de la politique et les égards que mérite l'œuvre d'autrui. Le procédé n'était pas irréprochable : n'exagérons pas cependant la sévérité. Pas plus que les mœurs diplomatiques, les mœurs littéraires n'étaient d'une extrême délicatesse au XVIII^e siècle. Plus d'un politique, même en des temps moins reculés, au lieu d'atténuer les grossièretés d'un ennemi, aurait eu soin de les souligner ou de les aggraver, laissant à une édition contrefaite le temps de faire scandale avant d'être démentie. Certes il est déloyal d'imprimer clandestinement et de truquer l'œuvre de son adversaire : reconnaissons que Choiseul mit un certain tact à accomplir sa vilenie diplomatique.

## III

Malesherbes reçut les observations de Choiseul, les recopia de sa main, et les mit ensuite sous enveloppe soigneusement cachetée, en y joignant l'injonction expresse de les brûler « sans décacheter le paquet ». Il transmit en même temps à Saillant le résumé des corrections demandées par le ministre.

Les volumes rendus au libraire, il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à paraître avec l'approbation tacite du gouvernement quand une péripétie nouvelle vint singulièrement compliquer l'affaire.

A cette époque vivait à Paris un personnage dont le nom est familier à tous ceux qui ont eu entre les mains la correspondance et les œuvres de Frédéric II. Claude-Étienne d'Arget avait été, de 1746 à 1752, le lecteur et le secrétaire du roi de Prusse ; il avait dû à cette dernière date résigner ses fonctions à cause du mauvais état de sa santé, qui ne supportait plus le climat poméranien, et s'était séparé, en fort bons termes, de Frédéric qui s'entremit pour lui procurer un poste à l'École militaire. Il avait été à Potsdam du petit clan intime du roi de Prusse ; les lettres et les poésies du roi nous mon-

trent avec quelle estime il y était traité. Consciencieux et galant, cérémonieux et valétudinaire, le bon d'Arget était non seulement un des confidents de Frédéric, mais l'une des cibles favorites de ses plaisanteries plus ou moins attiques. Le roi prenait plaisir à décorer des noms les moins obligeants les diverses maladies qui torturaient le pauvre secrétaire et se plut à faire de lui le héros de son fameux poème burlesque le *Palladion*, où il le para de couleurs si peu flatteuses qu'il en eut remords et s'en excusa plus tard dans sa *Palinodie*. D'Arget savait ce qu'il y avait d'amitié réelle cachée sous la rudesse et les railleries du roi et lui gardait un attachement sincère. On se figure le sentiment désagréable qu'il dut éprouver en recevant l'épître suivante, datée de Genève, 1er décembre 1759 :

Un de vos amis et qui vous estime beaucoup, Monsieur, me charge de vous avertir qu'il est informé que le sieur Taillant ou Saillant, imprimeur à Paris, imprime en secret les *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. On a même insinué à cet ami que vous aviez vendu cet ouvrage, qui vous fut jadis confié par son illustre auteur, pour la somme de cinq cents louis d'or, chose dont assurément on ne vous croit pas capable. Comme on pourrait vous l'avoir volé et que cela vous occasionnerait du désagrément, on ne doute pas, Monsieur, que vous n'agissiez en conséquence pour empêcher qu'un pareil ouvrage paraisse sans le consentement de l'auteur qui, du reste, comme vous le savez, est bien éloigné de le donner.

Il y a environ deux ans qu'un jeune officier qui a quitté le service de Prusse voulait faire imprimer par ledit Saillant quatre à cinq chants du poème de *l'Art de la Guerre*, mais comme il manquait les deux ou trois derniers chants, l'affaire en est restée là, d'autant plus que M. de Malesherbes avait défendu de l'imprimer. Ce jeune officier, qui est actuellement à Bâle, a remis ce fragment de poème à milord Marshall qui était gouverneur de Neufchâtel, qui l'a sans doute renvoyé au Maître.

On doit écrire à S. M. philosophe afin qu'il y fasse interposer l'autorité de la cour s'il était nécessaire.

J'ai l'honneur d'être avec ma très parfaite considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

D'ARTIGNI.

D'Arget fut atterré. Ayant vécu à Potsdam, il connaissait et l'esprit soupçonneux du roi de Prusse et à quel point il tenait au secret de son œuvre. Si Frédéric lui même, se sou-

venant qu'il avait fidèlement restitué son exemplaire, ne s'en prenait peut-être pas à lui, rien de plus plausible à coup sûr aux yeux du public qu'une trahison de sa part; n'était-ce pas à lui que s'adressaient ces vers de l'*Apologie des Rois :*

De mes productions laborieux copiste
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste.

Il importait d'agir sans retard. L'écriture du correspondant mystérieux semblait féminine et le nom de d'Artigni était inconnu, mais la lettre venait de Genève. D'Arget se hâta d'écrire à Voltaire, espérant tirer de lui quelque renseignement et flairant peut-être quelque trahison de sa part. Le patriarche lui répondit des Délices, le 7 janvier 1760, sur le ton léger qui lui était habituel :

... Je commence à croire que la poésie n'a jamais fait que du mal, puisque celles dont vous me parlez vous ont attiré de si énormes tracasseries; mais je vous jure que vous n'auriez rien à craindre, quand même on imprimerait à Paris ce qui a déjà été imprimé ailleurs; je n'ai jamais entendu parler d'une madame d'Artigni. Il vint chez moi, il y a environ deux mois, un prétendu marquis en... *il*, qui prétendait avoir des compliments à me faire du roi de Prusse; ce marquis étant à pied et n'ayant nulle lettre de recommandation, ne parvint pas jusqu'à moi. Il dit qu'il avait des choses importantes à me communiquer. Pour réponse, je lui fis donner une pistole et je n'en ai pas entendu parler depuis. Il est difficile que ce marquis ait transcrit sous l'abbé de Prades le livre des *poëshies du roi mon maître*, attendu que le roi mon maître m'a mandé qu'il avait fourré, il y a deux ans, l'abbé de Prades à la citadelle de Magdebourg. En tout cas, mon cher camarade, je peux vous répondre que vous ne serez jamais soupçonné d'une infidélité, à moins que ce ne soit avec quelques damoiselles.

La finesse de Voltaire ne s'était pas trompée et ses prévisions allaient se trouver vérifiées d'autre part. En même temps qu'il écrivait aux Délices, d'Arget, secrétaire du Conseil à l'École militaire, avait fait part de ses inquiétudes à ses chefs et M. Pecquet, intendant de l'École, s'empressait d'en aviser M. de Malesherbes, lui demandant une audience pour d'Arget, « qui se trouve sans le savoir dans un cas fort désagréable pour un aussi galant homme qu'il est, et qui sait mieux que personne combien l'opinion publique demande à être ménagée ».

Malesherbes affecta la plus grande surprise :

Je saurai demain, monsieur, répond-il à Pecquet, si réellement Saillant imprime. Je ne dois rien ébruiter aujourd'hui sur cela, mais je crois avoir de quoi mettre M. d'Arget en sûreté. Je ne peux pas vous dire encore ce que c'est, parce que je ne suis que sur la voie et que je n'ai pas encore tout découvert, et parce que cela n'est pas susceptible d'une lettre.

Et il ajoutait :

En attendant, je vous prie de demander à M. d'Arget, si vous le voyez, s'il pourrait m'envoyer quelques notes sur un M. de Bonneville qui a été au service de Prusse et qui est venu en France, où il a voulu faire imprimer quelques ouvrages du roi de Prusse. J'ai lieu de soupçonner que c'est cet homme qui a écrit à M. d'Arget sous le faux nom de d'Artigni. Il était à Lyon, il n'y a pas longtemps, et il serait bon d'avoir de son écriture pour la comparer à la lettre que m'a laissée M. d'Arget.

Le duc de Choiseul, informé de son côté des nouvelles complications que l'incident d'Arget pouvait faire naître, confirmait Malesherbes dans son attitude :

Il est important, monsieur, lui écrivait-il de Marly le 10 décembre, que le ministère du Roi ne soit point compromis ni soupçonné d'avoir toléré l'édition des œuvres du roi de Prusse. Ainsi, en cas que M. d'Arget vienne m'en parler, je l'assurerai fort que je n'ai nulle connaissance de cette impression et que je vais prendre les ordres du Roi pour empêcher qu'elle ne s'exécute en France. En attendant que je voie M. d'Arget, j'espère que l'édition sera faite et que tout sera dit.

Ce n'est pas de d'Arget que vinrent les complications. Comment, tandis que Voltaire songeait à un marquis en « il », Malesherbes fixait-il ses soupçons sur le chevalier de Bonneville ? Peut-être simplement parce que le souvenir lui revint d'un aventurier de ce nom qui, deux ans auparavant, avait tenté d'obtenir un privilège pour imprimer *l'Art de la Guerre* du roi de Prusse. Peut-être aussi parce que c'est à ce moment qu'il reçut de Saillant, désireux de ne pas se compromettre, la copie d'une lettre d'un confrère de Lyon, le libraire Bruyset : informé, disait-il, que Saillant préparait une édition des poésies de Sans-Souci, il l'avertissait que lui-même venait d'en acquérir le manuscrit d'un chevalier de Bonneville et lui demandait de s'entendre avec lui de manière à ne point se faire de tort réciproque.

Mais les événements se précipitèrent. Le 17 janvier, avant que l'enquête fût terminée, quinze jours avant que l'édition de Saillant fût prête, les poésies de Frédéric II paraissaient en un volume in-12 de 299 pages, qui ne portait point les corrections effectuées par Choiseul et, par conséquent, réduisait à néant la politique du ministère. Malesherbes, à divers indices, soupçonna que cette édition était originaire de Lyon ; la lettre de Bruyset à Saillant lui parut sans doute une ruse de libraire désireux de gagner du temps pour devancer son confrère. Sans dire, afin de ne pas révéler la politique à double jeu du ministère, d'où lui venaient ses soupçons, il pria M. de la Michodière, intendant à Lyon, de faire le nécessaire pour découvrir les origines de l'édition clandestine. « Sans doute, disait-il, je ne crois pas que quelques plaisanteries insipides qui sont dans cet ouvrage, ni une épître au maréchal Keith, qui est une très médiocre copie de plusieurs ouvrages connus, fassent un grand tort à la religion, mais il serait indécent que cela parût approuvé ou toléré ; je crois, d'ailleurs, que, malgré les dissensions actuelles, il ne serait pas convenable de permettre en France les œuvres du roi de Prusse sans le consentement de ce prince ; mais ce qui m'intéresse le plus est de savoir où ces éditions ont été faites, de qui vient la copie ou l'exemplaire imprimé en Prusse d'après lequel elles ont été faites. » Il ne s'agissait pas, d'ailleurs, d'une affaire d'État. Et l'on userait de ménagements, si le coupable se trouvait parmi des gens que, « par des vues d'administration », il fallut ménager.

Les recherches étaient assez laborieuses à cause du développement considérable de la librairie à Lyon. Elles se trouvaient encore compliquées par ce fait pittoresque que certains libraires avaient l'habitude de déposer leurs éditions clandestines dans des couvents de moines, cordeliers, augustins et autres, lieux fermés à l'autorité, et qu'ils pouvaient ainsi narguer les pouvoirs publics. Pour faciliter la besogne à l'intendant, M. de Malesherbes put, sans compromettre Saillant, attirer son attention sur le libraire Bruyset : les caractères de l'édition incriminée se trouvaient pareils, disait-il, à ceux que Bruyset venait d'acheter chez le fondeur Fournier le Jeune. Ainsi orienté, M. de la Michodière se hâta d'agir, faisant per-

quisitionner chez Bruyset afin d'y saisir les volumes compromettants.

Il chargea de cette tâche M. Bourgelat, « écuyer du roi, correspondant de l'Académie des sciences de France et commis par Sa Majesté en qualité d'inspecteur de la librairie dans la ville de Lyon ». Ce M. Bourgelat qui joignait à ces qualités, s'il faut en croire M. Brunetière, celles de maréchal ferrant, d'écuyer ou de vétérinaire, et celle de collaborateur assidu à l'Encyclopédie, venait d'être promu à ses fonctions d'inspecteur et était quelque peu suspect en raison de ses sympathies philosophiques et de ses relations particulières avec Bruyset. L'occasion lui fut propice de prouver que ses amitiés passaient fort après son désir de plaire au ministère et il apporta à l'accomplissement de sa tâche toute l'ardeur d'un néophyte et la maladresse d'un imbécile. « Voici, écrivait-il à Malesherbes, en lui rendant compte de sa perquisition opérée le 5 février, voici une première opération qui peut-être ne vous convaincra pas de ma capacité, mais pourra vous assurer de mon zèle. » Le zèle, en effet, était aussi incontestable que le manque de capacité. Dans un volumineux procès verbal, M. Bourgelat contait, en style administratif et avec mille détails oiseux, ses recherches dans les ateliers, les magasins et la maison de Bruyset. Recherches absolument vaines d'ailleurs, à la suite desquelles il interrogea Bruyset « s'il n'avait aucune connaissance des œuvres du philosophe de Sans-Souci : sur quoi il nous a expliqué qu'il nous aurait évité beaucoup de peine si nous avions voulu nous expliquer dès le premier moment ; qu'il connaît si bien ces œuvres qu'il en a le manuscrit. Et il tira du second tiroir d'une commode de sa chambre à coucher un paquet de la forme d'un grand in-4° contenant trente-et-un cahiers dont les feuilles sont liées par des rubans couleur de rose ». Il fut impossible de trouver autre chose; le manuscrit ne semblait pas avoir servi à l'impression et le libraire nia obstinément avoir rien publié, déclarant qu'il avait reçu ce manuscrit au mois de juillet « d'un nommé Bonneville qui le lui avait vendu conjointement avec un autre manuscrit ayant pour titre : *Esprit des lois de la Tactique* ». Il l'avait payé trois mille livres et n'avait aucune liaison avec ce Bonneville, qui lui semblait être une sorte d'aventurier. Au

reste, il protestait que jamais il n'aurait mis au jour cet ouvrage « sans une permission, non seulement du gouvernement, mais du monarque qui en est l'auteur ». Il convenait « qu'il avait été fort éloigné de faire la moindre démarche pour les obtenir lorsqu'il avait appris qu'un libraire de Paris en faisait une édition en trois volumes in-8° sur une édition in-4° en trois volumes, ce qui l'avait fait soupçonner que Bonneville avait vendu le même manuscrit à plusieurs personnes ». Et M. Bourgelat, joignant à son procès-verbal copie de la lettre écrite par M. Bruyset à son confrère, triomphait modestement d'apprendre à Malesherbes le nom de l'auteur de l'édition de Paris, à savoir Saillant : surprise sans doute médiocre pour le directeur de la librairie qui correspondait avec celui-ci à ce sujet depuis six mois et plus et avait entre les mains cette même lettre qui lui avait déjà fait connaître le nom de Bonneville et soupçonner Bruyset. M. Bourgelat avait donc échoué dans la seule partie de sa tâche qui tînt à cœur au ministère : il n'avait pu donner la preuve matérielle de la culpabilité de Bruyset.

Au moins eut-il la satisfaction d'annoncer le lendemain une nouvelle plus intéressante. Bonneville avait été arrêté le 6 février, à cinq heures du matin, sur l'ordre de l'intendant, par le lieutenant de la maréchaussée, et Bourgelat envoyait à Malesherbes le procès-verbal de son interrogatoire.

Le colporteur des poésies de Sans-Souci déclarait se nommer « Hyacinthe de Bonneville, âgé de trente-quatre ans, ancien officier au régiment de Saxe, et ci-devant ingénieur, aide de camp de Sa Majesté Prussienne, originaire de Suisse, né à Dresde, gentilhomme ». Il reconnaissait être en France depuis le 29 juillet de l'année précédente, à son retour de Venise, et avoir noué des relations avec Bruyset pour l'impression d'un livre intitulé de l'*Esprit des lois de la tactique et de celui de différentes institutions* ou *Notes de M. le Maréchal de Saxe*. Auparavant il n'avait fait imprimer qu'un seul ouvrage, les *Rêveries* ou *Mémoires du Maréchal de Saxe* en 1757. Enfin sur la question du manuscrit du roi de Prusse, il répondit « connaître l'ouvrage du philosophe de Sans-Souci, que c'est le roi de Prusse qui en est l'auteur, qu'il en a le manuscrit qui lui fut remis par le feu prince royal de Prusse

qui lui permit d'en tirer la copie qu'il nous exhibe et nous remet présentement; nous observe que le sieur de Voltaire en a tiré autrefois une pareille copie et que c'est ce qui occasionna l'arrêt du sieur de Voltaire par l'ordre de Sa Majesté Prussienne, irritée de ce que le sieur de Voltaire y avait fait des notes critiques; que ce même ouvrage a été imprimé par ordre du roi de Prusse, son auteur, en son château de Potsdam, et que si c'est ce motif qui occasionne l'arrêt du répondant, il est injuste, d'autant qu'il n'a eu qu'une copie de cet ouvrage royal qu'il n'a communiquée à personne et qu'il n'a conservée que comme un ouvrage d'esprit contenant des saillies ingénieuses et critiques qui d'ailleurs font d'autant plus de plaisir qu'elles sont produites par un roi ».

Tout cela était dit avec le ton de l'innocence outragée; malheureusement la lettre de Bruyset à Saillant et l'exemplaire saisi chez le libraire de Lyon prouvaient suffisamment que la véracité du sieur de Bonneville était sujette à caution. De plus, M. Bourgelat apprit en même temps qu'un libraire étranger, de passage à Lyon, avait déclaré à ses confrères « que le sieur Bonneville avait été connu à Venise sous le nom de sieur de Sainte-Hyacinthe et qu'il avait présenté le manuscrit dont il s'agit en Italie, en Suisse et en Hollande ».

L'identité du marquis en « il » qui avait été rendre visite à Voltaire, du sieur de Saint-Hyacinthe et du chevalier de Bonneville était donc fort claire. Mais, dans son interrogatoire devant M. Bourgelat, le chevalier avait été trop modeste. Soit qu'il craignît de réveiller une vieille histoire, assez mystérieuse, pour laquelle le recherchait depuis quelque temps la police de M. de Saint-Florentin, soit qu'il estimât un simple inspecteur de la librairie trop mince personnage pour l'honorer de ses confidences, il omit de lui conter la plus belle partie de son histoire, histoire par certains côtés étonnante et qui suffit à le classer, sans conteste, au premier rang de ces aventuriers de plume et d'épée si fréquents au XVIII^e siècle et parfois si pittoresques. A trente-quatre ans, le chevalier Hyacinthe de Bonneville avait servi trois nations et avait réussi à se rendre fortement suspect à chacune d'elles. En France, capitaine au régiment de Saxe, il s'était trouvé en possession, on ne sait comment, des

Mémoires inédits du maréchal de Saxe et en avait fourni le manuscrit, à beaux deniers comptants, à un éditeur de la Haye ; aide de camp et « capitaine-ingénieur de campagne de S. M. le roi de Prusse », il avait réussi à s'immiscer assez avant dans les bonnes grâces de Frédéric II pour obtenir, malgré la défiance de celui-ci, communication des poésies de Sans-Souci et s'était empressé d'en prendre copie ; l'Angleterre à laquelle il était ensuite allé porter, au début de la guerre de Sept Ans, le secours de son épée et de son expérience, lui avait offert un nouveau champ d'activité. Envoyé en Amérique avec un régiment levé en 1756, il s'y querella violemment avec le gouverneur d'Antigoa et celui de la Nouvelle-York, revint en Angleterre où il fit partie de l'expédition dirigée contre Rochefort en 1757, mécontenta le gouvernement parce que, s'il faut l'en croire, tout en acceptant de combattre contre la France, il refusa, par un scrupule bien inattendu, de divulguer les secrets de la défense de cette place. A la suite de quoi, sans doute disgrâcié, il quitta l'Angleterre, emportant avec lui de fâcheux souvenirs et de sages enseignements dont il s'est plu à nous faire part : « Quand on est jeune, on est ordinairement inconstant et léger ; on fait des fautes dont on se repent quelquefois ; celle dont je me suis repenti le plus est d'avoir quitté le service de France pour passer à celui de Prusse et de celui-ci chez les Anglais. A présent je promène mes pensées sur les quatre parties de l'univers que j'ai parcourues et je me dis à moi-même : de toutes les nations que tu as fréquentées, tu n'en as point trouvé de plus sauvage et de moins sociable que l'anglaise ». De Londres, il se rendit à la Haye et de là passa en Grèce, et eut la surprise d'apprendre sur l'Adriatique qu'on venait « de mettre sa tête au bout d'une pique à la Guadeloupe ». C'est sans doute alors que n'ayant plus de gouvernement à trahir, il avait songé à faire argent de la copie qu'il avait prise des poésies du roi de Prusse, la promenant à travers l'Europe et en vendant successivement un exemplaire à plusieurs libraires dont chacun se croyait seul propriétaire. Sa dernière victime se trouvait être le pauvre Bruyset qui, outre le chagrin d'être volé par lui, avait celui d'encourir la colère du ministère.

Le méfait était limpide et il n'est pas à croire que M. de la Michodière ait été fort ému par la lettre emphatique que Bonneville lui adressa quelques jours plus tard et que l'intendant crut devoir transmettre à Malesherbes : « Si c'est être criminel, déclarait-il, que d'avoir eu entre les mains les œuvres du philosophe de Sans-Souci, je le suis certainement ; mais si cet avorton de monstre a vu le jour à Paris, ce n'est assurément pas moi qui en suis cause. » Suivaient des explications abondantes, un demi-aveu d'avoir provoqué la lettre d'Artigni, des protestations de n'avoir rien livré à Saillant et de n'avoir rien voulu publier sans permission. Puis, revenant à l'éloquence : « La nation française, s'écriait-il, sera indignée du traitement que je reçois dans cette ville ; cette nation me doit de la reconnaissance à plusieurs égards. Le comte d'Affri, ambassadeur à la Haye, n'ignore pas les dangers que mon amitié m'a fait courir et mon bon cœur pour la France ; je la regardais comme une seconde patrie où j'avais été élevé sous la conduite d'un héros dont elle chérira la mémoire à jamais. Je ne me serais jamais imaginé, monsieur, lorsque je soulageais la misère des pauvres prisonniers français en Angleterre, d'être réduit par les Français dans une obscure prison. Telles sont les vicissitudes humaines. Je connais le monde et je le méprise ».

Dans ce fatras, il y avait dans tous les cas un fait exact : Bonneville n'était pas l'auteur de la divulgation à Saillant. Cela, M. de Malesherbes le savait de longue date, ayant été lui-même le complice du libraire parisien. Quant au reste, le dossier de Bonneville était un peu trop chargé pour qu'il fût possible de se laisser prendre à ses explications.

Mais, d'autre part, malgré les recherches les plus minutieuses, il fut impossible de prouver que Bruyset eût donné à la composition le manuscrit trouvé chez lui ; il fut démontré que Fournier le jeune avait livré à bien d'autres libraires qu'à lui les mêmes caractères d'imprimerie ; il existait entre l'édition qu'on lui attribuait et le manuscrit de Bonneville des différences assez considérables. M. Bourgelat, après avoir penché à la sévérité pour faire du zèle et se disculper de son amitié avec Bruyset, se voyait reprocher par tout le monde sa trahison et tendait de nouveau à l'indulgence dans des

lettres où la naïveté le disputait au désir de faire sa cour. M. de la Michodière écrivait dans le même sens. La direction de la librairie jugea inutile de pousser plus loin l'affaire. Maintenant que les éditions de l'œuvre du roi de Prusse se multipliaient, il devenait moins intéressant de saisir celle qui n'était pas conforme au texte expurgé de Saillant. Et comme Bruyset s'obstinait à nier toute participation, l'ordre fut donné de le laisser tranquille. Quant à Bonneville, peut-être n'eût-il pas prolongé son séjour à Pierre-Scize où il était détenu, mais, ainsi que l'écrivait Voltaire, toujours bien informé, ce n'était pas seulement à cause des vers du roi de Prusse qu'on le retenait : « on le soupçonne aussi de quelque prose ». M. de Saint-Florentin, qui le recherchait depuis quelque temps, avait été enchanté de cette occasion de le faire appréhender. « J'ai appris, écrivait Malesherbes à M. de la Michodière, que c'était le ministre des Affaires étrangères qui avait demandé sa détention et je crois pouvoir vous prévenir qu'on vous mandera bientôt de l'envoyer à Paris. D'une part, le corps du délit est l'ouvrage d'un roi de Prusse. L'accusé est un prisonnier d'État. Ceci devient une affaire de trop grande politique pour que ni vous, ni moi, nous en mêlions sans des ordres précis. J'en aviserai le ministère. Ils feront ce qu'ils voudront ». Et Malesherbes terminait par un satisfecit sommaire à l'adresse de M. Bourgelat qui n'avait guère recueilli de sa mission que des désagréments d'ailleurs mérités.

## IV

Ainsi se terminaient, en ce qui concerne le monde de la librairie en France, les opérations relatives aux premières éditions clandestines des œuvres de Frédéric II.

Ces éditions étaient donc au nombre de deux. L'une, parue le 31 janvier 1760, peut être sûrement attribuée à Saillant et fut préparée avec la complicité du ministère français.

Sur la deuxième, qui fut en réalité la première livrée au public, nous sommes moins positivement fixés. Son origine lyonnaise n'est pas douteuse. Les témoignages de tous les con-

temporains sont d'accord avec l'opinion du ministère. Mais il n'y a pas de certitude absolue quant au nom du libraire. Il paraît vraisemblable que, somme toute, en dépit de ses dénégations, Bruyset fut le coupable. Entre la date où son édition fut connue à Paris (15 janvier) et celle de la descente de M. Bourgelat chez lui (5 février), il s'était passé trois semaines pendant lesquelles il avait eu tout le loisir de faire disparaître les traces de son méfait. Le défaut de maculatures du manuscrit peut s'expliquer par ce fait que l'impression en avait été faite sur une copie. La description qu'il en donne à Saillant correspond exactement au contenu de l'édition clandestine ; les légères variantes signalées par M. Bourgelat seraient soit des inadvertances dues à une impression précipitée, soit l'effet d'une précaution prise pour dépister la police. Cette supposition est beaucoup plus vraisemblable que celle d'un autre libraire opérant à Lyon à la même époque d'après une troisième copie fournie par Bonneville.

Quant à l'auteur responsable de la divulgation, c'est, à n'en pas douter, d'après tous les témoignages que nous avons rassemblés, Bonneville qu'il faut désigner. Frédéric II qui se connaissait en gredins, arrêta en dernier lieu ses soupçons sur lui. Il ne se trompait pas. Les deux copies dont il était le détenteur, celle que l'on trouva chez Bruyset, et celle qu'il avait à son domicile, le témoignage de Malesherbes, l'insuffisance de ses explications et leurs contradictions le condamnent formellement. C'est, sans contestation possible, le chevalier de Bonneville qui doit être regardé comme le véritable divulgateur de l'œuvre de Frédéric, comme l'auteur responsable de l'édition lyonnaise, qui non seulement parut la première, mais sans l'existence de laquelle l'édition de Saillant n'eût été publiée que fort atténuée par les précautions du ministère.

Mais si l'édition de Lyon était la première, il y en avait une autre et, par suite, un deuxième coupable: celui qui remit à Saillant non pas une copie analogue à celle de Bonneville, mais un exemplaire authentique de l'édition de Potsdam.

Il est plus difficile de dépister ce deuxième larron. La supposition d'un autre aventurier de l'espèce de Bonneville n'est pas vraisemblable. Il s'agit, en effet, non plus d'une

copie, mais d'un exemplaire de l'édition originale elle-même. Or, s'il n'est pas certain qu'elle n'ait été tirée qu'à six exemplaires, comme le suppose d'Hémery, nous savons en revanche que son tirage avait été extrêmement restreint et que Frédéric II surveillait avec un soin jaloux les détenteurs des précieux volumes. Parmi eux, la plupart doivent être lavés de tout soupçon ; tels, par exemple, Algarotti, dont la correction a toujours été irréprochable et qui n'aurait eu aucune raison de s'aboucher à Paris avec Saillant; d'Arget, sur qui s'égarèrent un moment, sans s'y arrêter, les soupçons du roi de Prusse; l'abbé de Prades, enfermé depuis deux ans à la forteresse de Magdebourg; un aide de camp de Frédéric à qui il avait donné ses œuvres mais qui, dénué de relations et à quelques centaines de lieues de Paris, était dans l'impossibilité matérielle d'avoir commis la moindre indiscrétion.

De ceux-là l'innocence paraît donc démontrée. Celle de Maupertuis qui venait de mourir et sur qui Voltaire essaya de jeter quelques soupçons n'est pas moins évidente : « Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis! écrivait Frédéric II au rancuneux patriarche. Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre mes vers bien cachetés après sa mort et qu'il était incapable de manquer par une pareille indiscrétion ». Voltaire s'empressa de protester de la pureté de ses intentions. En fait, Maupertuis ne saurait être soupçonné. Il mourut le 27 juillet 1759 à Bâle où il était avec sa femme; et le brocanteur de poésies ou son agent était à Paris aux premiers jours d'août, communiquant un à un ses volumes à Saillant, puis à Malesherbes.

Mais si Maupertuis était innocent, en était-il de même de Voltaire, et celui-ci n'essayait-il pas de charger le mort du méfait que lui-même venait d'accomplir? Telle est du moins l'opinion qui prévalut parmi les contemporains et qui, depuis, a trouvé le plus de faveur parmi les critiques tant en France qu'en Allemagne. Frédéric II, dans le premier moment de colère, pensa sur-le-champ à lui : « Il n'y a que ce coquin-là capable de me jouer un tel tour. Je connais à fond mon drôle. » Et son soupçon dut persister, affermi par les assurances formelles que lui donnait le marquis d'Argens à cet égard. L'affectation particulière de mépris avec laquelle il

qualifie le coupable dans ses lettres à Voltaire dénote une arrière-pensée transparente, et ce n'est pas le ton dégagé et guilleret dont le philosophe entretenait ses correspondants de l'événement qui doit donner le change au critique. Voltaire savait prendre tous les tons, et il n'est aucune de ses publications clandestines où il n'ait joué l'innocence avec la simplicité d'un comédien de génie. Ajoutons qu'au même moment il était en coquetterie avec le ministère et rêvait peut-être de jouer un rôle politique. Pourquoi, après avoir, quelques mois auparavant, communiqué à Choiseul le manuscrit compromettant que lui avait envoyé Frédéric, ne l'aurait-il pas fait suivre de ses poésies complètes, ravi de pouvoir d'un seul coup conquérir la faveur du ministre et se venger de son royal compère en le discréditant aux yeux de l'Europe?

Assurément la chose n'est pas impossible. A l'examiner de plus près, il y a cependant de grosses difficultés. Au moment où Voltaire, affolé, était prisonnier à Francfort de l'affreux Freytag et ne songeait qu'à regagner à tout prix sa liberté, est-il admissible qu'il eût gardé par devers lui un deuxième exemplaire des *Poëshies du roi son maître*, au risque de voir prolonger sa détention et de provoquer une nouvelle colère du roi? Et peut-on croire, d'autre part, qu'après l'avoir ulcéré aussi profondément, Fréderic II eût été naïf au point de lui envoyer ensuite un deuxième exemplaire à la place de celui qu'il lui avait repris? C'eût été aussi illogique que peu vraisemblable. Dira-t-on que Voltaire, grâce à ses innombrables relations, avait pu se le procurer indirectement? Ici encore, il n'y a pas impossibilité. Mais remarquons combien singulière eût été l'attitude du peu scrupuleux patriarche et vis-à-vis de ses correspondants et vis-à-vis du ministère et du libraire. On sait que sa coutume avérée a été, à chacun de ses méfaits, d'en attribuer la paternité à quelque victime habilement choisie. Or, cette fois, à part Maupertuis sur le cas duquel il n'insista pas, non seulement il ne charge personne, mais il disculpe et d'Arget et l'abbé de Prades. Voilà qui est peu conforme à ses habitudes. Remarquons de plus que Voltaire venait, par l'intermédiaire de d'Argental, d'être mis en rapport avec Choiseul au sujet des poésies qu'il lui avait communiquées et se fût beaucoup plus naturellement adressé à lui au

lieu de passer par l'intermédiaire de Saillant et de Malesherbes. En admettant qu'il eût craint de compromettre ou lui-même ou le ministère, c'était encore d'Argental, son confident et son intermédiaire attitré, qui aurait dû le représenter auprès de Saillant, puisque, nous le savons, c'est à Paris même que celui-ci prenait et rendait le manuscrit de la main à la main à son complice. Or, non seulement il n'y a aucune allusion à un négoce de ce genre dans la correspondance de d'Argental, mais Voltaire lui annonce la publication d'un ton de surprise qui n'aurait pas eu sa raison d'être, s'ils eussent été « de mèche ». A qui connaît les relations de Voltaire et de ses « anges », il est vraiment impossible d'admettre qu'il les ait mis de côté dans une négociation si délicate pour s'aboucher par une voie moins sûre avec un libraire qui n'était point de ses amis.

Mais si Voltaire doit être, jusqu'à preuve du contraire, déchargé de l'accusation d'avoir fourni au libraire parisien un exemplaire de l'édition de Potsdam, il nous faut un autre coupable. Parmi les noms qui vinrent à l'esprit de Frédéric irrité, il en est un qui ne saurait passer inaperçu : « Le duc de Nivernais, dit-il, m'a joué ce tour-là, cela est d'autant plus odieux et infâme que le duc sait très bien que je l'ai toujours aimé, estimé et distingué de tout ce qu'ils ont en France. » Puis il reprit, s'adressant à Catt : « Mais non, mon cher, ce n'est pas lui, il est trop honnête, il pense trop bien, je lui fais réparation du soupçon qui s'est élevé dans mon âme. »

A un siècle et demi de distance, le critique fait le même raisonnement que Frédéric. Les autres suspects éliminés, la pensée s'arrête nécessairement sur le duc de Nivernais, et toutes sortes de raisons indirectes rendent fort plausible sa culpabilité. De tous ceux qui ont été des familiers de Potsdam, c'est le seul à notre connaissance qui soit demeuré possesseur de l'exemplaire qu'il avait reçu des poésies de Sans-Souci. En 1759, il était depuis plusieurs années de retour de son ambassade à Berlin ; il habitait Paris fréquemment : est-il invraisemblable qu'irrité du changement de politique et des victoires de Frédéric, il ait cédé à la tentation de lui porter un coup redoutable dont peut-être la France retirerait le bénéfice ? Un détail encore rend cette hypothèse plus vraisem-

blable. On a vu avec quel soin Malesherbes s'enquit de l'origine du manuscrit de Lyon. Rien de pareil dans ses négociations avec Saillant. Il semble implicitement mettre hors de toute discussion l'authenticité du texte qui lui est fourni ; n'est-ce pas une preuve que l'honorabilité de son possesseur était au-dessus de tout soupçon et qu'il était dans une de ces situations qui imposent la confiance la plus absolue?

Est-ce donc qu'il faille accuser positivement le duc de Nivernais? Nous ne l'osons, car tout témoignage direct faisant défaut, il ne saurait être condamné sur des vraisemblances contre lesquelles protestent d'ailleurs tout ce que nous savons de son caractère. Rien ne ressemblerait moins à la prudence, à la correction et à la délicatesse du duc de Nivernais, telles que nous les fait revivre son biographe, M. Lucien Perey.

Que si, en l'absence de preuves décisives, nous ne pouvons désigner avec certitude le nom du second coupable, il n'en subsiste pas moins que, parmi les anciens familiers de Potsdam, ce sont, à des titres divers, les noms de Voltaire et duc de Nivernais qui méritent entre tous d'être retenus. Et peut-être chacun doit-il porter dans cette affaire une part de responsabilité. N'est-il pas possible d'une part, qu'à l'insu du duc de Nivernais, l'exemplaire qu'il possédait des poésies de Sans-Souci ait été communiqué à Saillant? Et, d'autre part, si Voltaire ne peut avoir livré lui-même le texte de Frédéric, ne peut-il être soupçonné d'avoir indirectement facilité la tâche du larron? l'on comprendrait difficilement l'indifférence qui apparaît dans sa correspondance quant à l'origine de cette édition, s'il n'en avait pas été instruit secrètement.

Mais, et c'est là-dessus qu'il convient de terminer cette discussion, ce qu'il importe de redire, c'est que le nom du complice de Saillant n'est pas celui du véritable divulgateur des poésies du roi de Prusse. C'est le volume de Lyon qui les livra en premier lieu au public. De celui-là, à n'en pas douter, Bonneville est l'auteur responsable. Il est donc le véritable éditeur clandestin des œuvres de Frédéric. C'est le point nouveau d'histoire littéraire que nous croyons avoir fixé.

Et comme toute faute appelle un châtiment, le chevalier de Bonneville reçut d'une justice lente, mais sévère, la punition de ses méfaits. En dépit de la divulgation des poésies

de Sans-Souci et des griefs qui, en 1759, lui avaient un moment valu l'attention de M. de Saint-Florentin, il ne semble pas que le ministère français lui ait tenu longtemps rigueur. S'agissait-il, dans ce dernier cas, « de quelque prose », comme le disait Voltaire, « de faits indépendants de la librairie » comme le rappelait Malesherbes, et fut-il embastillé pendant quelques mois, nous ne savons : toujours est-il que, deux ans plus tard, nous le trouvons de nouveau en liberté et publiant chez le même Bruyset, libraire à Lyon, *l'Esprit des Lois de la Tactique* et se réclamant à cette occasion du jugement éclairé du duc de Choiseul. En 1766, devenu militaire philosophe, il confiait à un libraire d'Amsterdam le manuscrit de ses *Lyonnaises, protectrices des États souverains*, qualifiant ainsi des machines de guerre de son invention, si redoutables qu'elles rendraient désormais toute guerre impossible et dont le nom — c'est lui-même qui nous le dit — était inspiré par l'avantageux souvenir qu'il avait gardé de son séjour à Lyon.

La même année, un hasard malencontreux le ramenait en Allemagne, au moment même où la publication du célèbre pamphlet intitulé *les Matinées du Roi de Prusse* soulevait un émoi comparable à celui qui avait accueilli, quelques années auparavant, la publication des poésies de Sans-Souci. L'industrieux chevalier fut-il, comme le raconte Dieudonné Thiébaut dans ses Mémoires, soupçonné de cette nouvelle trahison, ou plutôt Frédéric II, toujours irrité de la publication de ses poésies, voulut-il tirer une vengeance exemplaire de leur éditeur présumé? le fait est qu'à peine sur le territoire de Sa Majesté prussienne, le chevalier de Bonneville, nous dit le même Thiébaut, fut arrêté et enfermé à la forteresse de Spandau, où il finit ses jours. Frédéric, en faisant part à Catt de ses soupçons sur Bonneville, lui avait dit : « Oui, oui, c'est lui, lui-même ! le faquin me le payera. » Et le faquin paya, tard, mais chèrement.

## V

Le fin mot de tout cela était, en somme, qu'à quinze jours d'intervalle les poésies si mystérieuses du roi de Prusse

avaient paru dans deux éditions, celle de Lyon et celle de Paris. Ce fut l'événement du jour. Voltaire les signale avec un mélange singulier d'enthousiasme irréligieux et d'ironie rancunière à ses innombrables correspondants : « On vend, dit-il à l'un, dans toute l'Europe les *Poëshies* du roi de Prusse dans lesquelles il dit que l'âme est mortelle et que les chrétiens sont des faquins... » ; à Bottinelli : « Avez-vous entendu parler des *Poëshies* du roi de Prusse imprimées? C'est celui-là qui n'est point hypocrite. Il parle des chrétiens comme Julien en parlait... » A Thiriot il souligne l'épître au maréchal Keith « qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses ». Même ardeur satisfaite auprès de madame du Deffand. A d'Argental : « Mais parlez-moi donc des *Poëshies* de cet homme qui a pillé tant de vers et de villes ! » Un bruit comblait de joie sa malice rancunière, c'est que le livre allait être poursuivi. La nouvelle était authentique. Le 24 janvier, sitôt connue l'édition de Lyon, l'archevêque de Paris écrivait à Malesherbes : « Vous connaissez sans doute, monsieur, l'ouvrage intitulé *le Philosophe Sans-Souci*. Je viens d'apprendre qu'on travaillait à en faire une édition chez Desaint et Saillant en trois volumes in-8°. Celle qui a été faite chez l'étranger et qui se débite avec profusion à Paris n'est déjà que trop capable de faire beaucoup de mal, et je vous supplie très instamment de vouloir bien user de toute votre autorité pour arrêter cette nouvelle édition. » Et le directeur de la librairie accordait l'interdiction demandée, ainsi que le note dans son journal l'inspecteur de la librairie d'Hémery, à la date du 31 janvier, à l'occasion de l'édition Saillant : « édition publiée, dit-il, avec une espèce de tolérance, mais depuis qu'elle a paru, M. de Malesherbes a donné les ordres les plus précis pour l'empêcher ». Enfin la cour de Rome fulminait à son tour contre l'ouvrage et le mettait à l'index. Mais c'est de Potsdam que devait venir la condamnation la plus sévère, et l'on apprit un beau jour que Frédéric II lui-même avait fait brûler, à Berlin, par la main du bourreau les éditions de Paris et de Lyon des Poésies de Sans-Souci.

Un démenti ne suffisait pas. L'œuvre poétique de Sans-Souci existait et le roi de Prusse ne pouvait songer à la nier.

Il fallait donc, pour détruire le mauvais effet produit par ces premières éditions les présenter comme une contrefaçon de son œuvre et leur opposer une autre édition d'où il retrancherait tout ce qui pouvait lui être nuisible, politiquement parlant. Il se mit à l'œuvre dans la nuit même qui suivit le jour de la révélation et refit d'un trait cent cinquante vers. L'édition fut immédiatement préparée par les soins du marquis d'Argens et confiée à Voss, libraire à Berlin, Néaulme, imprimeur ordinaire de la cour, s'étant récusé. Au milieu de ses préoccupations de roi et de chef d'armée, Frédéric en pressait l'impression avec une activité fébrile, grattant, limant, atténuant, ajoutant une ode contre la calomnie et quelques stances paraphrasées de l'Ecclésiaste, « sainte capucinade, disait-il, que j'ai faite uniquement pour calmer les cris furieux des zélateurs insensés qui soulèvent tout le monde et le soulèvent aussi contre moi ».

L'édition officielle, ainsi préparée, parut au mois de mai 1760, sous le titre de *Poésies diverses*. « C'est le même ouvrage, disait l'avis du libraire, que l'on a furtivement imprimé en France et en Hollande sous le titre de *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. Celui qui a donné cet ouvrage au public, ayant joint la méchanceté à l'impudence, l'a falsifié entièrement; il y a plusieurs endroits qu'il a supprimés et d'autres où il a ajouté quantité de vers que la malice lui a dictés. Quant à l'édition que nous publions, elle est conforme en tout au manuscrit de son illustre auteur et nous pouvons en garantir l'authenticité. »

En fait, si Frédéric II avait à maintes reprises exercé son métier de censeur sur les mêmes passages qu'avait soulignés le duc de Choiseul, il l'avait pratiqué avec une toute autre énergie et si son livre n'était peut-être pas littéralement une « sainte capucinade », au moins était-il sensiblement édulcoré. Aussi Voltaire de gémir : « Luc (c'était, on le sait, dans sa correspondance, le pseudonyme du roi de Prusse), Luc, disait-il, fait le plongeon, il désavoue ses œuvres, il les fait imprimer tronquées. Cela est bien plat quand on a cent mille hommes. » La précaution était d'ailleurs inutile. Une édition de Hollande avait paru avant même celle de Potsdam. Une douzaine d'autres se succédèrent dans le courant de la même

année. Elles étaient pour la plupart conformes aux éditions de Paris et de Lyon. Le public, en effet, ne s'y trompait pas. Il persistait à les considérer comme exprimant la pensée véritable de leur illustre auteur et les recherchait, dit l'éditeur de Francfort, « avec un empressement qui tient non de la curiosité mais de la fureur ». Et le public avait raison. C'est qu'en effet, ces poésies, si elles portaient parfois atteinte au respect dû aux têtes couronnées, étaient vraiment révélatrices de l'âme singulière du roi de Prusse, mélange très rare des qualités et des défauts les plus disparates, où le génie militaire alternait avec l'amour-propre de l'auteur, où l'ambition et le cynisme, l'intrépidité et l'ironie se combinaient dans des modes encore inédits.

Ajoutons enfin que la divulgation plus ou moins coupable du chevalier de Bonneville, si elle courrouça le politique en Frédéric II, aurait dû consoler en lui le lettré. Elle détruisait, en effet, pour jamais une légende qui courait l'Europe. Depuis plusieurs années, sur la foi rancunière et passionnée de Voltaire, il était admis que le philosophe de Sans-Souci rimait comme un Ostrogoth. Tout le public lettré put constater à quel point la malice de Voltaire avait égaré son jugement ou méchamment inspiré sa plume. Cet Ostrogoth pouvait bien commettre quelques mauvais vers, voire des fautes de français ou des erreurs d'expression. Mais par la facilité de l'inspiration, l'aisance du trait, la verve infatigable et féconde, il se plaçait à la tête des poètes de son temps, et Voltaire lui-même ne saurait amoindrir le prestige de cette muse qui rimait entre deux batailles. « César et Cottin », disait-il en parlant de Frédéric ; César, oui, si l'on veut, mais non pas Cottin. En livrant au public les poésies du roi de Prusse, la trahison du chevalier de Bonneville avait révélé un poète français.

J. LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

# UN

# NOUVEAU ROMANCIER RUSSE

## — MAXIME GORKI —

La littérature russe qui, depuis un demi-siècle, abonde en trouvailles heureuses, vient encore de manifester sa merveilleuse puissance d'innovation. Un vagabond, Maxime Gorki, dénué de toute préparation systématique, a soudainement fait irruption dans les genres consacrés, y apportant la spontanéité toute fraîche de sa pensée et de son caractère. Rien d'aussi spécial ni d'aussi neuf ne s'était révélé depuis les premiers romans de Tolstoï. Cette œuvre ne doit rien à ce qui l'a précédée ; elle apparaît comme un prodige exceptionnel. Aussi n'obtient-elle pas seulement un succès d'art ; elle produit une véritable révolution.

Gorki est né de très humbles gens, à Nijni-Novgorod, en 1868 ou 1869, — il ne sait plus au juste — et, de bonne heure, fut orphelin. On le mit en apprentissage auprès d'un cordonnier, mais il se sauva, la vie sédentaire n'étant pas de son goût. Il s'esquiva pareillement de chez un graveur, puis entra chez un peintre d'icones. Nous le trouvons ensuite marmiton, puis aide jardinier. Il essaya la vie de toutes ces manières, et ne se plut à nulle d'elles. A peine avait-il eu le temps, jusqu'à sa quinzième année, d'apprendre un peu à lire sous la direction d'un grand-père qui lui faisait épeler une bible en vieux-slavon. Il ne garda de ces premières

études que le dégoût de l'écriture imprimée, jusqu'au moment où, gâte-sauce à bord d'un vapeur, il fut initié par le cuisinier-chef à des lectures plus attrayantes. Gogol, Glèbe Ouspenski, Dumas père lui furent un enchantement. Son imagination s'exalte alors ; il est pris du « désir féroce » de s'instruire. Le voilà parti pour Kazan, « comme si un enfant pauvre pouvait recevoir gratuitement de l'instruction », mais il s'aperçoit bientôt « que ce n'est pas dans les usages ». Déçu, il s'établit garçon boulanger, à raison de trois roubles par mois. Au milieu des pires fatigues et des plus rudes privations, il se rappela toujours avec une particulière amertume la boulangerie de Kazan ; il utilisa plus tard, dans une de ses nouvelles, ce douloureux souvenir : « La cuisine était dans un sous-sol voûté. Il y avait peu de lumière, peu d'espace, mais beaucoup d'humidité, de saleté, de poussière de farine. Dans le four brûlaient de longues bûches, et la flamme, reflétée sur le mur gris, s'agitait et tremblait comme si elle parlait tout bas. L'odeur du levain imprégnait l'atmosphère. La lumière du jour et celle du feu, mêlées, donnaient un éclairage indécis et fatigant pour les yeux. »

Gorki rêvait de grand air. Il lâcha la boulangerie. Toujours lisant, s'instruisant avec fièvre, buvant avec les va-nu-pieds, se dépensant de toutes manières, il est un jour scieur de planches, un autre jour débardeur sur les quais... En 1888, le désespoir le prend, il essaye de se tuer. « Je fus, dit-il, malade autant qu'il le fallait, et je continuai à vivre pour vendre des pommes... » Il fut ensuite garde-barrière et puis débitant de kvass dans les rues. Un bon hasard le mit en rapport avec un avocat qui lui témoigna de l'intérêt, dirigea ses lectures, organisa son instruction. Mais son humeur inquiète le rejeta dans la vie errante ; il arpenta la Russie en tous sens et fit tous les métiers, y compris désormais celui d'homme de lettres.

***

Il débuta par une courte nouvelle, *Makar Tchoudra*, qui fut publiée par un journal de province. C'est une œuvre assez

curieuse, plutôt, à vrai dire, par ce qu'elle annonce que par ce qu'elle donne. Le sujet rappelle un peu trop certaines fictions chères aux romantiques. La scène se passe en un campement de tziganes. Les personnages, par leurs gestes, leurs discours, la manière dont ils se drapent dans une perpétuelle attitude d'orgueil, manquent parfois de naturel. Évidemment, le jeune auteur s'est appliqué à faire de la littérature. Il a dramatisé de son mieux une histoire d'amour fatal et un peu déclamatoire. Néanmoins, on trouve déjà dans ce récit quelques-unes des particularités de Gorki, la passion de la vie libre, l'amour enivré de la musique et de la nature; et les traits de caractère les plus profonds de ces tziganes un peu conventionnels sont empruntés aux vagabonds qu'il a vus dans la réalité.

Le véritable début de Gorki date de 1893. Il fit, à cette époque, la connaissance de l'écrivain Korolenko, et, grâce à lui, publia bientôt une nouvelle, *Tchelkache*, dont le succès fut retentissant. Gorki s'est débarrassé désormais de tout poncif; il a rejeté les esthétiques traditionnelles, et maintenant, avec intransigeance, avec désinvolture, il ne s'efforce que de traduire franchement, directement, sa vision propre de la vie. Or, comme il n'a vécu jusqu'ici qu'au milieu de vagabonds, vagabond lui-même et des plus réfractaires, c'est le poème du vagabondage qu'il a écrit.

Son genre de prédilection est la nouvelle. Il en a composé, depuis sept ans, une trentaine qui tiennent en trois volumes et, par leur expressive brièveté, rappellent parfois la manière de Maupassant.

Le scénario en est extrêmement simple. Souvent, il n'y a que deux personnages : un vieux mendiant et son petit-fils, un couple d'ouvriers, un vagabond et un juif, un garçon boulanger et son aide, deux compagnons de misère.

L'intérêt de ces récits n'est pas dans le développement d'une intrigue savante. Ce ne sont là plutôt que des fragments de la vie, des morceaux de biographies depuis une date jusqu'à une autre, sans que les limites en soient celles d'un drame complet. Tout cela n'est pas plus artificiellement combiné que ne le sont les événements de l'existence réelle.

Un jeune paysan a quitté le village pour trouver du tra-

vail. Dans un port, il rencontre un vagabond d'une particulière énergie, qui l'effraie, le fascine et finit par l'embaucher : il s'agit d'une expédition mystérieuse dont il lui promet grand profit. Tchelkache l'emmène, de nuit, sur une barque, — pour un vol. Il faut passer sous le feu des douaniers dans la nuit terrifiante. Après mille dangers, la proie est enlevée et bientôt transformée en or. Tant de richesses éblouissent le paysan. Dans son esprit obscur, des images de vie aisée surgissent, le troublent et le tentent. Mal satisfait de la généreuse paye que Tchelkache lui donne, il essaye de l'assassiner et lui dérobe sa bourse. Puis, tourmenté de remords et craignant que le prix du sang et du vol ne lui porte malheur, il revient à l'homme qu'il a presque assommé, s'humilie et propose de lui restituer l'argent. Mais Tchelkache le méprise, lui jette à la face la somme tant convoitée et, comme suprême injure, finit par lui jeter aussi le pardon.

Tel est le sujet d'une nouvelle de Gorki ; celle-ci n'est pas moins simple.

Artème, un vagabond venu on ne sait d'où, est l'idole de toutes les femmes du port et la bête noire de tous les hommes. Sa beauté et sa force le rendent aussi redoutable que séduisant. Mais, un soir, ses ennemis l'attirent dans un traquenard, le frappent et le laissent pour mort. Un pauvre juif, Caïn, abject et méprisé, le secourt. Artème, touché de reconnaissance, déclare à son sauveur que dès lors il le protégera, lui parlera devant tous et le reconnaîtra pour son ami. Une ère nouvelle de paix et de sécurité commence pour le malheureux. Mais cela ne dure guère. Au bout d'un mois, Artème lui annonce qu'il est à bout de son dévouement, que cette amitié forcée lui pèse et l'accable ; la vie ancienne reprend pour les deux hommes, toute d'indépendance vaniteuse pour Artème et de sordide misère pour Caïn.

Comme on le voit, il n'y a guère d'événements dans ces récits, la peinture des caractères y est tout. Les personnages s'y manifestent tout entiers par les plus simples de leurs actes, de leurs gestes, de leurs paroles.

Le style, malgré des négligences et des imperfections, est merveilleusement adapté au sujet ; très vigoureux, mais souple, il se diversifie suivant l'occasion et tantôt exprime toute la

rudesse et toute la grossièreté qu'il faut, tantôt, poétique et riche en couleurs, il arrive presque au lyrisme. Il étonne par son inégalité, suivant dans ses alternatives l'humeur de l'écrivain. Il est souvent diffus et long dans le calme et se relève soudain comme fouetté par une émotion forte. Il s'égaie d'images multiples d'une agréable fantaisie. La phrase manque un peu de préméditation, on la sent improvisée, mais toute chaude aussi de la pensée qui l'anime. Il n'y a pas là de clichés, de locutions mortes. Tout cela est neuf, révélateur et frémissant de sensation vive.

C'est une des choses qui charment le plus chez Gorki que cette absence des procédés littéraires connus. Les habiletés courantes, les méthodes usées, tous les trucs en désuétude, n'avaient pas leur emploi dans cette œuvre ingénue où l'écrivain ne s'inspire que de lui-même et de la réalité. Il n'a pas eu, comme d'autres, à faire effort pour se distinguer de ses prédécesseurs et ce n'est pas du vieux qu'il rajeunit, mais c'est du neuf qu'il crée avec une étonnante audace.

Tout ce qu'il raconte, Gorki l'a vu. Tous les paysages de terre ou de mer qu'il décrit, il les a observés au cours de son existence aventureuse. A chaque détail de ce décor se rattache pour lui quelque souvenir de détresse ou de souffrance. Ce vagabondage a été le sien. Ces vagabonds ont été ses camarades, il les a aimés ou haïs. Aussi l'œuvre est-elle toute palpitante de ce qu'il y a mis de lui-même sans presque y songer. En même temps, il sait se détacher de son œuvre; les personnages qu'il y introduit vivent de leur vie proprer indépendante de la sienne, avec leur caractère particulier, leu, manière à eux de réagir contre la commune misère. Nul écrivain n'eut davantage le don de l'objectivité, tout en se mêlant intimement à son œuvre.

S'il a pu résoudre ce problème d'une création à la fois impersonnelle et passionnée, c'est qu'il n'y a pas eu dans son existence deux époques successives pendant lesquelles il aurait d'abord agi, puis se serait souvenu; ce dédoublement a été chez lui perpétuel.

Aussi donne-t-il à ses vagabonds un air de frappante vérité. Il ne les idéalise pas; la sympathie que lui inspire leur force, leur courage et leur esprit de liberté ne l'aveugle pas. Il ne

dissimule ni leurs défauts, ni leurs vices, leur ivrognerie, leur vantardise. Il est sans complaisance pour eux et les juge avec clairvoyance. Il peint la réalité, mais sans en exagérer non plus la laideur. Il n'évite pas les scènes pénibles ou grossières ; mais dans les passages même les plus cyniques il ne révolte pas, parce qu'on a la certitude qu'il veut seulement être véridique, et non émouvoir par des moyens faciles. Simplement il constate que les choses sont telles, et qu'on n'y peut rien faire, et que cela dépend de lois immuables. Aussi toutes ces tristesses, jusqu'aux plus horribles, les accepte-t-on comme la vie même. Gorki n'aperçoit en ses personnages qu'un spectacle naturel : il a vu la passion les secouer ainsi que le vent soulève les flots et le rire passer sur leurs âmes ainsi que le soleil perce à travers les nuages. Il est, dans la meilleure acception du terme, et sans effort, un réaliste.

*
* *

L'introduction des vagabonds dans la littérature est la grande innovation de Gorki. Les écrivains russes s'étaient intéressés d'abord aux classes cultivées de la société; puis ils étaient allés jusqu'au moujik. La « littérature du moujik » prit une importance sociale. Elle eut une influence politique et ne fut pas étrangère à l'abolition du servage. Elle démontra la valeur de toute une classe vivace et puissante dont on devait tenir compte. Cependant une caste était restée dans l'ombre, celle des vagabonds, caste étrange, hétérogène, disséminée, mais nombreuse et nettement caractérisée. Elle se recrute, il est vrai, dans toutes les classes, celle des nobles, des marchands, des paysans ou du clergé, mais, à partir du moment où le déclassé vient grossir la grande famille éparse des vagabonds, sans cesse en quête d'un gagne-pain et prête à faire tous les métiers, il constitue avec ses frères nouveaux une unité réelle, non seulement par l'identité de la situation matérielle, mais par une commune forme d'esprit que l'on peut définir. Ces gens-là sont évidemment très difficiles à étudier; ils n'écrivent pas, ils parlent peu, ce qu'ils disent

est élémentaire bien que leur pensée soit compliquée. Pour les comprendre, il fallait avoir vécu longuement avec eux, avoir été des leurs assez intimement pour qu'ils ne pussent se dissimuler; et pour les peindre il fallait être doué d'une singulière puissance d'expression. Cette tâche si difficile a trouvé en Gorki son ouvrier spécial : les circonstances de sa vie et son génie propre l'y destinaient.

La diversité est merveilleuse parmi ces vagabonds semblables de misère. On retrouve en eux, malgré la banqueroute de leur passé, des signes pittoresques de leur origine. Anciens soldats, anciens étudiants, typographes, cordonniers, artisans divers, maîtres d'école, diacres ou nobles, paysans, ils ont gardé quelque chose de leur classe ou de leur profession. A leur façon de porter leurs guenilles, à leurs chants de haleurs, de viveurs ou d'hommes d'église, à leurs vantardises, à toute leur attitude, on les reconnaît pour ce qu'ils furent. L'un évoque avec fatuité le temps où il brillait comme écuyer dans un cirque, l'autre se plaît à rappeler qu'il étudia jadis à l'Université de Moscou. « Mais qu'est-ce que cela nous fait qu'il ait été jamais étudiant, agent de police ou voleur? C'est son affaire, voilà tout. » L'essentiel, en effet, est qu'ils ont fait ensemble et qu'ils éprouvent ensemble les mêmes rancunes.

Aristide Kouvalda, ancien commandant, après des déchéances multiples, est provisoirement le patron d'un asile de nuit qu'il vient d'installer dans un faubourg « à l'intention des gens dont la ville ne veut plus parce qu'ils sont ivrognes ou pour quelque autre raison aussi valable [1] ». Il n'écorche pas ses hôtes, ne leur prenant que deux copeks la nuit; ils sont pour lui des compagnons de misère autant que des clients. Il plaisante et boit avec eux, mais cette familiarité ne l'empêche pas de mener la bande tambour battant. Il sait reprendre dès qu'il le faut ses habitudes de commandement. On l'appelle le commandant, il a gardé sa casquette militaire, dont la visière, d'ailleurs, s'est détachée : c'est tout ce qui lui reste de son grade, mais son prestige dure. Il traite les gens avec rudesse et les malmène avec bonhomie . « Si tu as l'habitude de manger tous les jours, voici en face

1 La *Revue* publiera prochainement la traduction de cette nouvelle.

un cabaret. Mais il vaut mieux que tu perdes cette fâcheuse manie. Tu n'es pas un monsieur, que diable! alors, pourquoi manger? mange-toi toi-même, vaurien! » Il s'institue leur conseiller et tâche de les faire profiter de son expérience : « Arrange-toi pour avoir un bon pantalon. Ainsi, tu iras loin, marche! Tant que j'eus, moi aussi, un pantalon convenable, je jouai à la ville le rôle d'un honnête homme; mais quand mon pantalon s'en est allé, je m'en suis allé, moi aussi, dans l'opinion du monde. »

Bien différent, plutôt humble, plein de douceur et de bonté dans son abaissement, est cet étrange bonhomme que les gamins appellent familièrement Philippe. Il avait été professeur, et, à la suite d'une histoire, s'était fait chasser de son collège. Il avait essayé ensuite de tous les métiers et finalement était tombé dans l'ivrognerie. Mais il subsistait en lui une sorte de touchante affection pour les enfants. Au lieu de dépenser tout son argent en eau-de-vie, il en réservait de quoi leur acheter du pain, des œufs, des pommes et des noix; il leur faisait ces petits cadeaux en silence et avec humilité, comme s'il craignait que ses paroles d'être avili les salissent ou leur fissent du mal.

Le diacre Tarass, interdit pour débauche et pour ivrognerie, transformé maintenant en vagabond, a conservé à travers tout l'ineffaçable empreinte de son état ecclésiastique. Il est pour le moment scieur de planches sur la rivière. Il danse admirablement, il conte encore mieux, et les récits qu'il fait sont de sa fabrication. Il emploie le langage le plus cynique; mais ses héros habituels sont les saints du paradis, des rois, des généraux et des prêtres. L'auditoire le plus blasé crache de dégoût tout en écoutant avidement les histoires salement fantastiques qu'il débite, l'œil mi-clos et le visage impassible... L'imagination de cet homme, nourrie de pieuses légendes, déborde en facéties grossières d'une incroyable abondance; il pouvait inventer du matin jusqu'au soir et jamais il ne se répétait.

Parmi les vagabonds, Gorki représente comme particulièrement avilis et dénués de tout sentiment moral ceux de ses personnages qui proviennent d'une classe sociale plus élevée. Ils n'ont pas été lancés dans le vagabondage par un

instinct de liberté, mais plutôt c'est leur paresse et leur lâcheté qui les a rendus incapables de se faire une vie régulière. Ils sont volontiers fainéants et sans scrupules, ne se risquent pas aux métiers durs ni aux entreprises dangereuses, et préfèrent utiliser, par exemple, leurs charmes physiques ou leur adresse, pour exploiter avec profit les passions ou les ignorances des gens qu'ils rencontrent. Gorki les méprise et, si son fatalisme l'empêche de s'emporter contre eux, du moins il ne perd pas une occasion, dans les récits où ces déclassés interviennent, de les dissocier des vrais vagabonds de nature. Son antipathie à leur égard se révèle par mille détails, par la manière dont il les traite, les actes qu'il leur attribue. Dans *la Steppe*, trois vagabonds vont de compagnie, réunis momentanément par la nécessité. Un meurtre est commis. Par qui? par le seul des trois qui ait reçu quelque éducation libérale, un ancien étudiant.

*
* *

Bien que, pour une bonne part, les vagabonds se recrutent parmi les paysans, il y a évidemment entre ces deux classes une opposition radicale et une hostilité naturelle. Le vagabond méprise ces gens rangés, qui vivent misérablement de ce qu'ils possèdent : « Je ne les aime pas, dit Serejka, ce sont des drôles ; on leur donne du pain et tout. Ils ont une municipalité qui fait tout pour eux. Ils ont de la terre et du bétail. J'ai été cocher d'un médecin de campagne; alors je les ai vus, les paysans. Puis, je fus longtemps chemineau. Quand j'arrivais dans un village et que je demandais du pain : « Hé là! qu'es-tu? que fais-tu? donne ton passeport. » On m'a battu plus d'une fois ; tantôt parce qu'on me prenait pour un voleur de chevaux, tantôt sans raison aucune. On m'a mis en prison... Ils gémissent et feignent de ne pouvoir vivre, bien qu'ils aient une attache à la terre. Et une municipalité! — Qu'est-ce que la municipalité? demande Malva. — La municipalité? Que le diable l'emporte, si je le sais. C'est fait pour les paysans, c'est leur conseil, laisse ça! » Le vaga-

bond n'aurait pu s'accommoder à cette existence étroite ; mais, aux heures d'ennui et de découragement, il pense pourtant avec un peu d'amertume et de respect à ce calme, à cette sécurité. Dans les hasards d'une entreprise trop dangereuse, le souvenir de la vie au village s'idéalise. Les tristesses s'en atténuent, et la douceur de posséder un gîte sûr sourit au misérable : « Tu as ta maison, elle ne vaut pas cher, mais elle est à toi. Tu as ta terre, il n'y en a qu'une poignée, mais elle est à toi. Tu as ta poule, ton œuf, ta pomme, tu es roi sur ton bien ! »

Il affecte alors plus que jamais de haïr ces « mangeurs de terre », trop bêtes ou trop mesquins pour risquer l'aventure, et, s'il déteste les paysans, c'est qu'ils lui sont un reproche constant de sa folie. Il suffit d'une audace heureuse pour que l'ivresse de la liberté le rejette dans l'orgueil de son indépendance.

Les paysans, de leur côté, abominent le vagabond parce qu'ils le redoutent, peut-être aussi parce qu'il les tente. Mais surtout cette vie au jour le jour, sans principes et sans domicile, ne peut que révolter leur instinct conservateur. Et si quelques-uns abandonnent leur isba pour la grand'route et vont grossir la bande des va-nu-pieds sans feu ni lieu, c'est que l'état économique et social de la campagne russe les y oblige. La terre ne produit pas assez : dans certaines régions, le sol manque, le développement de la population nécessite trop de morcellements, et puis on travaille mal. Le moujik est ignorant, il a peur de toute innovation, et le capital lui ferait défaut pour lui permettre d'améliorer son outillage, même s'il se défaisait de la méfiance que lui inspirent les progrès de la culture moderne. Il y a de très fréquentes famines ; dans certaines régions, même, elles semblent s'installer d'une manière chronique : chaque année, on signale, sur quelque point du territoire, des gouvernements entiers frappés de disette. Enfin, les impôts sont écrasants.

Dans ces conditions, voici ce qui se produit. Les hommes valides ne restent aux champs que le temps indispensable aux travaux de labourage, d'ensemencement et de moisson, que la brièveté du printemps et de l'été dans la plus grande partie de la Russie oblige à faire très vite. Aussitôt après la récolte,

ils s'en vont chercher un emploi dans les villes, comme cochers, dans les usines, dans les ports, comme haleurs ou débardeurs. Ainsi se forme une sorte de population mobile de demi-vagabonds qui n'ont plus qu'une attache incertaine à l'isba familiale. Il arrive fréquemment que dans leurs migrations ils oublient la famille absente et le village déserté. Les villes sont pleines de tentations. Avec leurs compagnons de hasard ils prennent de nouvelles habitudes, plutôt relâchées, rapidement destructives de tout ce qui constituait naguère leur vie organisée. Entre le paysan migrateur et le vagabond, la transition est facile et naturelle.

Dans une de ses nouvelles, *Malva* [1], Gorki nous offre deux types caractéristiques de paysans qui deviennent des vagabonds insensiblement, sans presque s'en douter, par la force des choses. L'un d'eux est Vassili. Quand il quitta le village, il avait bien l'intention d'y revenir. Il s'en allait gagner un peu d'argent pour ses enfants et pour sa femme, Il trouva à s'employer dans une pêcherie; la vie était facile, les camarades joyeux garçons, ivrognes et débraillés. Une femme passa par là dont il s'éprit. Il resta. Il envoyait d'abord de petites sommes aux siens. Ensuite, dans son souvenir, le village devint une chose plus lointaine, plus indifférente, moins réelle. Il se déshabitua d'y penser. Son fils Iakov vint pour le chercher et pour se procurer, lui aussi, du travail pendant une saison. Il avait bien une âme de paysan, celui-là. Un jour, devant la mer immense, il s'écrie : « Si tout cela était de la terre, de la terre noire, et si l'on pouvait la labourer! » Puis il est saisi comme les autres par l'attrait de la vie facile et libre, son cœur se désaffectionne peu à peu; on sent qu'il se déracine et que jamais Iakov ne retournera maintenant au village.

Même une fois qu'il s'est joint aux vagabonds, le paysan se reconnaît parmi ses compagnons. Des souvenirs lui restent du village et des champs... Quand Tiapa, pauvre diable à moitié difforme, qui gagne son pain à ramasser de vieux chiffons, voit un ami lire le journal, il tend sa main crochue et dit : « Donne. — Pourquoi? — Donne, peut-être y parle-t-on

1. La *Revue* en publiera prochainement la traduction.

de nous. — De qui? — Du village! » On se moque de lui, on lui jette le journal. Il le prend et lit que dans tel hameau la grêle a gâté les moissons, que dans un autre trente masures ont brûlé, que dans un troisième une femme a empoisonné toute une famille; en un mot, tout ce qu'on a l'habitude d'écrire au sujet de la campagne et qui la représente comme uniquement malheureuse, bête et méchante. Tiapa lit tout cela et mugit sourdement, exprimant, par ce bruit, de la pitié et du plaisir...

Tels sont ces va-nu-pieds, anciens moujiks déserteurs du village, et qui, tout en le reniant, se le rappellent encore, soit pour le regretter, soit pour le maudire, les deux peut-être suivant l'heure, mais sans esprit de retour.

*
* *

Ce ne sont pas seulement des circonstances matérielles, des catastrophes ou des échecs divers qui, rejetant les individus hors de leurs classes originelles, font les vagabonds. Il y a quelque chose d'autre, de plus essentiel et de plus intime qui les suscite, qui les exalte et qui est proprement l'état d'âme vagabond. Certains naissent avec des âmes de vagabonds comme d'autres avec des âmes de boutiquiers ou de fonctionnaires. Au fond d'eux-mêmes il y a l'ennui. C'est l'ennui qui les empêche de demeurer nulle part, d'être nulle part établis à poste fixe. Ils sont constamment jetés à la recherche, sans cesse déçue, mais acharnée, de la place où ils se plairaient. On dirait qu'ils s'imaginent qu'ils la trouveront une fois, à force de l'avoir quêtée : or, ils savent bien que cette espérance est chimérique, ils n'ont pas cette espérance ; ils ne cherchent pas et tout se passe comme s'ils cherchaient, parce qu'il faut bien tromper un insatiable instinct qui n'est pas moins impérieux pour se sentir vain.

L'immense Russie souffre de l'ennui, et de cette maladie Gorki a noté les manifestations multiples et douloureuses avec une remarquable clairvoyance. Étrange maladie, désarroi nerveux, spleen chronique, qui pénètre jusque dans les

masses profondes de la population, atteint les forces vitales des plus humbles, des plus besogneux.

L'ennui ne résulte pas toujours d'une éducation subtile et de la fatigue du luxe ; toutes les créatures humaines, en proie au mal de vivre, sont soumises à l'ennui. Le désœuvrement, il est vrai, en favorise l'éclosion, tandis que l'activité distrait l'homme de lui-même. Mais le désœuvrement est grand en Russie, et jusque dans le peuple. A la campagne, on a bien des jours de chômage : beaucoup de saints à célébrer, des anniversaires impériaux à observer, des fêtes de village longues et ruineuses interrompent fréquemment le travail. En outre, des hivers de huit mois, pendant lesquels le moujik n'a d'autre ressource que de se terrer dans son gîte sans lumière, lui donnent des loisirs forcés, des loisirs d'ennui.

Le paysage même qu'il a sous les yeux n'est pas de nature à l'égayer : d'immenses plaines, aussi monotones sous la verdure d'été que sous la neige, à peine éveillées de quelque gaieté dans le bref printemps, et longues, indéfinies, sans horizons nets, sans lignes précises, sans ornements qui amusent le regard par leur fantaisie, et désespérantes d'uniformité.

Il faut noter enfin que la dureté du climat, les soudaines arrivées de neige, les alternatives de sécheresse et de pluies continues mettent le travailleur du sol dans un état de perpétuelle incertitude. Il est en butte à des hasards contre lesquels son activité ne ferait rien. Il tombe dans l'inertie. Ce fatalisme se retrouve, d'ailleurs, dans tous les détails de la vie russe. Tout est organisé comme si quelque chose d'implacable et de nécessaire dominait les forces humaines et devait les dominer : aux fatalités naturelles s'ajoutent les dures lois sociales qui augmentent le vague sentiment de l'oppression. Comme si tout mouvement devait être limité par un obstacle, on n'essaye pas de lutter, on se soumet. Toute cette race est écrasée par un dogme inconsciemment accepté de non-résistance. Pour le paysan, le fatalisme tourne à la paresse.

Cet ennui pousse jusqu'à l'intensité la plus aiguë la souffrance d'une douloureuse inadaptation à la vie : « Je suis un être à côté de la vie, — dit l'un d'eux. — Et pas seulement

moi, mais bien d'autres. Nous sommes des gens à part et nous n'entrons pas dans l'ordre de la vie... Qui est fautif envers nous? C'est nous-mêmes qui sommes fautifs envers la vie, parce que nous n'avons pas la joie de vivre. Nos mères nous ont enfantés dans une mauvaise heure, voilà tout. » Cette conviction est réfléchie ; elle vient de la constatation froide d'un désaccord entre toute règle sociale et les velléités inquiètes des individus. Elle peut aboutir à une tristesse résignée, ou au désespoir chez les plus simples, qui n'ont pas une suffisante énergie pour s'accepter eux-mêmes avec confiance tels qu'ils sont. Mais chez d'autres elle tourne à l'orgueil. Ils tirent gloire de sentir leur inaptitude à la vie, parce qu'au lieu de s'en croire responsables ils en font retomber la faute sur la vie. Ils ne se déclarent pas impuissants à vivre, mais ils déclarent la vie incapable de les contenir : « La vie est étroite et je suis large ! » Ils raisonnent ainsi : « Il y a ici-bas une catégorie de gens qui sont nés probablement du Juif Errant. Leur originalité consiste en ce qu'ils ne peuvent jamais trouver une place sur terre pour se fixer. Ils ont une démangeaison de quelque chose de neuf... Ceux qui sont mesquins souffrent d'ennuis mesquins : parce qu'ils ne peuvent trouver un pantalon à leur goût, ils sont malheureux. Ceux qui sont grands ne trouvent d'apaisement en rien, ni dans l'argent, ni dans les femmes, ni dans les honneurs... On n'aime pas ces gens-là : ils sont arrogants et difficiles à vivre. » — D'autres encore, par une sorte de défi, en viennent à considérer leur sort comme un spectacle singulier, presque comique, et plaisant même dans sa tristesse. Ils sont en face de leur vie hasardeuse ainsi que devant un curieux désordre dont les détails les amusent. Ils en rient et, comme à plaisir, ils en perfectionnent encore l'incohérence ; cela leur devient un jeu sinistre et spirituel, une sorte d'esthétique burlesque et raffinée.

Un des personnages de Gorki offre un bon échantillon de ces humoristes. C'est Semka, grand gaillard râblé, qui se souvient d'avoir été jardinier et qui, par un caprice du sort, est devenu principalement ivrogne. Il a le mot pour rire. Il trouve de jolis jurons et, pour ses camarades, des surnoms pittoresques. Dans les pires moments de détresse et de labeur,

il a des manières d'envisager la destinée, à moitié graves, à moitié narquoises. Et c'est le plus souvent aux dépens de sa propre misère qu'il exerce son ironie. Un jour qu'il était occupé, avec d'autres, à curer un égout, le voilà tout à coup qui s'arrête et, comparant cette besogne particulière à l'universelle activité du Cosmos, entre dans un doute profond touchant l'intérêt qu'il peut bien y avoir à nettoyer cet endroit malpropre. Il se croit fait pour de plus beaux destins ; aussi raille-t-il avec amertume l'erreur du sort : « Creuser un trou... mais pourquoi ? Pour les eaux sales ? Comme si l'on ne pouvait pas les verser simplement dans la cour. Ça sentirait mauvais ? On dit ça par désœuvrement. Jette, par exemple, un concombre salé. Pourquoi sentirait-il, s'il est petit ? Il restera un jour, et puis plus rien : il aura pourri. Voilà ! Tandis que, si on jetait un homme mort au soleil, effectivement ça sentirait. Parce que ça c'est une grande horreur !... » Ainsi le rêve et la philosophie se mêlent chez lui à la brutalité.

***

Cette complexité de caractère, dont on a peine à noter toutes les nuances, provient, chez ces hommes incultes, d'une indéfinissable inquiétude. Ils sont infiniment peu dogmatiques ; on ne peut même pas dire qu'ils recherchent une certitude ; ils semblent plutôt des esprits où les idées jouent indéfiniment sans se préciser ni se fixer. Nulle part, peut-être, ailleurs qu'en Russie, l'homme n'est aussi tourmenté par son âme. Il est en proie à des chimères troublantes qu'il ne réussit pas à écarter. Sa vie n'est pas exigeante : du pain, un peu de tabac et d'eau-de-vie, un chaud vêtement d'hiver, fût-il troué ; mais il a besoin de nourriture divine : — « Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme. » — Et le malaise de son esprit se transforme aisément en mysticisme.

La Russie entière est sillonnée de troupes de pèlerins, qui cheminent vers les villes saintes, Kiev, Moscou, parfois même

le mont Athos ou Jérusalem. Le projet d'un pèlerinage occupe souvent toute une vie. Ou bien on se met en route subitement, sans autre soutien qu'une foi naïve et forte. On mendiera, on cherchera au hasard le pain nécessaire, on ne sentira pas la fatigue. Avec des rêves et des hallucinations, on fera la longue route, heureux si l'on arrive en fin de compte à baiser un saint reliquaire. Le tourment religieux est si vif dans les villages que certains vagabonds n'hésitent pas à l'exploiter; ils prennent une voix onctueuse, émaillent leur langage de textes évangéliques, s'appliquent à des phrases rusées et doucereuses. Cet élément est le plus dangereux : « Il empoisonne la campagne, toujours affamée du divin ».

Cette même inquiétude d'esprit se manifeste par un amour intense et presque maladif de la musique. La musique passe à chaque instant dans toute l'œuvre de Gorki et l'emplit de son émoi. Elle s'accorde avec toutes les nuances de la tristesse, et non seulement avec tels chagrins précis dont on sait les motifs, mais avec cette exaspération d'ennui, cette frénésie de l'âme que les mots trop définis, que les cris trop élémentaires ne rendraient pas, mais qui trouve dans la souplesse d'une mélodie son expression immédiate et totale. L'âme vagabonde s'y épanche avec son désespoir... Trouble douloureux, agréable parfois comme peut l'être le vertige par son excès même, et qu'on goûte comme une exaltation mortelle et délicieuse. Cet enivrement de la musique, on en souhaite passionnément le paroxysme quand une fois on est pris par sa fièvre affolante : et de loin on le redoute comme une douleur trop grande dont on sera secoué.

Konovalov, le vagabond malade d'ennui, a peur, s'il chante, de provoquer une rechute de son mal. Il sait l'état où la musique va le mettre, l'angoisse dont elle le torturera ; il veut attendre, pour avoir recours à elle, que la crise se soit annoncée. « Je chante... mais cela me prend par moments, par périodes. Je commence à m'ennuyer et alors je chante. Et si je chante, je deviens triste... Ne me parle pas de cela, ne me tente pas. Et toi-même, chantes-tu? Ah! quelle histoire! Attends plutôt jusqu'à ce que j'y sois... Puis nous chanterons tous les deux. Ça va? »

La musique populaire russe est terrible pour l'âme alarmée.

Presque toujours mélancolique, elle se traîne en lentes mélopées, avec, à la fin de chaque strophe, une longue note déchirante.

Des viveurs en fête naviguent un soir sur la Volga. Une femme va chanter ; dans cette prochaine explosion de la musique il y a quelque chose de redoutable dont on s'inquiète. Et quand elle chante, en effet, c'est à la fois beau, farouche, et frémissant, la lamentation d'une souffrance atroce du cœur, une plainte ardente, le râle d'un désespoir morne ; cela brûle et cela pleure, cela crie et se désole.

Un des héros de Gorki, un meunier, surprend en lui-même les symptômes d'une insupportable détresse morale et cherche un remède à son ennui. Il rencontre un vagabond, ancien ouvrier de fabrique, mutilé des deux bras, qui se charge de lui procurer la sensation vive qu'il désire. C'est dans la salle étroite, enfumée, pleine de vapeurs d'alcool, d'un petit cabaret ; et voilà l'estropié qui commande aux camarades attablés : « Chantons ; il faut commencer par de la tristesse pour mettre l'âme au point, pour la rendre attentive... Il faut lui jeter comme amorce une chanson triste. Elle s'arrêtera : alors on peut lui jeter d'autres musiques ardentes, pour qu'elle brûle. Brûlez l'âme, elle tressaillera ; alors tout marchera. Ce sera une fureur. Elle veut quelque chose et en même temps ne veut rien ! La tristesse et la joie. Tout rayonnera de toutes les couleurs. » Kostia, un jeune ouvrier poitrinaire, pâle d'émotion, commence d'une voix brisée. Il chante comme s'il sanglotait, comme s'il allait s'arrêter. Mais, avant que la note s'évanouisse, un profond contralto de femme, rêveur et accablé, surgit. La voix résonne, égale, désespérément tranquille, et à cause de cela plus émouvante encore. Puis une troisième voix, celle de l'estropié, se mêle aux deux premières, haute, souple, tremblante, comme un écho des autres voix, comme une ombre gémissante, prononçant les voyelles seules des mots. Et la voix de femme, basse, égale et épaisse, était semblable à une large bande de velours qui serpentait dans l'air avec, dessus, comme des fils d'or et d'argent, la voix de Kostia et celle de l'estropié... Les trois chanteurs chantaient, hypnotisés par leurs voix qui résonnaient tantôt lugubres et passionnées, tantôt semblables à une prière de repen-

tir, tantôt tristes et douces comme la douleur d'un enfant, tantôt remplies de désespoir ou d'angoisse comme toute belle chanson russe. Les sons pleuraient et voguaient, il semblait qu'ils allaient s'éteindre, mais ils renaissaient, ravivaient la note mourante, la soulevaient de nouveau dans l'air : là, elle se débattait, puis tombait. Le fausset de l'estropié soulignait cette agonie. Et la fille chantait et Kostia sanglotait, et on eût dit qu'il ne devait jamais y avoir de fin à cette chanson dolente et suppliante, récit de la recherche du bonheur par l'homme sans famille... « Frères, cria le meunier, c'est assez! Au nom du Christ, c'est assez. Vous avez transpercé mon âme. C'est assez de tristesse ! Vous avez touché mon cœur malade... C'est comme des charbons ardents en moi, ma tristesse ! Que vais-je faire ? »

Le meunier sort de là anéanti, l'âme toute pantelante.

Les vagabonds sont tourmentés d'un obscur amour de la souffrance. Ils éprouvent comme une âpre jouissance à sentir leurs nerfs déchirés. Et non dans un esprit de mortification comme ces héros de Dostoievski et de Tolstoï qui font de la souffrance une mystique religion de rachat : il y a de l'orgueil dans leur désir de douleur, une sorte de défi passionné. Ils veulent souffrir pour souffrir et pour être forts contre la douleur. En outre, ils s'intéressent infiniment à eux-mêmes et s'épient avec une curiosité maladive. Ils sont doués d'une singulière faculté d'analyse ; la manie du dédoublement atteint même parfois chez eux à la hantise. Ils s'interrogent et s'observent, et s'étonnent de se trouver tels. Sans doute, ils n'arrivent pas à se débrouiller dans la complication de leur sensibilité ; mais, s'ils n'aboutissent qu'à reconnaître l'essentielle obscurité de l'âme et tout l'inconscient dont elle est noyée, ils éprouvent un trouble vaniteux à se perdre dans cette richesse désordonnée d'eux- mêmes.

Ce qui les caractérise surtout, c'est une immense avidité de vivre, un insatiable désir de goûter toute la volupté, toute la souffrance même, puisqu'elle est une des formes de la vie. La torpeur seule est contraire à leur vœu.

*
* *

En dépit de tout leur désordre, ces vagabonds sont très soucieux de l'arrangement moral de leur existence. Ils ont un code impérieux de maximes reliées entre elles par une idée profonde, auxquelles ils obéissent d'autant plus rigoureusement que ce sont les aspirations mêmes de leur âme qu'ils ont ainsi transformées en une doctrine de vie. Leur éthique se résume dans un individualisme radical et très conscient de lui-même. En vertu de cet individualisme, ils conçoivent comme le premier devoir le rejet de tout esclavage et de toute contrainte ; ils rompent avec toute organisation sociale qui les entraverait, et le départ pour le vagabondage leur apparaît donc comme le premier acte logique d'une personnalité libre.

Près d'une haie, au bord d'une route, dans la brume du petit jour, deux voix échangent des paroles d'adieu : « N'insiste plus, Motria, je ne resterai pas, il n'est pas en ma puissance de rester. Je partirai. — Et moi, que ferai-je sans toi? — Eh ! Motria, plusieurs filles déjà m'ont aimé, et je leur ai dit adieu. Elles se sont mariées. Il m'arrive parfois d'en rencontrer une ; je regarde, je n'en crois pas mes yeux : est-ce celle-là que j'ai caressée? Aïe, aïe !... Non, Motria, ce n'est pas mon sort de me marier : je ne changerai ma destinée ni contre une femme, ni contre une maison. Je suis né, dit-on, sous une haie et c'est ainsi que je mourrai probablement. Je m'ennuie à la même place. — Et moi? — Toi, je te laisserai ici, tu épouseras le veuf Tchekmariev : c'est un brave moujik. Moi, j'irai mon chemin, toi le tien, comme le voudra le sort. A quoi bon tant causer? Embrasse-moi encore une fois, ma colombe. — Oh ! mon Kousia ! — Nous nous sommes rencontrés par amour, et maintenant il est temps de nous quitter avec amour. Tu dois vivre, et moi aussi. Il n'est pas juste de nous entraver. Il faut vivre comme ceci et comme cela, de toute la largeur de la vie. Et toi, tu geins, petite sotte. Souviens-toi, plutôt ; était-ce doux, nos baisers? Eh ! toi... »

Un peu plus tard, il ajoute impérieusement : « Il ne faut pas discuter avec son âme ; quand on va contre soi-même, on est perdu. »

Toute la morale des vagabonds tient dans cette maxime : « Conforme ta vie à ton être, réalise toutes les puissances de ton individualité propre. » Mais ils se perdent dans la diversité de leurs aspirations confuses : « Si j'avais pu savoir ce que je veux !... dit Malva. J'ai toujours envie de quelque chose. Je veux... quoi ? Je ne sais pas. Parfois je voudrais sauter dans un bateau et aller sur la mer, loin, loin... Et, d'autres fois, j'aurais voulu faire de tous les hommes des toupies qui tourneraient, tourneraient devant moi. Je les regarderais et je rirais... Tantôt j'ai pitié de tout le monde et surtout de moi-même ; tantôt je voudrais tuer tout le monde et puis moi-même... d'une mort horrible. Et je m'ennuie. »

En face de ce qu'il faudrait faire et qu'ils ne distinguent pas nettement, ils éprouvent un pénible sentiment d'incertitude et de désarroi : « Il manque quelque chose à mon âme, dit Konovalov, de la force, peut-être ? Non ! simplement quelque chose, et voilà tout... As-tu compris ? »

Aussi, dans leur incapacité de régler leur vie, plusieurs vont-ils jusqu'à rêver d'une impérieuse organisation qu'on leur imposerait, de lois qu'un homme très fort leur dicterait : car, à tout prix, « il faudrait dans la vie de l'ordre pour les actions... Nous sommes des êtres à part et nous n'appartenons à aucune série. Nous méritons un compte à part... des lois très sévères ! »

Mais presque tous s'en tiennent à la partie négative de leur éthique, à la rébellion. Ils voient plus nettement ce qu'il y a de mauvais et ce qu'il faut briser que ce qu'il serait utile de créer. Leur vanité s'exaspère à ce nihilisme forcené. Ils se croiront grands de s'être isolés et n'auront plus d'autre passion que de vivre incessamment au point de se sentir exaltés par la vie. « Vis et attends que la vie te brise, et quand la vie t'aura brisé, attends la mort. »

Ils se posent vaillamment en face de la vie, avec la joie de la dompter et de la maîtriser. Ils ont passionnément confiance en eux-mêmes et, malgré tous les échecs, ils se savent des héros. Qu'ils arrivent ou non à réaliser la formule indi-

viduelle de leur être, ils ont conscience de dominer la vie par leur seule volonté d'être plus forts et plus hardis qu'elle. Ils ont la conviction d'être supérieurs aux maximes que d'autres ont faites pour leur usage propre ou bien acceptent par lâcheté. Ils méprisent les lois courantes et les violent avec désinvolture. A l'occasion ils voleront, pilleront, mentiront, se manifestant ainsi comme des hommes libres.

Pauvres *Uebermenschen*, dont toute l'ardeur réfractaire n'arrive qu'au vagabondage misérable! Jamais on n'a vu plus paradoxalement mêlés tant d'orgueil et tant de pauvreté. Ils sont si chétifs et si dénués de tout qu'en réalité, s'ils mentent et volent, c'est principalement pour ne pas mourir de faim. Ils transigent avec leur amour-propre; ils sont obligés de mendier leur subsistance auprès de ceux qu'ils méprisent et dont ils mettent toute leur ardeur à se différencier. Mais de ces avilissements ils ne s'aperçoivent ni ne veulent s'apercevoir : ils vivent dans une prodigieuse illusion, dont ils ne sont les dupes qu'à moitié, mais dont ils s'appliquent à entretenir en eux la magnifique splendeur. Ils mentent aux autres pour la vie de leur corps, mais pour la vie de leur âme ils se mentent à eux-mêmes. Ils se forgent une chimérique image d'eux-mêmes, agrandie démesurément, somptueuse jusqu'à l'absurde. Au cours d'une épidémie redoutable qui sévit dans la ville, le cordonnier Orlov, infirmier de circonstance, trouve dans cette activité, qui bientôt le lassera, un merveilleux objet d'exaltation pour son ardeur : « Je sens en moi une puissance invincible. C'est-à-dire que si le choléra se transformait en un homme, un héros, en Ilia de Mourom[1] lui-même, je me colletterais avec lui. Viens te battre à mort! Tu es une force et moi, Grichka Orlov, je suis une force. Lequel de nous l'emportera?... Et je l'aurais étouffé, et je me serais couché dessus... Et il y aurait une croix dans la plaine et une inscription : « Ci-gît Orlov... qui a libéré la Russie du choléra. »

Soutenus par de telles imaginations, ils mettent leur arrogance à souffrir crânement le martyre de leur pauvre vie.

1. Héros légendaire du cycle épique de Kiev.

***

On ne doit pas confondre l'individualisme des vagabonds avec l'égoïsme. Leur conduite est exempte de mesquinerie, il leur arrive à chaque instant de sacrifier leur intérêt à leur orgueil. Ils ont dans la misère d'exquises gentillesses les uns pour les autres, mêlées de brusquerie et de brutalité sans doute, mais d'autant plus touchantes qu'elles se dissimulent sous des dehors plus farouches. Tel ce pauvre diable qui rencontre un jour dans une petite ville une fille perdue, presque une enfant, aussi misérable et affamée que lui. Ils volent ensemble un pain et le partagent. Elle réchauffe chastement son compagnon contre son corps, et tous deux se consolent par le récit commun de leur infortune, par de la sympathie, par de la pitié.

Parfois des scrupules de conscience surgissent en eux si impérieusement qu'après avoir peiné longtemps et affronté de graves dangers pour faire un coup, ils renoncent au bénéfice de leur audace.

Ces actes d'honnêteté tardive ont dans certaines circonstances une valeur presque héroïque. Deux misérables qui se sont associés pour s'entr'aider à ne pas mourir tout de suite, dérobent un cheval, une rosse désolante dont ils ne pourront que vendre la peau. C'est leur dernière ressource; après cela, plus rien. L'un d'eux est poitrinaire et presque agonisant. Mais bientôt la pensée du paysan qu'ils ont privé de son cheval le hante et lui devient insupportable comme un remords. Il hésite, il craint que la restitution qu'il voudrait faire n'afflige son camarade. Finalement, tous deux se décident : ils n'ont pas le cœur de profiter de leur vol, et le poitrinaire meurt autant de faim que de son mal.

Les sentiments de douceur et de compassion s'unissent en ces vagabonds aux pires instincts de violence et peuvent triompher de leurs passions brutales. Ces accès de bonté simple et de tendresse ingénue sont alors, chez ces forcenés, d'une qualité très délicate. Émilian Pilaï va tuer un homme : du même coup il se vengera et s'enrichira, car la victime

qu'il a choisie est riche et l'a exploité. Il n'a ni remords ni hésitation, il guette sa proie. Mais voilà qu'il aperçoit une fillette qui se lamente et veut se noyer, ayant été déçue dans son amour. Il s'intéresse à elle parce qu'elle est frêle et jolie. Il s'approche d'elle, la questionne et s'efforce de la consoler. Il est heureux quand enfin elle sourit. Il oublie son projet sinistre et n'a plus d'autre pensée que de reconduire à ses parents la petite amoureuse. Et quand celle-ci lui propose alors en reconnaissance quelque argent, il refuse par un obscur désir de ne pas gâter la beauté de ce souvenir unique. Cela ne l'empêchera pas de se colleter, tout de suite après, avec un *dvornik* et de finir la nuit au poste, mais il aura conservé intacte l'image d'une aventure charmante.

Ils ont des générosités et des dévouements singuliers qui, par leur imprévu, leur excès même, les feraient prendre pour « d'inconscients chrétiens », si l'on ne s'apercevait aussi qu'ils se gardent jalousement dans une volontaire affirmation d'individualisme. Konovalov a rencontré dans une maison de débauche une fille qui lui a paru jeune, fraîche et tombée là par malchance. Il a quitté presque aussitôt la ville où elle était ; Capa ne lui a laissé ni regret sentimental, ni voluptueux souvenir. Mais il lui a promis, dans un moment d'attendrissement, de la tirer de son bouge. Il lui envoie de l'argent, le peu d'argent qu'il gagne à grand'peine, espaçant ses générosités quand il se grise trop, et puis se remettant à la tâche, se reprochant cette interruption de son œuvre de rachat. Il veut faire une chose belle en relevant une fille au niveau d'une créature humaine. Il ne réfléchit pas davantage. Mais Capa s'est figuré que, si Konovalov la libérait, c'était pour l'épouser. Elle débarque donc un beau jour chez son ami, et, pleine de confiance, se présente à lui comme la fiancée attendue. C'est une étrange révélation pour Konovalov. Cette tournure imprévue que prennent les choses le contrarie extrêmement et le révolte. On empiète sur sa liberté : « Voilà Capa, ce qu'elle a imaginé : « Je veux vivre avec toi, comme qui dirait ta femme. Je désire, dit-elle, être ton chien... — C'est tout à fait saugrenu !... Mais, chère petite, lui disais-je, tu n'es qu'une sotte ; pense, comment pourrais-tu vivre avec moi ? Primo, je suis un ivrogne ; secundo, je n'ai pas de

foyer; tertio, je suis un vagabond et ne peux tenir en place... » et encore bien d'autres choses ! » Capa, déchue de son rêve d'installation, retourne à sa mauvaise vie. Konovalov le sait, il le regrette, il lui aurait plu que sa bonne intention réussît, mais il a le sentiment absolu que cela ne dépend pas de lui : l'idée de payer de sa liberté ne saurait lui venir... Son argent, son travail, tant qu'on voudra, mais la personne même de Konovalov, jamais. Sa philosophie n'aboutit pas au sacrifice de soi. C'est à chacun de faire sa vie, nulle individualité n'a le droit d'absorber les autres. Le devoir de charité compatissante est limité par le devoir de défense personnelle.

Un autre vagabond, qui est sans doute Gorki lui même, dans une de ses nouvelles, s'élève à un degré supérieur de charité. Il a trouvé dans un port une espèce d'être misérable que le sort a jeté là, trop fainéant pour travailler et trop bête pour retrouver son chemin vers les propriétés de son père, d'où l'ont chassé de louches aventures. Il n'attire pas la sympathie, il n'a rien pour séduire ou pour apitoyer. Mais Gorki se dévoue simplement parce que cela lui plaît. Il n'a plus d'autre but immédiat dans la vie que de servir cet inconnu. Celui-ci est paresseux : il travaillera pour lui; celui-ci a un appétit féroce : il lui abandonnera sa part; celui-ci devient chaque jour plus exigeant, plus brutal et plus capricieux : rien ne rebutera le bienfaiteur acharné, ni les injures, ni les mensonges, et, plus il reconnaîtra l'indignité de son obligé, plus il mettra d'entêtement à se sacrifier. Cela l'agace, le fatigue, lui devient odieux; mais il s'exalte à la besogne, parce qu'il se sent volontaire en l'acceptant.

Il se présente à nous dans cette nouvelle étrange comme un apôtre ou comme un martyr de la charité. Mais ce qui l'anime dans sa tâche, c'est le sentiment qu'il est extraordinaire en la revendiquant et se transforme, suivant son vœu, en une sorte d'*Uebermensch* du renoncement.

***

Enfin, et c'est peut-être là l'explication dernière de tant de contrariétés et d'incohérences, toute cette philosophie et toute

cette spontanéité ont chez ces vagabonds quelque chose d'enfantin. Ils se croient très blasés sur l'existence, mais leur humeur est primesautière et naïve ; leurs impressions ont une fraîcheur ingénue. Il y a presque toujours dans leur cynisme de la fanfaronnade ou de la timidité ; ils sont plus candides qu'ils ne le pensent.

Ils aiment la nature comme des sauvages et comme des artistes ; ils la goûtent dans sa simplicité et dans son charme quotidien. Ils s'attendrissent de voir « un coin du ciel bleu qui les regarde avec, dessus, deux étoiles : l'une d'elles, grande, brille comme une émeraude ; l'autre, non loin d'elle, est à peine apparente... »

Dans sa solitude muette, la nature leur est une meilleure confidente que les hommes. Ils la trouvent pareille à eux, libre et indéterminée ; ils lui prêtent leurs sentiments les plus divers, les plus tourmentés et même les plus mesquins. Les nuages qui traînent au ciel leur semblent las d'une fatigue analogue à la leur. La mer sourit, comme prise d'une gaieté sans cause et qu'ils connaissent bien, elle se moque, elle crie, elle se désespère, elle souffre d'un obscur émoi. Le vent a froid, il se heurte aux parois des murs avec un gémissement maladif. La steppe, aux fins de jours, s'alanguit de chaleur moite et s'endort.

Quelquefois on dirait que la nature les taquine ; ils entrent en dispute avec elle, ils lui parlent et l'insultent... Émilian Pilaï trouve sa blague vide dans sa poche. Il s'irrite, prend la misérable loque, la retourne et l'examine, et la jette dans la mer. Une vague s'en empare, l'entraîne loin du bord, puis, « ayant vu ce qu'était le cadeau, la rapporte avec indignation sur le sable. « Tu n'en veux pas? s'écrie avec rage Émilian ; tu la prendras quand même!... » Et, saisissant la pochette mouillée, il fourre une pierre dedans, prend son élan et la lance très loin dans l'eau. »

Mais surtout la nature les charme par sa splendeur. Ils en épient les variations de couleur, ils s'amusent des spectacles qu'elle leur offre. « Konovalov aimait la nature d'un amour profond et muet, qu'il exprimait seulement par l'éclat doux de ses yeux. Et toujours, quand il était dans les champs ou sur la rivière, il entrait en une extase pacifique et

caressante qui augmentait encore sa ressemblance avec un enfant. »

Comme des enfants ou des artistes. On ne sait s'ils sont puérils ou raffinés. Les deux ensemble. Ils goûtent un plaisir quintessencié à se faire puérils au milieu des choses simples et naturelles. Konovalov et son ami, quand ils allaient se reposer dans les champs, allumaient un feu, bien que ce fût l'été, pour ajouter la joie de la flamme à la beauté du paysage.

Ils sont de grands enfants prodigieux en qui s'agitent des forces fécondes. Ils sont une admirable puissance de rêve et d'action qui souffre du mal de ne pas savoir s'appliquer à la vie.

Ils sont peut-être de l'avenir qui sommeille et qui par instants semble prêt à surgir. C'est ce que des critiques ont vu dans les écrits de Gorki. On a compris qu'en introduisant dans la littérature toute une classe sociale, il ne faisait pas seulement œuvre d'artiste.

*
* *

Le succès de Gorki fut immense. Il n'est pas certain que cela ne doive pas nuire à son génie. Naïvement, dès qu'il se vit devenu littérateur, Gorki eut l'idée de faire honneur au titre qu'on lui décernait, et, sans renier ses vagabonds, voulut s'essayer pourtant à des sujets variés et plus relevés. Mais s'il connaissait bien les vagabonds il connaissait très peu les gens du monde. Les quelques nouvelles qu'il écrivit sur les classes supérieures de la société sont médiocres. On l'y trouve gêné, mal documenté ou trop récemment renseigné.

*
* *

Gorki, dans son désir d'élargir le champ de son art, a été mieux inspiré pour son roman de *Foma Gordeiev*. Nous ne sommes plus, il est vrai, chez ses va-nu-pieds ordinaires : la caste où il nous introduit, — celle des marchands de la

Volga, — par la violence étrange des passions qui l'animent, par les coups de fortune qui la bouleversent et la rendent à la fois jouisseuse et incertaine de l'avenir, par l'excès de son intensité vitale, a des analogies avec les vagabonds qu'il avait jusqu'alors dépeints. C'est un monde singulier, très fermé, très autonome, qui a ses mœurs et ses habitudes, ses traditions et son orgueil, son langage à lui, ses préjugés spéciaux. Il a son aristocratie, fondée uniquement sur le succès, et sujette par suite à mille fluctuations ; il a ses déclassés et ses exploités. Ces riches marchands, établis sur les rives du fleuve, font le trafic de toutes les denrées dont la Volga est la route naturelle. Ils spéculent sur ces produits, ils en fixent le cours, les monopolisent, les lancent sur le marché, réalisant de fabuleux bénéfices ou se ruinant avec la même soudaineté. Ils ont l'instinct rapace et calculateur du grand homme d'affaires, mi-marchand et mi-forban. Aucun scrupule ne les gêne, mais une incessante préoccupation, la nécessité de combiner toujours des coups nouveaux, les entretient dans une fièvre perpétuelle. Ils sont hypocrites et astucieux, vivent ensemble en bonne intelligence, associés ou complices, et se trompent et se fraudent avec une singulière effronterie dans la duplicité. Ils mènent une vie ardente d'opiniâtre lutte et de fête effrénée. Ils travaillent et se soûlent ; ils ont de fastueuses installations et des mœurs barbares.

Foma Gordéïev est le fils d'un de ces hommes indomptables qui sont sortis de rien et qui vers trente ans brassent des millions. Il a hérité de son père un caractère excessif, mais il n'a pas comme lui le don d'appliquer aux affaires son énergie démesurée. Il est beau, robuste, énorme, bien constitué pour la lutte, mais il y a en lui quelque chose d'indécis et de trouble. A vingt ans, Foma devient orphelin, et sa nature ardente, abandonnée à elle-même, se trouve plus que jamais désorientée dans la vie. Il tombe sous la tutelle de son parrain, type de marchand adroit, intrigant, qui affecte la bonhomie et, sous son air de rondeur plaisante, cache de vifs instincts de lucre et de vol. Foma ne peut souffrir la domination de cet homme. Dans la vie qu'on lui fait mener, il ne trouve rien à quoi se rattacher, il ne trouve rien surtout qui comble le vide immense de son âme. Il sent

en lui-même quelque chose d'inemployé qui reste en souffrance. La recherche des richesses ne lui suffit pas; son tuteur lui reproche avec colère et ironie de ne pas comprendre et de ne pas aimer l'argent. La débauche, dans laquelle il se jette avec frénésie, n'arrive pas à le distraire d'une sourde mélancolie qu'il ne se définit pas très nettement et qui provient de l'inadaptation de son âme à sa destinée. Il réfléchit, presque sans le vouloir et sans clairement se rendre compte d'un vague pessimisme dans lequel il s'enlize. Il conçoit que la vie a un sens profond qu'il ne peut pénétrer, il souffre de se gaspiller à des incertitudes douloureuses.

L'idée lui vient soudainement que c'est la faute de sa fortune s'il est ainsi angoissé, parce qu'elle l'oppresse, parce qu'elle refrène toutes ses ardeurs d'indépendance. Dès lors elle lui est à charge ; il veut se débarrasser d'elle. Il propose à son parrain de la lui abandonner. Mais celui-ci, homme d'affaires ingénieux, a fait un autre plan pour s'emparer de cette richesse avec plus de sécurité. Il va tirer parti des bizarreries trop réelles de Foma et le faire passer pour fou. Par une manœuvre savante, il portera jusqu'à l'aliénation la singularité morale du jeune homme, afin de le rayer de l'existence et de devenir le possesseur naturel de ses biens.

Foma lui-même, sans le savoir, facilite cette combinaison. Un jour qu'un riche marchand donne une grande fête pour l'inauguration d'un vapeur, le parrain est invité; il persuade Foma de l'accompagner. C'est un banquet monstre sur le bateau, d'un luxe lourd, avec accompagnement d'orchestre et grosse joie débordante. Le parrain se lève, fait un discours gonflé de l'orgueil de la caste; il en célèbre la grandeur, l'avenir et la puissance. Mais, à peine les acclamations qu'il a suscitées se calment-elles, que Foma lance un juron de rage, et, comme pour répondre à l'étonnement que cette sortie a provoqué, le voilà qui déclare aux convives ahuris tout son mépris et toute sa haine. Et, voyant que sa diatribe ne cingle pas assez chacun de ces voleurs somptueux, il précise ses invectives, il crie à celui-ci ses bassesses, à celui-là ses turpitudes, à celui-là ses rapines. Et cet autre, quand donc ira-t-il en Sibérie expier le viol de cette petite

fille ? Et cet autre qui a tué sa maîtresse, et cet autre qui a fait des mendiants de ses neveux, quand donc seront-ils châtiés ? Une fureur soulève alors toute la caste assemblée, on se rue sur le prophète en délire, on le ligote avec les serviettes, on le jette contre le bord du vaisseau, on l'insulte et l'on rit de cette débilité d'un homme seul contre tous. Et lui, Foma, comme retombé lourdement de son exaltation furieuse, morne maintenant, humilié et détruit, ne trouve plus en lui la moindre force de réaction. Il demande qu'on le délivre. On a encore peur de lui, on lui délie seulement les jambes. Il s'assied à la table souillée du festin et réclame de l'eau-de-vie. Il reste là longtemps, écroulé ; de grosses larmes silencieuses coulent de ses yeux clos. La fête est finie, on revient à toute vapeur. On chuchote dans les groupes que cet homme est fou, décidément, et le tuteur déplore, comme il convient, cet événement, et les autres constatent qu'une grande fortune va donc échoir à ce collègue.

On interna Foma dans une maison de fous, puis on le relâcha : il n'était pas dangereux. L'échec de son enthousiasme l'avait anéanti, vidé de tout ce qui jadis faisait sa force. Il n'était désormais qu'un pauvre être, presque imbécile, qui erre dans les rues et dont on se moque. Et les gens l'interpellent au passage : « Hé ! toi ! prophète ! raconte-nous la fin du monde... » Mais il semble inattentif à toute parole et reste muet, mystérieusement fermé, sans qu'on sache si dans cette âme dévastée quelque chose survit. Ainsi finit Foma Gordeïev, condamné par la vie, parce qu'il n'avait pas su se mettre d'accord avec les circonstances de sa destinée.

Il avait originellement l'âme inquiète du vagabond. Les hasards seuls de sa naissance et de sa fortune l'empêchèrent de se jeter dès le début dans la vie errante. Mais, aussitôt qu'il fut homme, il essaya de briser toutes les entraves. Dans l'opulence, il souffrait, à chaque minute, de son incapacité de vivre : toute impression se transformait pour lui en une pénible allusion à son déclassement parmi les siens. Il sentait que la vie réclamait de lui un effort, un arrachement, et que le prix en devait être la liberté. Il n'eut d'énergie que pour une sortie furieuse et inepte, belle d'indignation mais absurde, contre l'infamie de sa classe. Il devint un vagabond

brisé, hébété ; toute sa force vitale et spirituelle avait été par lui-même perdue sans profit.

*
* *

Il y a quelques mois, Gorki commença la publication d'un nouveau roman, *Les Moujiks*. Puis le bruit courut que l'auteur avait détruit la fin de son œuvre et qu'il était parti subitement, sans prévenir, on ne savait où, reprenant sans doute son vagabondage. Il y a quelque chose d'inquiétant et de pathétique dans les caprices de cette destinée. Quel sentiment l'a encore rejeté en dehors d'une vie dans laquelle il s'installait ? On se perd à débrouiller les mobiles secrets de cette âme tourmentée et insatiable qui n'aura donc jamais pu trouver sur terre le lieu de son repos et de son apaisement.

En plein génie a-t-il senti que ce génie même ne le contente pas, n'assouvit pas les immenses besoins de toute sa vitalité ? Est-il alors allé redemander à la vie des sensations plus ardentes, quelque chose de plus passionnément émouvant que tout ce que l'art peut lui donner ? Il ne veut pas devenir l'esclave d'un moment de son existence, et rompt avec son *moi* d'hier s'il cesse aujourd'hui de frémir à la vie.

*
* *

Dans une de ses nouvelles, *le Lecteur*, Gorki s'interroge sur le rôle social qu'il attribue à l'écrivain. Il trouve cette tâche si noble et si grave qu'il se décourage de la remplir : « Guide aveugle des aveugles », pense-t-il, et son cœur se serre. Est-il ému de charité pour les hommes ? Il se le demande et se dit avec amertume que son prochain est loin de lui, Il sent que ce qu'il donne, il ne le donne pas par amour mais pour magnifier le fait exceptionnel de sa vie en un phénomène sublime. Il s'avoue un usurier qui prête pour obtenir l'avantage de l'étonnement et de l'admiration. Une inconsciente pitié, pourtant, plus réelle et plus ardente qu'il ne le

croit, l'anime. Mais il se sait inhabile à guérir la souffrance qu'il voit. Que pourrait-on lui demander, à lui, l'un de ceux qui souffrent? Un doute rongeur et persistant tue en lui toute illusion d'apostolat. Les hommes sont isolés les uns des autres, et chacun d'eux doit lutter pour lui-même.

L'œuvre de Gorki est, à ses yeux, entachée d'un vice capital. Elle est inapte à faire naître la joie qui vivifie. L'humanité a désappris la joie; qu'a-t-il fait que plaindre ou railler la souffrance?... Ces réflexions le hantent, et ce doute sur son efficacité bienfaisante donne à son génie une sublime tristesse.

Son pessimisme irrémédiable repose sur cette conviction que la vie ne comporte pas de solution logique. Elle n'a pas pour but définitif la félicité, ni quelque organisation régulière, comme en cherchent les moralistes; mais le désordre lui est essentiel et la douleur ne s'en peut séparer. Que reste-t-il à faire dans ces conditions? Le seul recours est de prendre à l'égard de la vie, nécessairement mauvaise, une attitude de beauté. Plus l'homme est grand, plus il perçoit l'horreur de son sort. Alors il se cantonnera dans un désespoir ardent et concevra comme son seul devoir de donner à chaque instant de sa durée la noblesse de sa farouche rébellion.

Il faut d'abord, suivant Gorki, détourner l'humanité des vaines recherches de bien-être médiocre. Surtout il la faut éveiller, car elle s'endort misérablement dans son indigne résignation. Il faut susciter en elle l'énergie, la force de se révolter, et cela, quitte à lui faire mal, quitte à la battre. Elle veut la caresse ardente de l'amour ou l'aiguillon de la douleur: — tout plutôt que le repos! Et c'est à quoi lui-même a travaillé en représentant toutes les noirceurs de la vie, tout le scandale de la destinée. Il a vanté des révoltés, non qu'ils réalisent le moins du monde le bonheur, mais ils marquent puissamment leur vie au sceau de leur volonté forte.

Et toute la vie ne peut et ne doit qu'être telle: une recherche désespérée de quelque chose qui serait sa raison d'être et qui n'existe pas. Car elle n'a pas de sens. Il ne s'agit pas de lui donner de vaines solutions provisoires, mais de prendre une conscience indignée de son inanité.

Il y a sur terre une classe d'hommes qui ont un sentiment plus intense de cette philosophie vraie à laquelle la lâcheté seule empêche les autres d'adhérer. Ces hommes-là sont les vagabonds, et Gorki les a représentés dans leur orgueil de réfractaires avec une intelligence fraternelle. L'étude morale qu'il en a faite est largement et profondément humaine. Car ce ne sont pas seulement ceux qu'on appelle vagabonds qui méritent ce nom. Mais en tout être qui vit se cache un vagabond plus ou moins conscient de lui-même, plus ou moins énergique à s'accepter comme tel, puisque toute âme est infinie dans ses désirs et irrassasiée dans ses besoins. Et ce qu'évoque Gorki dans cette œuvre pathétique, c'est le désespoir essentiel de l'humanité, l'épouvante du mal de vivre.

IVAN STRANNIK

# LE COLLIER DE LA REINE[1]

## VII

### UN SUPPLÉMENT AUX MILLE ET UNE NUITS

Combien nous devons regretter qu'aucun document ne nous révèle ce qui se passa chez la comtesse de la Motte, rue Neuve-Saint-Gilles, en ces premiers jours de février 1785! Le merveilleux bijou est grossièrement dépecé avec un couteau, sur la table[2], les fenêtres closes, les rideaux tirés, entre deux chandelles dont la lumière est rabattue. Le comte, la comtesse et Rétaux de Villette sont penchés sur ces richesses qu'ils enfouissent dans le fond des tiroirs à l'approche des domestiques.

Dès le 15 février, Villette est arrêté les poches pleines de diamants. Les historiens n'ont pas encore noté ce fait qui suffit cependant à dénoncer, sans doute possible, les voleurs du collier. Le 12 février, un juif, bijoutier au Petit-Carreau, nommé Adan, était venu trouver l'inspecteur de police du quartier Montmartre, J.-Fr. de Brugnières, pour lui dire qu'un nommé Rétaux de Villette colportait des brillants chez les marchands et les juifs, les offrant à si bas prix qu'on ne voulait pas les acheter, soupçonnant un vol. Cet homme, disait Adan, « avait l'air très suspect par son encolure » et il devait partir incessamment pour la Hollande, avec le brocanteur Abraham Franc, pour y vendre des diamants.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1900 et 1er janvier 1901.
2. Déclaration des bijoutiers anglais à qui les diamants furent vendus.

Adan ajoutait que Rétaux lui avait promis, s'il lui achetait ces premières pierres, de lui en procurer bien d'autres semblables et parmi lesquelles il y en aurait de très belles.

Brugnières fait une descente chez l'ami de madame de la Motte, Il l'oblige à faire une déclaration chez le commissaire du quartier. Confus, hésitant, Rétaux finit par avouer qu'il tient les diamants d'une dame de qualité, parente du roi, nommée la comtesse de Valois-la-Motte. S'il a fait difficulté de donner son nom, c'est que la dame l'a prié de ne rien dire. Encore s'oppose-t-il à ce que le nom qu'il indique soit mis par écrit. On a vu plus haut que Jeanne avait été surveillée par la police. On savait qu'elle « faisait des affaires » et comme on n'avait reçu aucune plainte en vol de bijoux, on crut qu'il s'agissait encore là d'une de ces affaires dont, moyennant bénéfice, il lui arrivait de se charger[1]. Jeanne de Valois en fut donc quitte pour la peur, mais l'aventure lui avait ouvert les yeux sur le danger de négocier à Paris des diamants en trop grande quantité. Elle décida que son mari irait se défaire en Angleterre de la majeure partie du collier et, d'autre part, elle insista pour que Rétaux allât vendre des brillants en Hollande. Mais celui-ci ne se souciait plus de la commission.

La Motte partit pour Londres le 10 ou le 12 avril[2], en compagnie d'un capitaine irlandais au service de la France, le chevalier Jean O'Neil. Un capucin irlandais, le Père Barthélemy Mac Dermott, qui avait séjourné dans la maison de son ordre à Bar-sur-Aube, où le comte l'avait connu, et qui était aumônier de l'ambassade de France en Angleterre, lui rendit de grands services. La Motte disait que ses diamants provenaient d'une boucle de ceinture, depuis longtemps dans sa famille, bijou démodé et dont il désirait se défaire. Il entre en rapport avec les principaux bijoutiers de Londres, Robert et William Gray, associés dans New-Bond Street, et Nathaniel Jefferys, joaillier dans Piccadilly, qui enverront dans la suite leurs déclarations au procès. Le comte se présentait les mains pleines de brillants du plus grand prix.

1. Déposition de l'inspecteur de Brugnières, en date du 11 avril 1786.

2. Il se présenta chez le joaillier Jefferys le 23 avril. Déposition de Jefferys, en date du 19 décembre 1785, in-12, p. 34.

Quelques-uns, dirent les bijoutiers, étaient endommagés, comme s'ils avaient été arrachés d'une parure, par une main hâtive et maladroite, avec un couteau. C'étaient les diamants du collier. Les joailliers les reconnurent plus tard aux dessins qui leur furent transmis par les soins de Böhmer et de Bassenge. La Motte les offrait tellement au-dessous de leur valeur que, à leur tour, les bijoutiers anglais soupçonnèrent un larcin. Ils firent prendre des informations par l'ambassade de France, mais, comme il n'était toujours question d'aucun vol de diamants, ils consentirent à négocier. Ils achetèrent à La Motte des brillants pour plus de deux cent quarante mille livres, payées partie argent comptant, partie par une lettre de change sur Perregaux, banquier à Paris ; d'autres, pour une valeur de soixante mille livres, furent laissés par le comte entre leurs mains pour être montés en bijoux de diverses sortes ; d'autres enfin, représentant une somme de huit mille livres sterling, furent échangés en hâte contre les objets les plus divers, dont nous avons la liste : un assortiment de montres avec leurs chaînes, des boucles de rubis, des tabatières à miniatures, des colliers de perles, des pendants d'oreille et une bague en brillants, « un écran à feu, un entonnoir et son verre, deux très belles épées d'acier, quatre rasoirs, deux mille aiguilles, un tire-bouchon, une agraffe de chemise, une paire de pincettes à asperges, un portefeuille de soie, une bourse, un grand couteau à découper et sa fourchette, un syphon, des étuis pour bagues et des étuis pour cure-dents, etc. », et toute « une pacotille » de perles et un lot d'autres bijoux. Un collier à un rang et une paire de girandoles remis par le joaillier Gray sont, à eux seuls, estimés trois mille livres sterling[1].

Si l'on songe à la dépréciation que les diamants avaient subie du fait d'avoir été enlevés de la parure, du fait d'avoir été endommagés par celui qui les avait dessertis et par le rabais que la Motte consentait dans sa hâte à s'en défaire, on voit que la majeure partie du Collier fut par lui vendue, échangée ou laissée entre les mains des bijoutiers Gray et Jefferys. De son côté madame de la Motte vend des diamants

1. Confrontation de Victor Laisus, valet de chambre du comte de la Motte, au cardinal de Rohan, 17 avril 1786, *Archives nationales*, X, 2 B, 1417.

à Paris, en mars 1785, pour 36 000 livres au joaillier Pâris. En avril, elle profite de la présence chez elle d'un M. Filliau, de Bar-sur-Aube, pour lui faire vendre à un bijoutier de ses cousins pour 30 000 livres de diamants[1]. Elle avait une dette de 12 650 livres chez Regnier, son joaillier, et s'en acquitte à cette date, non en espèces, mais en diamants. Elle lui en vend en outre pour 27 540 livres, lui en confie pour 50 000 livres, en le chargeant d'en composer pour elle diverses parures. En juin, elle lui en porte encore pour 16 000 livres, lui disant cette fois qu'elle est chargée de les vendre pour une de ses amies. Elle se libère en diamants d'une dette contractée chez « le sieur Mardoché, rue aux Ours ». Elle achète, payant toujours en diamants, des pendules, des chevaux, des voitures, des livrées, « deux pots à oille », qui lui sont fournis par un juif. Et, malgré tous ces diamants répandus de toute part, Régnier voit encore chez elle un écrin de brillants qu'il estime à 100 000 livres pour le moins, et le comte de la Motte en conserve de son côté par devers lui pour 30 000 livres[2]. C'est donc le collier tout entier que nous pouvons suivre dans sa dispersion par Jeanne de Valois et son mari entre les mains de marchands de Paris et de Londres et dont nous trouvons les restes dans leurs propres écrins.

On ne s'étonnera pas que madame de la Motte ait jugé qu'une nouvelle absence du cardinal de Rohan fût nécessaire à ce moment. On vit donc arriver une nouvelle petite lettre bordée d'un liseré bleu. « Ces billets, dit Georgel, étaient entre les mains de madame de la Motte la baguette enchantée de Circé. » « Votre absence, disait la reine, devient nécessaire aux mesures que je crois devoir prendre pour vous placer où vous devez être. » Jeanne préparait d'autre part l'opinion à son brusque changement de fortune en annonçant à tous que son mari revenait d'Angleterre après avoir fait aux courses des gains importants.

Le mari revient de Londres le 2 juin et, comme sortant de terre, ce sont des chevaux, des livrées, des carrosses, des

1. Note de la main de madame de la Motte au verso de l'état du linge donné par elle à sa blanchisseuse le 15 août 1785, *Archives nationales*, X, 2 B 1417.

2. Confrontation du Père Loth au cardinal de Rohan, le 16 mars 1786, *Archives nationales*, X, 2 B/ 1417.

meubles, des bronzes, des marbres, des cristaux, un luxe éblouissant. Les visiteurs admiraient rue Saint-Gilles un oiseau automate qui chantait en battant des ailes. La comtesse l'avait échangé contre un diamant de quinze cents livres. Un mobilier immense est envoyé à Bar-sur-Aube : quarante-deux voitures de rouliers y arrivent à la file. Texier, tapissier de la rue Saint-Louis, a fourni les étoffes, tentures, tapis pour cinquante mille francs ; Gervais, Fournier et Héricourt, du faubourg Saint-Antoine, ont vendu les meubles meublants ; Chevalier les statues de bronze, Adam les marbres, Sikes les cristaux. On admirait un lit de velours cramoisi, garni de crépines et de galons d'or, semé de paillettes et de perles. Les époux la Motte eurent à Bar-sur-Aube six voitures et douze chevaux. Jeanne aimait surtout son « cabriolet léger, fait en forme de ballon et élevé de plus de dix pieds ».

Elle avait fait son entrée dans la petite ville, précédée de plusieurs courriers, assise à la droite de son mari dans sa berline anglaise, peinte en gris perle avec armoiries, doublée de drap blanc, les coussins et tabliers en taffetas blanc : les armoiries étaient aux armes des Valois avec la devise : *Rege ab avo sanguinem, nomen et lilia* — du roi l'ancêtre, je tiens le sang, le nom et les lis. L'attelage se composait de quatre juments anglaises à courtes queues. Des laquais par derrière, et, sur le marchepied, pour ouvrir la porte, « un nègre couvert d'argent de la tête aux pieds ». Plus étonnants encore étaient la bijouterie et le trousseau de madame, la rivière de diamants, la parure de topazes, les robes en pièces brodées de Lyon. Voici la description de l'une d'elles d'après un inventaire d'huissier qui ne se répand pas en exagérations poétiques : « Satin blanc, brodé or et argent et soie de différentes couleurs, avec guirlandes et épis, et lesdites guirlandes en pierreries entourées d'un velours noir et de plumes et bordées de blondes (dentelles) chevillées avec bouquets détachées de différentes soies[1]. »

Quant au comte, il avait à tous les doigts des bagues ornées de rubis et d'émeraudes, et se promenait avec trois ou quatre chaînes de montre sur l'estomac. Voici sa garde-robe : un habit de satin, veste et culotte, mouchetés blanc et noir ; un

1. *Archives nationales*, X, 2 B/1417.

autre des quatre saisons en velours ; un autre de printemps et d'automne en velours, les boutons en diamants ; habit et culotte de velours cramoisi en broderie de Lyon, pailletés d'or, boutons en or ciselé, veste de satin brodée pareillement en or ; un habit frac de taffetas flambé de différentes couleurs ; un habit de drap couleur de crapaud, boutons dorés à la turc ; un frac de soie cannelée boutons d'argent, à soleils, avec des diamants autour ; un frac de taffetas cerise ; un frac de drap pistache ; un habit noir en drap de soie, brandebourgs de soie et boutons pareils, veste et culotte pareilles ; un habit de mousseline en soie rayée et flambée, boutons pareils ; un habit de soie camelot à brandebourgs, boutons pareils ; un habit de drap vert galonné or et argent, parement et collet de velours cramoisi, boutons en corne de cerf ; un habit couleur vert de mer, boutons de cuivre jaune ; un frac de drap flamblé en brun, doublé en soie, boutons de cuivre dorés ; un habit couleur chair, brodé, en soie, avec sa veste et sa culotte ; un frac en soie rayée cannelé bleu ; un habit de drap de coton chamarré ; — ceci sans compter les vêtements que le comte de la Motte emporta en Angleterre et qui ne se trouvent pas dans cette liste, sans compter les mouchoirs en batiste garnis de Malines, les manchettes et jabots en point d'Angleterre, les chemises en toile fine, tous les accessoires de la toilette et tous les vêtements ordinaires, vêtements de maison, robes de chambre, etc[1].

Le luxe dans la maison, en vaisselle plate et en valetaille, était tel que les gens du pays n'avaient jamais rien vu de pareil ; mais ils avaient tous connu la misère de Nicolas de la Motte et celle de Jeanne de Valois. Aussi, comme l'observe Beugnot, qui était à ce moment à Bar-sur-Aube, on ne s'abordait plus dans la rue qu'en se demandant quel était ce supplément aux *Mille et une Nuits*[2].

1. Inventaire des objets laissés dans leur maison de Bar-sur-Aube par le comte et la comtesse de la Motte, fait les 9, 10 et 12 septembre, *Archives nationales*, X, 2 B/1417. Cet inventaire est précieux, non seulement par les détails qu'il contient, mais parce qu'il permet de contrôler, en en montrant l'exactitude, les descriptions que Beugnot fait dans ses *Mémoires*, racontant à cette date la vie des époux la Motte à Bar-sur-Aube.

2. Ces faits, d'après Beugnot et d'après l'auteur de l'*Histoire authentique*, qui se trouvèrent l'un et l'autre à cette date à Bar-sur-Aube, et d'après les infor-

Ces faits éclairent encore d'un jour précieux le caractère de Jeanne de Valois. Ses dépenses sont hors de proportion avec la somme d'argent — si grande soit-elle — qu'elle a pu se procurer. Elle ne songeait donc pas à la vie courante, au lendemain? Un collier d'un million de livres lui tomberait-il entre les mains chaque mois?

Elle est donc portée à son tour en carosse à six chevaux, la petite mendiante qui, jadis, grelottant de froid, suivait de ses grands yeux effarés les dames assises, comme dans des nids de soie et de dentelles, dans leurs voitures bruyantes roulant sur le pavé du roi.

## VIII

### LE COUP DE FOUDRE

Le cardinal avait remis le collier entre les mains de madame de la Motte, le 1er février 1785. Dès le 3 février, rencontrant à Versailles le bijoutier Böhmer avec sa femme et son associé Bassenge, il leur dit avec empressement :

— Avez-vous fait vos très humbles remerciements à la Reine de ce qu'elle a acheté votre collier?

— Non, pas encore,

Comme les joailliers ont plus d'une fois importuné la reine de ce bijou et que, la dernière fois, elle a répondu avec impatience, ils attendent une occasion pour lui faire leurs remerciements. L'occasion ne se présente pas. Les mois passent. Ils n'ont d'ailleurs aucune inquiétude et le cardinal n'en a pas plus qu'eux[1]. Les avocats du cardinal ont eu raison d'insister devant le Parlement sur cette conversation du 3 février, car elle met la bonne foi de Rohan hors conteste. Dès le

mations recueillies pour son plaidoyer par Me Target, précisés et contrôlés par l'inventaire des 9-12 septembre cité précédemment. Encore cet inventaire n'est-il pas complet : une grande partie des effets, et les plus précieux, ayant été, les uns mis à l'abri par les La Motte chez leurs parents de Surmont, les autres emportés par le comte en Angleterre.

1. Mémoire des joailliers pour Marie-Antoinette, dans la *Collection complète*, I, 18 ; — Mémoire de Me Target, *ibid.*, IV, 53.

4 février, en revanche, les joailliers étaient allés remercier madame de la Motte de cè que la négociation avec le cardinal était terminée.

Auprès du cardinal, Jeanne de Valois avait continué cependant de pleurer misère, demandant et recevant les mêmes secours de trois ou quatre louis qui lui étaient portés, soit par Brandner, valet de chambre, soit par Fribourg, le suisse de l'hôtel de Strasbourg, soit par un commissionnaire nommé Philibert. Les deux ou trois fois que Rohan était allé chez elle, il avait été reçu « dans une chambre en haut », pauvrement meublée. Arriva la petite lettre à vignettes bleues, qui le fit repartir pour Saverne au commencement de mai. Comme l'avocat Laporte, qui avait été mêlé à la négociation du collier, s'étonnait de ce que la reine ne le portait pas : « Sa Majesté ne le mettra que pour venir à Paris », dit madame de la Motte ; et, une autre fois : « Quand il sera payé. »

Elle se rendit d'ailleurs elle-même à Bar-sur-Aube où elle fit l'entrée sensationnelle que nous avons dite et déploya le luxe le plus éclatant Elle s'y occupa à meubler et décorer sa maison de la paroisse Saint-Macloux. De la cour au grenier, tout fut transformé, embelli, remis à neuf. Nous avons des détails sur la bibliothèque et ils sont curieux. C'était un meuble en bois de rose, grillé, les rayons protégés de rideaux en taffetas vert; sur le haut, les bustes de Voltaire et de Rousseau. Le regard y était dès l'abord attiré par la grande « Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France », du Père Anselme, neuf volumes in-folio; la première acquisition évidemment que devait faire une fille des Valois. Puis vingt-sept volumes des « Hommes illlustres de France » et douze des « Hommes illustres de Plutarque »; une histoire de France en trois volumes, les voyages de Cook, le *Tour du Monde*, six volumes sur l'hémisphères austral, un atlas; en fait de littérature : Rousseau en trente volumes, madame Ricoboni, Crébillon, Racine et Boileau; des livres de piété: *Commentaires réfléchis de l'amour de Dieu*, un volume sur le *Miserere*, une *Semaine sainte*, un ouvrage sur la *Dignité de l'âme*; puis deux livres pratiques : un dictionnaire français-anglais et anglais-français qui sera utile lors d'un prochain voyage outre-Manche, et l'almanach royal de l'année 1781,

l'année des premières grandes intrigues et des vastes espoirs de Jeanne de Valois.

Vers la fin de mai, madame de la Motte fit un voyage de Bar-sur-Aube à Saverne, travestie en homme. Nous trouvons son costume dans sa garde-robe : lévite en drap bleu foncé, gilet et culotte de nankin. Sans aucun doute, encore des lettres à vignettes qu'il avait fallu transmettre au prince-évêque et des réponses à rapporter.

Le cardinal revint de Saverne à Paris en juin. Nous entrons en juillet : l'échéance fatale du 1er août est imminente. Les bijoutiers attendent les 400 000 livres, premier versement sur les 1 800 000 livres, prix du bijou. Madame de la Motte fit alors auprès du cardinal une démarche dont il n'est pas difficile de démêler le motif. Elle lui dit que la reine trouvait décidément le collier d'un prix trop élevé et demandait une réduction de 200 000 livres, — sinon elle rendrait le bijou. On calmait ainsi l'étonnement du cardinal et des joailliers qui se demandaient, eux aussi, pourquoi la reine ne portait pas sa nouvelle parure. La reine ne considérait pas encore le bijou comme définitivement acheté. Rohan vit les joailliers. Ceux-ci, comme on pense, firent la grimace, mais, grimace faite, consentirent à la réduction. Et le cardinal, avant de les quitter, les pressa une fois de plus d'aller à Versailles remercier leur souveraine. Et Bassenge écrivit sous les yeux de Rohan un mot que celui-ci corrigea :

Madame,

Nous sommes au comble du bonheur d'oser penser que les derniers arrangements qui nous ont été proposés, et auxquels nous nous sommes soumis avec zèle et respect, sont une nouvelle preuve de notre soumission et dévouement aux ordres de Votre Majesté, et nous avons une vraie satisfaction de penser que la plus belle parure de diamants qui existe servira à la plus grande et à la meilleure des reines.

Le 12 juillet, Böhmer ayant à paraître devant Marie-Antoinette, pour lui remettre une épaulette et des boucles en diamants dont le roi lui faisait cadeau à l'occasion du baptême du duc d'Angoulême, présenta lui-même le billet. La fatalité fit qu'à ce moment entra le Contrôleur général, en sorte que le joaillier s'éloigna avant d'avoir reçu une réponse. Dès que le Contrôleur fut sorti, la reine lut le billet, n'y

comprit rien. Elle donna ordre de chercher Böhmer pour lui demander le mot de l'énigme, mais déjà il était parti. Böhmer l'avait obsédée avec son bijou. Elle gardait le souvenir pénible de la dernière scène où il s'était précipité à ses genoux en menaçant d'aller se jeter dans la rivière. « La reine, dit madame Campan, me lut ce papier en me disant, qu'ayant deviné le matin les énigmes du *Mercure*, j'allais sans doute trouver le mot de celle de ce fou de Böhmer. Puis elle brûla sans plus d'attention le billet à un bougeoir qui restait allumé dans la bibliothèque pour cacheter ses lettres.» La reine ajouta : « Cet homme existe pour mon supplice, il a toujours quelque folie en tête. Songez bien, la première fois que vous le verrez, à lui dire que je n'aime plus les diamants et que je n'en achèterai plus de ma vie. »

Ce moment est, dans sa banalité, pour ceux qui savent la suite du récit, le plus poignant du drame. Que l'affaire fût alors éclaircie — et c'est par un enchaînement de circonstances des plus médiocres qu'elle ne le fut pas — et Marie-Antoinette devait être tenue à jamais en dehors de l'intrigue. Son attitude — bien simple cependant et toute naturelle — en ce seul moment où elle ait été en contact avec l'intrigue du collier, a prêté matière au seul reproche que ses adversaires les plus résolus aient pu lui adresser, et l'on sait quelles terribles conséquences les événements se sont chargés d'en tirer contre elle.

Son silence eut pour résultat de confirmer les joailliers, non moins que le cardinal, dans la pensée que le collier était bien entre ses mains.

Madame de la Motte voyait approcher le terme du 1er août où devait être fait le premier paiement de 400 000 livres. Elle avait vu, chez le cardinal, Baudard de Sainte-James, trésorier général de la marine, et savait que celui-ci était attaché au cardinal, fort entiché, par surcroît, de Cagliostro. « Sainte-James, dit madame Vigée-Lebrun, était financier dans toute l'étendue du terme. C'était un homme de moyenne grandeur, gros et gras, au visage très coloré, de cette fraîcheur qu'on peut avoir à cinquante ans passés quand on se porte bien et qu'on est heureux. » Dans son hôtel de la place Vendôme, où les salons immenses étaient entièrement tapissés de glaces,

il donnait des dîners de cinquante couverts où la noblesse et les lettres étaient brillamment représentées. Sa magnifique propriété de Neuilly reçut du peuple le nom de « Folie-Sainte-James », à cause du luxe inouï. Il y organisait des soirées où l'on jouait la comédie, où l'on tirait des feux d'artifices, où tant de personnes étaient invitées que l'on se croyait dans une promenade publique. Sainte-James était très ambitieux, avide de protections puissantes à la Cour; il rêvait, non du ruban, mais du cordon rouge.

Madame de la Motte dit au cardinal : « Je vois la reine embarrassée pour le versement du 1er août. Elle ne vous l'écrit pas pour ne pas vous inquiéter. J'ai imaginé un moyen de lui faire votre cour en la tranquillisant. Adressez-vous à Sainte-James. Pour lui, cent mille écus ne sont rien. » Rohan en parla au financier; mais celui-ci, rendu méfiant par l'aventure du fermier général Béranger, demanda qu'une lettre de la reine réclamant l'argent demeurât entre ses mains. Et c'est ainsi que cette démarche qui, dans la suite, sera si vivement reprochée à Rohan, ne put aboutir.

Cependant on arrivait à la fin de juillet. Madame de la Motte devient agitée, nerveuse. Elle songe à reculer le terme du paiement. « Que signifie, lui dira maître Target, ce trouble de votre maison, ces agitations du 27 juillet, où vous sortez précipitamment de chez vous, où vous ne revenez ni dîner, ni souper, ni coucher; où vous vous réfugiez chez des amis et ne voyagez que la nuit? » Ce jour, 27 juillet, elle fait chez le notaire Minguet, en déposant des diamants « d'une immense valeur », un emprunt de trente-cinq mille livres. Le 31, elle fait porter chez le cardinal une lettre signée « Marie-Antoinette », où il est dit que les quatre cent mille livres promises pour le lendemain ne pourront être payées que le 1er octobre, mais qu'à cette date il serait fait un paiement de sept cent mille livres en une fois, moitié de la somme totale. Cette fois, l'inquiétude commence à pénétrer dans l'esprit du prélat, inquiétude qui augmente quand, comparant pour la première fois l'engagement signé « Marie-Antoinette de France » et la lettre qui venait de lui être remise, avec des billets de la reine qui lui sont confiés par quelques-uns de ses parents, il ne trouve entre les écritures aucune ressemblance.

Cagliostro, l'homme de bon conseil, est aussitôt appelé. Celui-ci, pour une fois, laisse de côté les lumières du grand Cofte, de l'archange Michaël et du bœuf Apis. Très perspicace, il démêle l'intrigue. Insensiblement, une haine sourde s'était formée entre lui et la comtesse de la Motte. L'un et l'autre se sentaient adversaires et rivaux dans la conquête fructueuse des bonnes grâces du cardinal. « Jamais, dit Cagliostro à Rohan, la reine n'a signé *Marie-Antoinette de France*. Vous êtes dupe d'une friponnerie et n'avez qu'un parti à prendre : aller vous jeter sans retard aux pieds du roi et lui conter tout ce qui s'est passé. »

Cagliostro devinait-il l'avenir ? — Dans le présent, il parlait d'or. Nous venons d'indiquer le moment critique dans la vie de Marie-Antoinette, celui où l'arrivée du Contrôleur général l'empêcha de questionner Böhmer sur le billet qu'il lui remettait; nous voici au moment critique dans la vie du cardinal. Eût-il suivi le conseil de l'alchimiste, l'effroyable scandale était évité. Mais une femme de chambre vint l'appeler de la part de la comtesse. Celle-ci, de ses paroles insinuantes, n'eut pas de peine à calmer ses esprits. Et la confiance lui revint entièrement quand madame de la Motte lui tendit une somme de trente mille livres, intérêt à verser aux joailliers pour les sept cent mille livres dont le paiement était reculé en octobre. Le cardinal, qui croyait toujours madame de la Motte dans la misère, ne douta pas que cette somme ne lui eût été remise par la reine. Mais les joailliers accueillent très mal l'idée de ce délai. Ils protestent avec vivacité et n'acceptent les trente mille livres qu'en àcompte sur les quatre cent mille qui leur sont dues immédiatement[1].

Cette attitude de Böhmer et Bassenge rendait en effet la situation extrêmement critique. L'histoire de madame de la Motte fait voir en elle une incroyable inconscience, qui fait d'ailleurs sa hardiesse et sa force. Elle ne voit le danger que quand il est immédiat et, alors seulement, cherche à y parer. En hâte elle fait revenir son mari de Bar-sur-Aube, où le comte, dans une insouciance parfaite, menait un train royal; puis, elle combine un coup si hardi, dénotant une vue si

1. Ces faits, d'après le mémoire des joailliers, les interrogatoires du cardinal et le plaidoyer de maître Target.

claire des caractères et de la situation, qu'une fois de plus on ne peut retenir un cri de surprise devant le génie d'intrigue de cette femme. Le 3 août, elle envoie le Père Loth chercher Bassenge et lui dit hardiment : « Vous êtes trompé, l'écrit de garantie que possède le cardinal porte une signature fausse ; mais le prince est assez riche, il paiera. »

Dans cette intrigue, longue, compliquée, conduite avec tant de suite et d'une main si sûre, c'est ici le coup de maître. Mis dans ce moment, brutalement, en face de la réalité, épouvanté par la perspective du scandale d'un procès certain, par l'effroyable honte qui allait rejaillir sur lui de la scène du bosquet, où le procureur du roi lui dirait qu'il avait été entraîné jusqu'à la lèse-Majesté, le cardinal, qui avait des ressources très grandes, ne devait pas hésiter à payer les joailliers et à étouffer toute l'affaire. Et il n'eût pas hésité, et madame de la Motte et son mari eussent joui tranquillement du fruit de leur larcin ! Ceci n'est pas une hypothèse ; on a les déclarations du prince de Rohan : « Il entrait dans les projets de madame de la Motte, dit-il, de déclarer elle-même que la signature était fausse. Elle se flattait de m'avoir réduit par ses adroites manœuvres à payer le collier sans oser même me plaindre. Et j'aurais certainement pris le parti de m'arranger avec les joailliers, en sacrifiant ma fortune et en employant le secours de mes parents[1]. »

Malheureusement pour le cardinal et pour Jeanne de Valois, les bijoutiers, par timidité, n'osent affronter le cardinal. Instruit par son collègue Bassenge des paroles de madame de la Motte, Böhmer, en proie aux plus vives alarmes, court le même jour à Versailles, s'efforçant d'obtenir une audience de la reine[2]. Il ne peut voir que la lectrice, madame Campan, qui lui dit :

— Vous êtes la victime d'une escroquerie, jamais la reine n'a reçu le collier.

Au moins, à présent, les joailliers iront-ils hardiment faire au cardinal la déclaration que madame de la Motte leur a

1. Interrogatoire de Rohan publié par M. Campardon, p. 223 ; confrontation à l'inspecteur Quidor, *Archives nationales*, X,2 B/1417. — Mémoire de Me Target, dans la *Collection complète*, IV, 177 ; — Le premier mot du cardinal, entrant à la Bastille, fut : « J'ai été trompé, je paierai le collier ».

2. Déclaration de Böhmer et Bassenge, *Archives nationales*, F, 7/4445, B.

conseillée? Jusqu'au bout, leur conduite déjouera ses calculs. Böhmer se rend à l'hôtel de Strasbourg; mais en présence de Rohan il se trouble et, au lieu de dire ce qu'il a sur le cœur, il demande timidement :

— Son Éminence est-elle certaine de l'intermédiaire qui a été placé entre elle et la reine?

Mais Rohan a vu Marie-Antoinette à Versailles, le soir, près du bosquet; il a en main la correspondance à vignettes bleues, dont il ne met plus en doute l'authenticité puisqu'il vient de recevoir 30 000 livres, intérêts de la somme qui est due : il répond qu'il a traité directement avec la reine.

Le même jour, 3 août, madame de la Motte mandait Rétaux de Villette, le pressait de fuir, lui remettait 4 000 livres pour son voyage. Rétaux fait charger ses malles sur un cabriolet, vient souper rue Neuve-Saint-Gilles, gaiement, jusqu'à minuit, et comme les meubles de la maison sont déjà emballés, à l'exception du lit des époux La Motte, Rétaux va coucher dans son cabriolet qui attend devant la porte et part à la pointe du jour. Il prend le chemin de l'Italie, en passant par la Suisse.

Enfin, ce même jour, 3 août, Jeanne envoie Rosalie chez le cardinal pour le presser de venir la voir. Le cardinal a fait défendre sa porte, mais la femme de chambre insiste, le suisse la laisse monter. Le cardinal se rend rue Neuve-Saint-Gilles. « J'ai des ennemis, lui dit-elle, je suis accusée d'indiscrétions et de vanteries; d'un moment à l'autre je puis être arrêtée; on m'a fait espérer, si je quitte Paris, que peut-être on cessera de m'apercevoir où je suis cachée. Je devrais être partie. Jusque-là je tremble. En attendant que mes affaires soient terminées ici et que tous mes meubles soient enlevés, accordez-moi, de grâce, un asile dans votre hôtel. » Rohan, confiant jusqu'à la dernière minute, lui dit qu'il est prêt à la recevoir avec son mari.

Dans la journée, elle avait donné un dîner où elle avait reçu le comte de Barras, sa sœur Marie-Anne qu'elle avait décidée à venir à Paris, un neveu, et d'autres personnes. Il ne fallait pas que son trouble intérieur se trahît. Mais au milieu de la nuit, par la porte qu'elle a ouverte doucement, sans bruit, elle glisse comme une ombre suivie de Rosalie.

« Le tremblement, dira Me Target, se montre dans tous vos pas. Les ténèbres ne suffisent pas pour vous rassurer contre les regards ; vous craignez jusqu'à la chandelle de votre portier; vous ne sortirez que lorsque tout le monde sera sorti de sa loge et quand la lumière sera éteinte ; le capuchon de vos mantelets vous couvrira le visage à l'une et à l'autre ; et c'est ainsi que vous parcourez mystérieusement, dans l'ombre, la solitude de cette partie du boulevard qui vous conduit à l'hôtel de M. le cardinal où vous allez prendre refuge. » Rue Vieille-du-Temple, elle trouva son mari : « Le sieur de Carbonnières nous conduisit dans une chambre qui avait été occupée par le sieur abbé Georgel. »

Par cette dernière manœuvre, madame de la Motte croyait lier définitivement son sort à celui de Rohan, établir sa bonne foi : « Si elle n'avait pas agi de bonne foi, serait-elle venue ainsi se livrer au prince ? »

Entrée avec son mari dans ce petit appartement de l'hôtel de Rohan dans la nuit du 3 au 4 août, elle en sortit le 5 ; le 6 elle partait pour Bar-sur-Aube.

Elle prenait le chemin de son pays natal, l'esprit rassuré. L'orage éclatant tomberait sur Rohan, qui n'hésiterait pas à le dissiper en payant les joailliers, D'ailleurs, la négociation n'avait-elle pas été faite directement entre les marchands et le cardinal ? Il n'y avait pas de raison de s'alarmer.

Quand les commissaires du Parlement objectèrent dans la suite à Rohan, que si la dame de la Motte eût réellement fait imiter la signature de la reine et vendre les diamants à son profit, elle n'eût pas déménagé au vu et su de tout le monde pour aller à Bar-sur-Aube et se fût plutôt retirée en pays étranger, Rohan répondit très justement : « La conduite de ladite dame de la Motte n'est pas si inconséquente qu'il semblerait au premier abord. Elle croyait m'avoir tellement enveloppé dans ses artifices que je n'oserais rien dire, et, de fait, les manœuvres sont tellement multipliées que j'aurais préféré payer, ne rien dire et laisser madame de la Motte jouir du fruit de ses intrigues. »

« Quelle conduite plus naturelle, plus habile, plus prudente, pouvait donc tenir Jeanne de Valois ? observe Me Labori qui a prononcé, sur le procès du Collier, une harangue d'une

éloquence fougueuse. Fuir, c'est s'accuser, donner à Rohan peut-être le moyen de se dégager. Rester, c'est condamner Rohan à arrêter l'affaire à tout prix, à payer Böhmer à se charger de tout. Que peut-elle craindre en effet? Rohan n'est-il pas un peu son complice, par son audace à s'élever jusqu'à la reine, par cette crédulité naïve de cette entrevue simulée, par cette correspondance inventée à plaisir? Encore dupe, Rohan ne peut vouloir perdre la reine; désabusé, il ne peut affronter une accusation de lèse-Majesté, affronter l'échafaud[1] ».

A Bar-le-Duc, le comte et la comtesse de la Motte donnent des réceptions éblouissantes. C'est un luxe fou. Ils vont aux fêtes des seigneurs de la contrée. A Châteauvillain, le duc de Penthièvre reçoit la comtesse avec les plus grands égards. « Le prince, dit Beugnot, la reconduit jusqu'à la porte du deuxième salon donnant sur le grand escalier, honneur qu'il ne fait point aux duchesses et qu'il réserve pour les princesses du sang », tant il a de respect pour la petite-fille des rois de France. Le comte Beugnot voit les époux la Motte presque journellement.

Beugnot avait accompagné madame de la Motte à l'abbaye de Clairvaux pour les solennités en l'honneur de saint Bernard. L'abbé Maury, lui aussi, prodiguait à la comtesse les plus rares distinctions. Il croyait, dit Beugnot, à ses relations avec le cardinal et la traitait comme une princesse de l'église. On se promena toute la soirée dans les beaux jardins de l'abbaye. Neuf heures sonnent. C'est le moment du souper. L'abbé Maury est en retard. On se décide enfin vers neuf heures et demie à se mettre à table sans lui. Le grand réfectoire percé de deux étages de fenêtres est en fête. Les murailles d'un blanc cru renvoient la lumière des bougies, et les camaïeux bistres, dans les voussures entre les pilastres élevés — des sujets religieux auxquels le style du temps donne un air de mythologies à la Van Loo — brillent d'un joyeux éclat.

Le roulement d'une voiture. L'abbé paraît, essoufflé, agité.

— Des nouvelles?

— Comment, des nouvelles? Mais où vivez-vous donc? le

1. Fernand Labori, Conférence des avocats, séance du 26 novembre 1888. — Alphonse Karr, dans le *Figaro* du 11 janvier 1890, développe des considérations identiques.

prince cardinal de Rohan, grand-aumônier de France, arrêté mardi dernier, jour de l'Assomption, en habits pontificaux, au moment où il sortait du cabinet du roi. On parle d'un collier de diamants acheté au nom de la reine...

« Dès que la nouvelle avait frappé mes oreilles, dit Beugnot, j'avais jeté les yeux sur madame de la Motte, qui avait laissé tomber sa serviette et dont la figure, pâle et immobile, restait perpendiculaire à son assiette. Le premier moment passé, elle fait effort et s'élance hors de la salle à manger. L'un des dignitaires de la maison la suit, et, quelques instants après, je quitte la table et vais la retrouver. Déjà elle avait fait mettre ses chevaux ; nous partons. »

Jeanne de Valois prononce des paroles incohérentes. Brusquement sa pensée s'arrête sur le nom de Cagliostro :

— Je vous dis que c'est du Cagliostro tout pur.

— Mais vous avez reçu ce charlatan, et ne vous êtes-vous pas compromise avec lui ?

— En rien, et je suis tout à fait tranquille, j'ai eu grand tort de quitter le souper.

Beugnot n'a pas une égale confiance. Il conseille de fuir en Angleterre.

— Monsieur, vous m'ennuyez à la fin ! Je vous ai laissé aller jusqu'au bout parce que je pensais à autre chose. Faut-il vous répéter dix fois de suite que je ne suis pour rien dans cette affaire ? Je suis très fâchée de m'être levée de table.

Sur le soir le temps s'était gâté. De lourds nuages roulaient au ciel. C'était l'orage. Dans la nuit noire la pluie tombait à verse. La voiture était fouettée par les branches mouillées des arbres, des hêtres et des frênes qui forment les bois de Clairvaux : un clapotement monotone qui énervait. Les roues s'embourbaient dans les ornières. Le tonnerre éclatait. Par moment les chevaux s'ébrouaient, refusant d'avancer. Enfin on sort du bois. Des deux côtés du chemin les champs s'étendent mornes et déserts. Les lanternes sont éteintes. On ne voit plus devant soi. La comtesse a peur que les chevaux ne traversent pas droit les ponts de l'Aube et la jettent dans la rivière. On passe aux Crottières. Enfin on arrive rue Saint-Michel, à la maison de la comtesse. Beugnot lui conseille de brûler tous les papiers qui concernent ses rapports avec le

cardinal. « Nous ouvrons, écrit-il, un grand coffre en bois de sandal rempli de papiers de toutes couleurs. J'étais pressé d'en finir ». Pourquoi ne pas jeter le tout au feu, ensemble, en bloc? Mais Jeanne tient à ce que le jeune avocat lise certains documents. C'était la prétendue correspondance amoureuse de Rohan avec Jeanne de Valois. Il était nécessaire que Beugnot en prît connaissance afin d'en pouvoir témoigner à l'occasion, mais nécessaire aussi que les lettres fussent anéanties après cette lecture, afin que l'authenticité n'en pût être contrôlée.

L'aube blanchissait quand Beugnot prit congé. Tous les papiers étaient détruits.

## IX

### UN MOT DE RIVAROL

Quand la reine eut été mise au courant de la conversation que madame Campan avait eue, le 3 août, avec son joaillier, elle le manda à Versailles. Böhmer s'y rendit le 9 août. Marie-Antoinette, étonnée, effrayée, demanda au bijoutier de lui rédiger un mémoire, qui lui fut remis le 12[1]. Toute la négociation du Collier, l'initiative de madame de la Motte, les démarches du cardinal et la remise du bijou entre ses mains y étaient racontés en détail.

Marie-Antoinette en parla aussitôt au roi, émue, irritée. Elle se sentait outragée par l'abus fait de son nom. L'antipathie que sa mère lui avait communiquée et avait entretenue si soigneusement en elle reparaissait dans toute sa force. « L'affaire, écrit-elle à son frère Joseph II, a été concertée entre le roi et moi, les ministres n'en ont rien su. » Ce fut le malheur. Dans le ministère était alors un homme de premier ordre, doué d'une connaissance profonde des hommes et d'une précieuse expérience, le comte de Vergennes. Il eût empêché la faute irréparable qui va être commise.

1. Il y a deux mémoires de Böhmer et Bassenge exposant l'affaire du Collier, celui qui fut remis le 12 août 1785 à la reine (publié en 1786, s. l. in-8 de 24 p.) et un autre qui fut remis le 23 août aux ministres. *Archives nationales*. F 7, 4445 B.

Un conseil est tenu dans la matinée du 15 août 1785, jour de l'Assomption. Le roi, la reine, Breteuil, le garde des sceaux Miromesnil se réunissent à dix heures dans le cabinet du roi. Vergennes n'y est pas ; la question qui va être agitée n'est pas de son département. Breteuil donne lecture à haute voix du mémoire des joailliers. Les opinions sont exprimées. Miromesnil recommande la prudence, la modération : « Il faut, dit-il, s'informer encore. Rohan n'est-il pas d'un rang et d'une famille à être entendu avant que d'être arrêté ? » Avec violence, Breteuil exprime une opinion opposée. Nous avons dit la haine personnelle qui s'était élevée entre Rohan et lui.

Breteuil était un homme très bon et fut un ministre distingué auquel l'histoire finira par rendre justice. Avec ses grandes qualités de cœur et d'esprit, il avait malheureusement une nature ardente et brusque. Il crut véritablement que le cardinal, abîmé de dettes, avait imaginé une pareille négociation pour se libérer de ses créanciers. Il exprima l'avis d'arrêter le cardinal sur-le-champ. Marie-Antoinette, non moins passionnée, ne comprenait pas qu'on hésitât : « Le cardinal a pris mon nom comme un vil et maladroit faux-monnayeur. » Louis XVI inclinait vers l'avis de Miromesnil. Il demanda à Breteuil d'aller chercher Rohan. Celui-ci s'était rendu à Versailles pour célébrer, dans la chapelle du palais, l'office de l'Assomption. A onze heures, il entre dans le cabinet du roi, vêtu en soutane de moire écarlate et en rochet d'Angleterre.

— Mon cousin, dit le roi, qu'est-ce que cette acquisition d'un collier de diamants que vous auriez faite au nom de la reine ?

— Sire, je le vois, j'ai été trompé, mais je n'ai pas trompé.

— S'il en est ainsi, mon cousin, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Mais expliquez-vous...

La reine était devant lui, la tête haute et fière. Elle le perçait de son regard qu'elle savait rendre si dur et altier ; elle l'écrasait de sa colère, de son mépris. Quelle chute brusque, atroce, où d'un coup était brisée la belle et longue espérance qui s'était peu à peu fortifiée en Rohan depuis la scène du soir au fond du parc. Rohan étouffe, le sang enfle ses tempes, ses jambes fléchissent. Le roi voit son émotion et lui dit d'une

voix plus douce : « Écrivez ce dont vous avez à me rendre compte. » Et le roi passe dans sa bibliothèque, avec la reine, avec Breteuil et Miromesnil. Rohan est seul, assis devant une grande feuille blanche, les yeux hagards, la cervelle vide. Il regarde la feuille blanche fixement. Sa main tremble. Il écrit quinze lignes commençant par ces mots : « Une femme que j'ai cru » ; finissant par ces mots : « madame Lamotte de Valois ».

Nous lisons dans le rapport officiel au lieutenant de police de Crosne : « Le roi a laissé le cardinal seul dans le cabinet afin qu'il pût écrire tranquillement. Quelque temps après le cardinal a apporté au roi sa déclaration qu'une femme nommée de Valois lui avait persuadé que c'était pour la reine qu'il fallait faire l'acquisition du collier et que cette femme l'avait trompé. »

— Où est cette femme, dit le roi.

— Sire, je ne sais pas.

— Avez-vous le collier ?

— Il est entre les mains de cette femme.

« Le roi lui a dit de retourner dans le cabinet et d'y attendre. Quelques instants après le roi et la reine ont été dans le cabinet où le cardinal attendait. Ils ont ordonné au garde des sceaux et à M. de Breteuil de les suivre. Alors le roi a ordonné au baron de Breteuil de faire lecture du mémoire des deux marchands. »

— Où sont ces prétendus billets d'autorisation, écrits et signés par la reine, dont il est question dans le Mémoire ? dit le roi.

— Sire, je les ai, ils sont faux.

— Je crois bien qu'ils sont faux !

— Je les apporterai à votre Majesté.

— Et cette lettre écrite par vous aux marchands joailliers, qui est également dans le Mémoire ?

— Sire, je ne me rappelais pas l'avoir écrite, mais il faut bien que je l'aie écrite puisqu'ils en donnent copie. Je paierai le collier.

Un moment de silence, et le roi reprend :

— Monsieur, je ne puis me dispenser, dans une pareille circonstance, de faire mettre les scellés chez vous et de m'assu-

rer de votre personne. Le nom de la reine m'est précieux. I est compromis et je ne dois rien négliger.

Rohan supplie de lui éviter l'éclat, surtout au moment où il va entrer dans la chapelle, pour officier devant toute la Cour et la foule de peuple venu de Paris. Il invoque les bontés du roi pour madame de Marsan, qui a eu soin de son enfance, pour le prince de Soubise, pour le nom de Rohan.

Le roi peut-être allait céder ; mais la reine, qui s'était contenue avec peine, intervient.

— Comment est-il possible, monsieur le cardinal, que ne vous ayant pas parlé depuis huit ans, vous ayez pu croire que je voudrais me servir de votre entremise pour conclure le marché du Collier ?

Marie-Antoinette parle d'une voix haute et nerveuse; elle pleure. Ce sont trop de rancunes, avec celles de Marie-Thérèse qu'elle ressent en ce moment. Son émotion gagne le roi. Breteuil l'emporte sur Miromesnil.

— Monsieur, je tâcherai de consoler vos parents autant que je pourrai. Je désire que vous puissiez vous justifier. Je fais ce que je dois comme roi et comme mari.

Rohan sort par la porte de glace. Breteuil est derrière lui. Il ne se tient pas de joie. Son visage en est rouge. D'une voix vibrante, il crie au duc de Villeroi, capitaine des gardes du corps : « Arrêtez monsieur le cardinal ! »

Le prélat est appréhendé au moment où il passait de l'Œil de Bœuf dans la Grande Galerie[1].

Quel hourvari ! Les courtisans se pressaient en foule prêts à se rendre à la Chapelle. A tout ce que la Cour contient de plus brillant, des gens du peuple sont venus se mêler. La confusion au premier moment est telle, que Villeroi doit attendre avant de mettre l'ordre à exécution. Il confie Rohan à M. de Jouffroy. Et, dans l'émotion générale, le seul qui ait du calme est Rohan qui est redevenu maître de lui. Il de-

1. Cette scène a été reconstituée d'après le rapport officiel adressé à Thiroux de Crosne, lieutenant général de police, complété par le récit que Marie-Antoinette en envoya à son frère Joseph II, lettre du 22 août 1785, publiée par MM. de Beaucourt et de la Racheterie, II, 74-76 ; par le récit que Rohan en fit ensuite lui-même et par des lettres très précises, fort bien informées, qu'un nommé Rivière adressait au prince Xavier de Saxe à Pont-sur-Seine, conservées dans les *Archives de l'Aube*.

mande d'une voix tranquille à M. de Jouffroy un crayon, et écrit, sans autre façon, quelques mots sur un billet qu'il a appuyé au fond de son bonnet carré rouge : c'est l'ordre à son fidèle abbé Georgel de brûler immédiatement tous les papiers qui sont dans « le porte-feuille rouge » : les petites lettres si chères jusqu'à ce jour — les petites lettres à vignettes bleues. Quand il arriva à l'hôtel de Strasbourg, sous escorte, l'ordre était exécuté. Le lendemain Rohan partit pour la Bastille, rassuré de ce côté.

Madame Campan nous fait connaître l'état d'esprit de la reine : « Je la vis après la sortie du baron de Breteuil. Elle me fit frémir par son agitation :

» — Il faut, disait-elle, que les vices hideux soient démasqués. Quand la pourpre romaine et le titre de prince ne cachent qu'un besogneux, un escroc, il faut que la France entière et que l'Europe le sachent ! »

La reine comptait sans les partis qui allaient se mettre avec Rohan. Tout d'abord sa famille immédiate, les Rohan, les Soubise, les Marsan, les Brionne, le prince de Condé qui a épousé une Rohan et sa maison puissante, et autour d'eux tous les mécontents de la Cour; tout le clergé, depuis le plus humble séminariste, jusqu'au prince-archevêque de Cambrai qui est, lui aussi, un Rohan; la Sorbonne où Rohan est proviseur et où il est aimé; les ennemis de Breteuil, et ils sont nombreux, puisque Breteuil est un homme de valeur ; les ennemis de la reine, et ils sont nombreux puisqu'elle est charmante et bonne ; Calonne et ses créatures, Lenoir et ses partisans ; enfin les libellistes, les nouvellistes, les esprits forts d'estaminet, les discoureurs de promenades publiques qui voient dès alors, dans ce conflit entre la reine et le premier dignitaire de l'Église de France, une lutte où le trône et l'autel, précipités l'un contre l'autre, vont l'un l'autre se fracasser.

Rivarol écrit : « M. de Breteuil a pris le cardinal des mains de madame de la Motte et l'a écrasé sur le front de la Reine qui en est restée marquée ». Cette image, qui compare Rohan dans sa robe rouge aux coquelicots que les enfants s'écrasent sur les tempes est hardie, assurément; mais elle dit bien ce qu'elle veut dire.

## X

### L'EMBASTILLEMENT

Le jour même de l'arrestation du cardinal, une lettre de cachet, signée Breteuil, ordonnait l'incarcération de madame de la Motte à la Bastille. Le 18 août, à quatre heures du matin, sous la direction de l'inspecteur Surbois, quelques hocquetons soutenus par la maréchaussée du pays se présentaient au domicile de la comtesse, rue Saint-Michel, à Bar-sur-Aube. Les hocquetons mirent plus de hâte que de soin à exécuter leur mission. Ils n'avaient pas ordre, il est vrai, d'arrêter le comte de la Motte; mais ils le laissèrent tranquillement détacher les boucles d'oreille, ôter les bagues ornées de brillants qui étaient aux doigts de sa femme, et faire ainsi disparaître le corps même du délit qu'elle portait sur elle. Aussitôt après le départ des hocquetons et de sa femme, La Motte alla rendre compte de l'événement à Albert Beugnot « d'un ton, dit celui-ci, suffisant et tranquille »; mais le jour même il rompt les scellés apposés chez lui, prend les objets qui lui conviennent et s'enfuit en Belgique, d'où il gagne l'Angleterre. Quand les hocquetons reparurent, ils trouvèrent maison vide. Dès le 23 août, La Motte eut même l'audace de se présenter à Londres, chez le bijoutier Gray, pour lui vendre les diamants qui lui restaient provenant du collier, et ceux qu'il avait laissés entre ses mains lors de son premier voyage[1].

Le cardinal coucha chez lui, rue Vieille-du-Temple, la nuit du 15 au 16 août. L'après-midi du mardi 16, on le vit aux fenêtres de son salon, qui dominaient les grands jardins par lesquels l'hôtel de Rohan communiquait avec l'hôtel Soubise, jouant avec son singe. Le soir, le marquis de Launey, gouverneur de la Bastille, alla le prendre pour le constituer prisonnier. Le cardinal voulut aller à pied jusqu'à la Bastille, et il y alla en effet ainsi, la nuit. Il ne fut pas logé dans les tours de la forteresse, c'est-à-dire dans les locaux réservés

1. Déposition du joaillier Gray, p. 24; déposition de Victor Laisus, domestique du comte de la Motte, *Archives nationales*, X.²B/1417; et Me Target, dans la Collection complète, IV, 140-41.

aux détenus ordinaires. Deux appartements étaient aménagés pour recevoir les prisonniers de distinction, dans les bâtiments qu'occupaient les officiers de l'état-major. Le plus vaste d'entre eux fut mis à la disposition de Rohan. Trois de ses domestiques, Brandner, Schreiber et Liégeois, furent autorisés à le servir. Une somme de cent vingt francs par jour — ce qui paraît presque invraisemblable étant donnée la valeur de l'argent à cette époque — fut affectée à son entretien. Sa table était servie princièrement. Il voyait toutes les personnes qu'il désirait, sa famille, ses secrétaires, ses conseils... Il lui arriva de donner dans sa prison un festin de vingt couverts où l'on ouvrit des huîtres et fit mousser le champagne. Hardy note que, à cause de cette affluence de visiteurs, le grand pont-levis de la Bastille était abaissé pendant toute la journée et les deux vantaux de la porte principale toujours ouverts, « ce qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vu ». De sa prison, Rohan continua d'administrer les affaires de son diocèse, celles de la grande aumônerie et des Quinze-Vingts. Il tenait salon à peu près comme à l'hôtel de Strasbourg. Il se promenait des après-dîners sur la plate-forme des tours. Il était alors en redingote brune, en chapeau rond et rabattu. Les badauds s'attroupaient pour le voir. Il y eut des manifestations, et l'on dut interdire au prisonnier la promenade des tours. Pour se promener le cardinal avait, il est vrai, encore les jardins du gouverneur, en triangle, dans l'ancien bastion de la forteresse. Tel était, comme on sait, le régime auquel étaient soumis à la Bastille les prisonniers du roi, c'est-à-dire ceux qui y étaient renfermés par lettres de cachet. Mais quand, à partir du 15 décembre, le cardinal eut été régulièrement décrété de prise de corps par le Parlement assemblé, et que, cessant d'être le prisonnier du roi, il devint celui de la magistrature, il fut soumis au régime ordinaire des détenus. Et, dans la solitude, son humeur devint plus sombre et sa santé s'altéra.

Louis XVI avait désigné, dès le premier moment, pour interroger Rohan à la Bastille, Breteuil et Thiroux de Crosne. Le choix était régulier. C'était, en effet, du ministre de Paris et du lieutenant de police que relevaient les prisonniers de la Bastille. Mais Rohan les récusa l'un et l'autre : le premier,

pour cause d'inimitié personnelle, le second comme n'étant pas de qualité à l'interroger. Ils furent remplacés par Vergennes, ministre des Affaires étrangères, et le maréchal de Castries, ministre de la Marine. Le cardinal leur remit, le 20 août, un résumé clair, modéré et d'une rigoureuse exactitude, de l'histoire du Collier, telle qu'il la connaissait [1].

Cependant dans Paris couraient déjà des récits fantastiques. Dès le premier jour, l'opinion se passionna. Et pendant des mois on trouvera — tel un écho — dans les gazettes de Hollande la constatation : « On ne s'occupe à Paris que de l'affaire du Collier. »

Pour suivre les contre-coups de ces événements dans l'opinion populaire nous avons un document d'une valeur inestimable, le journal du libraire Hardy [2]. Les boutiques des libraires en vogue peuvent alors se comparer aux salles de rédaction de nos grands journaux. Là, paraissaient et s'enlevaient ces pamphlets, libelles, brochures, feuilles volantes, qui s'imprimaient dans la nuit, paraissaient le matin, et à midi parfois étaient déjà épuisés. Là se pressaient les échotiers, les nouvellistes, les curieux et les flâneurs. Grouillantes potinières où se répétaient les bruits de la rue, des cafés et des promenades, de la cour, du Palais et des salons. Le libraire Hardy, brave homme, d'esprit modéré, sans parti-pris, a écrit au jour le jour la relation de tout ce qui venait de la sorte à sa connaissance.

L'opinion publique fut au début hostile au cardinal. On parlait de ses débauches, des sérails qu'il entretenait dans Paris. Il n'a pas paru une femme dans le procès, madame de la Motte, la comtesse Cagliostro, la petite d'Oliva, sans qu'immédiatement les Parisiens ne se fussent confié l'un à l'autre : « Encore une maîtresse du cardinal ! » Et puis le refrain : « C'est un besogneux ! » On publia des caricatures. L'une représentait l'Éminence captive tenant de chaque main une tirelire, avec ces mots : « Il quête pour payer ses dettes. » (Rohan

1. Publié par Peuchet, *Mémoires historiques*, III, 162-65.

2. Le journal de Hardy est encore inédit, conservé à la Bibliothèque nationale, manuscrits français, six volumes in-folio. Le volume qui correspond à la période du Collier est coté : 6685.

était grand aumônier.) Une autre lui mettait la corde au cou, avec ces mots : « Autrefois j'étais bleu », allusion au cordon du Saint-Esprit. Et les chansons de courir les rues.

Mais à Versailles la cour était hostile à la reine. La noblesse et le clergé poussaient des cris aigus à propos de l'arrestation retentissante du 15 août et croyaient devoir se solidariser avec l'un des leurs principaux représentants. « A la ville, dit la *Correspondance secrète*, on accusait madame de la Motte et le cardinal ; mais à la cour on accusait la reine. » Enfin le Parlement, entraîné par le jeune et fougueux Duval d'Éprémesnil, se prononçait ouvertement en faveur de celui qu'on appela immédiatement « une illustre victime » de l'arbitraire royal et des intrigues ministérielles. L'arrestation du 15 août était proclamée un coup de force et une illégalité. « On se récriait contre un acte aussi absolu de despotisme que l'était celui de l'enlèvement de S. E. le prince Louis de Rohan-Guéménée, que quelques personnes attribuaient à l'animadversion particulière d'un ministre empressé d'exercer sa vengeance[1]. »

***

Madame de la Motte arriva à la Bastille dans la matinée du 21 août. Avec la vivacité de son esprit, elle avait dès le premier moment bâti tout un système de défense, y mêlant ses rancunes, ainsi qu'elle le fit toute sa vie, à ce qu'elle croyait son intérêt. On a dit sa rivalité avec Cagliostro. Elle n'avait pas tardé à démêler que l'alchimiste la desservait dans l'esprit du cardinal. D'autre part, ce personnage étranger, parlant mal le français, bizarre d'allure, doublement suspect en qualité d'alchimiste et de franc-maçon, dépensant des revenus immenses dont personne ne connaissait la source et soupçonné de pratiquer l'espionnage, lui paraissait l'homme à endosser les responsabilités. Elle le chargea dès son premier interrogatoire. Le 22 août, Cagliostro et sa femme étaient embastillés. « Le comte de Cagliostro, écrit Hardy, arrivé depuis peu dans la capitale où il faisait étalage de prétendus secrets et d'un charlatanisme de nouveau genre, passant

1. *Gazette d'Amsterdam*, 27 septembre 1785, confirmée par les Mémoires de madame Campan.

d'ailleurs pour espion, vient d'être arrêté avec son épouse soi-disant maîtresse du cardinal. »

Madame de la Motte se montrait donc rassurée. Son mari et Rétaux étant en fuite, il était difficile d'apporter contre elle un témoignage. Le cardinal avait négocié directement avec les joailliers. La pièce signée « Marie-Antoinette de France », était tout entière de son écriture, hors la signature contrefaite par Rétaux. C'est entre ses mains que le collier avait été remis. Madame de la Motte ne s'alarma que le jour où elle apprit qu'on faisait chercher Rétaux de Villette hors de France. Vergennes réclamait son extradition. A cette nouvelle elle vit l'urgence de faire se sauver la d'Oliva. Si Rétaux était saisi il pourrait indiquer le nom de la figurante, et l'accord de leurs dépositions deviendrait écrasant. Du fond de la Bastille, madame de la Motte trouva les moyens de faire tenir un avis à la jeune femme, rue Neuve-Saint-Augustin, où elle était allée demeurer depuis le 1er juillet. « Une calomnie atroce, lui mandait-elle, me retient captive, et la même main qui me frappe peut mettre vos jours en danger à cause de la scène du Bosquet, si vous ne sortez de France sans délai. » Nicole d'Oliva, effrayée, partit de nuit avec son amant, Toussaint de Beaussire, et gagna Bruxelles ; mais ils y furent, l'un et l'autre, arrêtés dans la nuit du 16 au 17 octobre 1785 et à leur tour écroués à la Bastille. Quand l'inspecteur Quidor eut saisi Rétaux de Villette à Genève, où il vivait caché sous le nom de Marc-Antoine Durand, et que celui-ci fut entré, le 26 mars 1786, dans la prison du faubourg Saint-Antoine, il ne manqua plus à l'instruction, en fait de personnage essentiel, que le comte de la Motte.

L'extradition ne s'obtenait pas en Angleterre comme en Belgique ou en Suisse. Vergennes essuya un refus. Le gouvernement français fit son possible pour enlever La Motte d'un coup de main. Histoire de brigands conçue par un certain Lemercier, agent secret de la cour de France en Angleterre. Le projet fut monté par la police de Paris d'accord avec le comte d'Adhémar, ambassadeur de France à Londres. On avait découvert la retraite du comte de la Motte à Newcastle-sur-Tyne, en Écosse. Des vaisseaux charbonniers furent frétés et tenus en rade. L'équipage, composé de cinq

hommes, était acheté. On offrit mille livres sterling au particulier chez lequel La Motte était logé; c'était un « maître de langues » nommé Costa qui avait épousé une Française. Il devait verser au comte un narcotique. La Motte, une fois endormi, serait mis dans un sac et transporté à bord. Mais le projet, découvert par La Motte, manqua[1].

Aux accusés on réunit tous les témoins qui parurent utiles : la comtesse de Cagliostro, madame de la Tour et Marie-Jeanne, la jeune fille encore innocente qui avait vu la reine dans un bocal plein d'eau, Rosalie la soubrette, le baron de Planta, madame Laporte qui avait parlé à madame de la Motte du collier, Grenier, l'orfèvre, Du Clusel, premier commis de la marine, et Claude Cerval, dit l'Italien, qui avaient négocié des bons de finance que les La Motte disaient tenir du cardinal, et, enfin, Toussaint de Beaussire, arrêté à Bruxelles avec sa maîtresse, Nicole d'Oliva. Tous furent logés à la Bastille.

## XI

### LES PRÉLIMINAIRES DU JUGEMENT

Voici donc, à l'exception du comte de la Motte, tout le monde sous les verroux du roi. Louis XVI offrit au cardinal de s'en rapporter, soit à la décision de son souverain, soit au jugement du Parlement.

Rohan choisit le Parlement par la lettre qui suit :

Sire,

J'espérais par la confrontation acquérir des preuves qui auraient convaincu Votre Majesté de la certitude de la fraude dont j'ai été le jouet, et alors je n'aurais ambitionné d'autres juges que votre justice et votre bonté. Le refus de confrontation me privant de cette espérance, j'accepte avec la plus respectueuse reconnaissance la permission que Votre Majesté me donne de prouver mon innocence par les formes

1. Déclaration sous serment faite, le 3 avril 1786, devant le magistrat de Middlesex par Benjamine Costa, publiée dans les *Mémoires du comte de la Motte*, p. 153-55. — Confirmée par le rapport, en date de septembre 1785, de Lemercier à Thiroux de Crosne, publié par Peuchet, III, 171-73.

juridiques et, en conséquence, je supplie Votre Majesté de donner les ordres nécessaires pour que mon affaire soit renvoyée et attribuée au Parlement de Paris, les Chambres assemblées.

Cependant, si je pouvais espérer que les éclaircissements qu'on a pu prendre et que j'ignore, eussent conduit Votre Majesté à juger que je ne suis coupable que d'avoir été trompé, j'oserais alors vous supplier, Sire, de prononcer selon votre justice et votre bonté. Mes parents, pénétrés des mêmes sentiments que moi, ont signé.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

*Signé :* LE CARDINAL DE ROHAN,
DE ROHAN, PRINCE DE MONTBAZON,
PRINCE DE ROHAN, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,
L.-M., PRINCE DE SOUBISE.

Les historiens ne paraissent pas avoir connu l'original de cette lettre et l'apprécient tous d'une manière inexacte. D'après les commentaires qui en furent donnés, Rohan se soumettait au jugement du roi dans le cas où celui-ci l'estimerait innocent. Mais Louis XVI, influencé par Marie-Antoinette, persistait à le juger coupable. Rohan fut donc renvoyé devant le Parlement. Les lettres patentes en furent données à Saint-Cloud le 5 septembre et enregistrées le 6 septembre, la Grand'Chambre et la Tournelle assemblées.

Louis XVI commettait ainsi une seconde faute non moins grave que la première. Le roi était déjà troublé par les idées qui ont fait la Révolution. Il avait entre les mains un instrument admirable, et, en la circonstance, merveilleusement adapté à l'objet pour lequel il était fait : les lettres de cachet. De par la coutume et de par la loi, il était le premier, et, s'il le voulait, le seul juge de ses sujets. Le Parlement ne jugeait qu'en vertu d'une délégation du pouvoir judiciaire dont le roi était l'unique source dans le royaume. Et Louis XVI s'en va confier à cette assemblée, qui n'exerce la justice que parce qu'il lui en a délégué le pouvoir, une cause où l'honneur de sa femme et celui de sa couronne sont immédiatement intéressés. La scène du Bosquet, à elle seule, où la dignité et la vertu de la reine étaient outragées, l'autorisait à faire lui-même sa fonction de juge.

Et, le Parlement, avec l'esprit qui animait la majorité de ses membres, ne désira immédiatement qu'une chose,

humilier la couronne, ensuite, atteindre « l'arbitraire ministériel ». Le comte de la Motte écrira lui-même : « Il est certain qu'une partie de la magistrature, préludant, dès ce moment, à la résistance qu'elle opposera bientôt à l'autorité royale, cherchait moins à préparer un triomphe au cardinal qu'une humiliation pour la cour ». L'abbé Georgel lui-même en convient. Il désigne ceux des magistrats qui servaient le cardinal, « non pas avec cet intérêt calme et scrupuleux qu'un juge équitable accorde à l'accusé, mais avec toute l'ardeur de l'esprit de parti ».

Les mœurs du temps donnaient au procès un retentissement extrême. Les mémoires et plaidoyers des avocats étaient imprimés, distribués à profusion, vendus à milliers d'exemplaires. Pendant des mois, la réputation, la vertu, jusqu'à la probité de la reine seront en discussion, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Le roi n'apportait à la connaissance du Parlement que l'escroquerie du Collier en elle-même et la falsification de la signature de la reine. Le cardinal en est innocent, et, fatalement, cette innocence deviendra un coup mortel à la réputation de Marie-Antoinette. C'est ainsi que, par l'ampleur des intérêts engagés, ce procès, selon l'observation de Mirabeau, devint l'affaire la plus sérieuse de tout le royaume. Et les avocats, rédigeant leurs mémoires, pourront dire : « L'Europe entière a les yeux ouverts sur ce procès fameux : les plus légères circonstances deviennent l'aliment de la curiosité universelle[1]. »

Le Premier président d'Aligre désigna pour commissaires rapporteurs Maximilien-Pierre Titon de Villotran et Jean-Pierre Dupuis de Marcé, l'un et l'autre conseillers en la Grand'Chambre. Le premier, orateur brillant, avait le don d'expédier rapidement les affaires qu'il rendait lucides par son charme. Il avait la réputation d'amener toujours ses collègues à son opinion. Le second, bon homme, passait pour

1. Me Thilorier pour Cagliostro, p. 49. Me Blondel, pour Nicole d'Oliva, s'expriment de même : « Ce procès trop célèbre qui fixe en ce moment les regards de toute la France, de toute l'Europe... » Hardy dit, dans son *Journal* à la date du 6 septembre 1785 : « Ce procès, qui fixe actuellement l'attention non seulement de la France entière, mais de toute l'Europe ». — Dans la *Gazette de Leyde* du 28 juin : « Cette grande pièce qui, par son intrigue, tient l'Europe attentive à son dénouement. »

avoir une intelligence médiocre et être entièrement subordonné à son collègue[1].

Le procès fut conduit tout entier de la manière la plus régulière. Un décret du roi transforma à cette occasion la Bastille, prison d'État, en prison judiciaire sur laquelle le Parlement eut la direction, en ce qui concernait les prisonniers mêlés à l'affaire du Collier. Toutes les pièces de la procédure sont entières et portent la signature des accusés et des témoins. Les procès-verbaux sont entiers, sans lacunes. Aucun détail de la procédure ne fut tenu secret. Les accusés ont tous été confrontés entre eux. Ils communiquaient librement avec leurs avocats et leur fournissaient tous les renseignements qu'ils croyaient utiles à leur défense. La *Gazette de Leyde* rendait compte des moindres incidents. Les Parisiens étaient au courant, jour par jour, de ce qui se passait à la Bastille. On peut même dire que, pendant l'instruction, les divulgations furent très nombreuses et parfois d'un caractère scandaleux. Aujourd'hui, aucune instruction judiciaire ne permettrait aux accusés une semblable liberté.

L'opinion ne tarda pas à se retourner en faveur du cardinal. « On n'y voyait plus, dit Hardy, qu'une entreprise inconsidérée du ministère, telle que celle d'avoir fait mettre si indûment au mois de mars dernier le sieur Caron de Beaumarchais à Saint-Lazare, avec cette différence qu'il s'agissait d'un personnage de tout autre importance. » Toutes les femmes se déclaraient en faveur de la *Belle Éminence*. Des rubans mi-partie rouges et jaunes se mirent à la mode. Cette parure s'appela : « Cardinal sur la paille ». On a vu comment, lors de son arrestation, Rohan avait pu envoyer l'ordre à l'abbé Georgel de brûler la prétendue correspondance de la reine : « Les grandes dames de la Cour, lisons-nous dans le *Journal* de Hardy, prenaient avec la plus grande chaleur la défense du cardinal, tant elles étaient touchées et reconnaissantes de la délicatesse qu'il avait montrée dans les premiers moments de sa détention en chargeant le sieur abbé Georgel, son homme de confiance, d'anéantir ou de mettre à couvert généralement

1. Titon de Villotran fut condamné à mort le 26 prairial an II, et Dupuis de Marcé le 1er floréal de la même année.

toutes les pièces qui auraient pu déceler ses agréables correspondances avec nombre d'entre elles. »

A l'instruction, madame de la Motte fit une défense étonnante de présence d'esprit et d'énergie. Durant cette procédure de deux mois, où elle fut presque journellement sur la sellette, elle ne se découragea pas un moment. Elle tint tête à tous les témoins. Au moment où elle voyait son système de défense ruiné, aussitôt, en un instant, elle en construisait un autre en présence des juges, avec les circonstances les plus précises. Si on demandait une preuve de ce qu'elle avançait, immédiatement elle citait deux, trois, plusieurs faits, inventés pour appuyer ce qu'elle avait avancé, et, à ces faits nouveaux, donnait immédiatement d'autres faits pour preuve, non moins imaginaires, si l'ombre d'un doute lui paraissait demeurer dans l'esprit du magistrat. Au cardinal qui l'accusait en lui demandant d'où lui était venu subitement tant d'argent, elle répondait qu'il le savait mieux qu'un autre puisqu'elle était sa maîtresse et qu'il l'entretenait[1]; au baron de Planta, dont les dépositions vigoureuses et précises la frappaient comme des coups de marteau, elle dit qu'il était honteux qu'il osât parler contre elle, après avoir voulu la violer; au Père Loth, qui avait été son homme de confiance, et qui, partie par gratitude pour Rohan, qui l'avait fait prêcher devant le roi, partie par rancune contre Villette qui l'avait supplanté dans l'esprit de la comtesse, racontait tout, elle disait qu'il était un moine crapuleux, qui amenait des filles à son mari et volait dans ses tiroirs; à mademoiselle d'Oliva elle reprochait ses mœurs et ses propos inconvenants; à Cagliostro elle jetait à la figure un chandelier de bronze, et lui rappelait avec des éclats de rire comment il la nommait « sa cygne » et « sa colombe », avec toutes sortes de roucoulements. Cagliostro répondait en levant vers les solives du plafond un regard inspiré, avec de grands gestes, inondant la malheureuse comtesse d'un flux de paroles où revenaient le nom de Dieu, et une foule d'expressions arabes, italiennes, et de grands mots sonores n'appartenant à aucune langue.

1. Il n'y a pour nous aucun doute que madame de la Motte mentait en se disant la maîtresse du cardinal.

Une scène terrible fut sa confrontation du 12 avril, avec la d'Oliva et Rétaux de Villette. Pressée par leurs déclaration, concordantes, elle dut finalement avouer la scène du Bosquet. Jusqu'alors elle l'avait obstinément niée; mais l'aveu ne sortit qu'après mille cris de rage et des contorsions, au bout desquels elle eut un évanouissement. On courut chercher du vinaigre. Saint-Jean, porte-clef de la Bastille, la prit enfin dans ses bras pour la porter dans sa chambre. Mais à peine l'eut-il saisie, que, revenant à elle, Jeanne le mordit dans le cou jusqu'au sang. Saint-Jean poussa un cri et la laissa tomber[1].

L'attitude du cardinal était au contraire d'une grande tranquillité. Il comparaissait dans ses vêtements de cérémonie, en rochet et en camail, et nous pouvons très exactement nous le représenter, avec sa haute taille, ses yeux bleus, doux et tristes, les cheveux grisonnants sous la calotte rouge. La robe rouge est d'une étoffe soyeuse et d'un ton plus pâle que ne l'exigerait l'uniforme. Sur les mille arabesques que fait la dentelle de Bruges, se détache en nuance douce le cordon bleu pâle du Saint-Esprit. Son attitude impose le respect et la tristesse.

La petite baronne d'Oliva inspire, par sa grâce touchante, la sympathie et l'émotion. « On n'a jamais vu, dit Charpentier dans sa *Bastille dévoilée*, tant d'honnêteté et de dissolution dans la même personne. Jamais on n'a vu plus de franchise, plus de candeur, que mademoiselle d'Oliva en a fait paraître dans son interrogatoire. C'est une justice que lui rendirent ses juges, ses avocats et tous ceux qui ont eu avec elle des relations. »

Faut-il relever les contradictions incessantes de madame de la Motte d'un jour à l'autre de la procédure? Après avoir nié la scène du Bosquet, elle en avoue la réalité; après avoir accusé Cagliostro, elle doit proclamer son entière innocence. Dans le premier mémoire qu'elle fait rédiger par son avocat, le voleur est Cagliostro; dans le second, c'est le cardinal. Celui-ci lui aurait fait une première livraison de diamants au mois de mars. Mais, répond le cardinal, dès le mois de février Villette a été saisi, vendant des diamants du collier.

1. *Gazette de Leyde*, 14 avril 1786; Journal de Hardy, Bibliothèque nationale, manuscrit français 6685, p. 316 (à la date du 26 mars 1786). Abbé Georgel, II, 186-87; *Vie de Jeanne de Saint-Rémy*, II, 39.

Dans une même version les faits deviennent contradictoires. Rohan se serait approprié des fragments du collier, il aurait chargé la comtesse d'en vendre à Paris, il aurait chargé La Motte d'en aller vendre à Londres.

Si bien que les avocats du cardinal, s'adressant à Me Doilliot, avocat de madame de la Motte, pourront dire : « De quel œil peut-on regarder une cliente qui semble vouloir, tantôt dans la procédure qu'on oublie ses mémoires, tantôt dans ses mémoires qu'on oublie la procédure, et pour la défense de laquelle, la veille du jugement, il reste à peine un seul des faits dont se composait la défense à l'époque des décrets ».

Rétaux à son tour fit des aveux. Il reconnut avoir mis la fausse signature « Marie-Antoinette de France », avoir écrit, sous l'inspiration de madame de la Motte, une fausse correspondance, les petites lettres à vignettes bleues. » Les témoins l'écrasent, dit Me Target : les sieurs Böhmer et Bassenge, le sieur Grenier, le sieur Achet, Me de la Porte, le Père Loth, le sieur Villette, la demoiselle d'Oliva, le sieur Cagliostro, les domestiques de la dame la Motte, tous les témoins de France, tous les témoins d'Angleterre, où son mari a transporté les mêmes fables, élèvent leur voix contre elle ; elle crie que ces témoins en imposent ; voilà son unique réponse : elle est donc convaincue ».

Son dernier refuge, comme celui des criminels aux abois, fut le mystère. Toutes ses explications étant détruites l'une après l'autre, et ne trouvant devant l'accablement des témoignages aucun système nouveau : « Il y a là un secret, dit-elle, que je ne confierai qu'en tête-à-tête au ministre de la maison du Roi ». Enfin, hors d'elle d'exaspération et de rage impuissante, elle joua la folie. Les porte-clés de la Bastille, en entrant dans sa chambre, la trouvaient couchée toute nue sous son lit.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

*(A suivre.)*

# LA
# RENAISSANCE ÉCONOMIQUE
# DE L'ITALIE

## I

Un peuple qui occupe une place spéciale dans les souvenirs classiques et dans l'histoire de l'art dévêt difficilement, aux yeux de l'étranger, la physionomie un peu conventionnelle qu'il tient de ce privilège. Quand, de surcroît, il a fourni la scène et les principaux acteurs aux épisodes d'une révolution politico-religieuse diversement et passionnément jugée par les contemporains, il est fort rare qu'il soit jugé lui-même avec impartialité. A ce double titre, les Italiens sont mal connus ou méconnus, non seulement du reste de l'Europe, mais de leurs plus proches voisins. En France, nous avons suivi avec trop peu d'intérêt, notamment, une étape caractéristique de leur carrière. Nous les imaginons avec peine prenant rang dans le mouvement économique : celui-ci parce qu'il persiste à entendre une dissonance, toute d'impression, dans la rencontre de ces deux mots : Italie et industrie ; — celui-là parce qu'il juge *a priori* le principe de l'unité italienne inepte à engendrer un autre état de choses que l'inquiétude, l'instabilité, la misère. L'objet de cette étude est d'opposer quelques faits à ces opinions. Nous disons : quelques faits, car l'exploration détaillée de la matière exigerait des volumes. Aussi bien, puisqu'un récent attentat vient de fournir le sujet de quelques thèses sur les

conditions économiques de la Péninsule; puisque aussi, chez les nations monarchiques, l'avènement d'un souverain marque le passage d'un chapitre de l'histoire à l'autre, il nous a paru qu'il y avait lieu d'interpréter à grands traits l'effort du pays et de l'État sous les deux règnes précédents, et que ces pages, pour courtes qu'elles soient, viendraient à leur heure.

C'est une opinion courante que l'Italie tire ou doit tirer ses principales ressources de l'agriculture. Elle préjuge arbitrairement une sorte d'inaptitude du pays à participer à l'évolution industrielle; elle donne à penser, plus gratuitement encore, que la nature lui épargne les maladies ou les intempéries, les hommes, la concurrence et les crises de mévente, qui affectent l'agriculture dans toute l'Europe occidentale, et l'ont obligée, elle aussi, à évoluer. En réalité, la production du sol, dans l'ensemble, ou, plus exactement, le rendement, d'après le cours moyen des mercuriales, sont restés à peu près stationnaires, pendant ce dernier quart de siècle. Et il a fallu encore, pour qu'ils se tinssent à ce niveau, que l'Italien s'assimilât les progrès de la technique et du machinisme agricoles, mit en valeur près de deux millions d'hectares auparavant improductifs, s'inspirât des besoins des marchés extérieurs, bref devînt, un peu comme il arrive partout, agriculteur-industriel et agriculteur-commerçant. Il suffira de rappeler les vicissitudes par lesquelles ont passé les cultures classiques du blé et de la vigne pour faire ressortir cette vérité.

La concurrence australienne et américaine a eu pour effet de restreindre la production du blé en Italie dans la proportion de près d'un cinquième (42 millions d'hectolitres en 1899, au lieu de 51, chiffre moyen du *quinquennium* 1870-1875). Et le pire ne fut peut-être pas que le pays devînt ainsi tributaire de l'étranger, pour une partie de son alimentation fondamentale, soit en pain, soit en pâtes. La dépression du prix du blé a marché de pair avec celle de la production, et force a été de protéger celle-ci par des droits qui, de 1 lire 40, ont fini par s'élever à 7 lires 50 au quintal. On sait combien, à l'expérience, il faut rabattre de l'efficacité du droit protecteur sur les denrées d'un usage universel. Il fonc-

tionne surtout, en Italie comme ailleurs, au bénéfice de la spéculation, des intermédiaires et de la douane. Dans les années de disette — et par exemple en 1897 — sa suspension temporaire n'a pas empêché les cours de renchérir, et l'on a vu le blé monter au prix excessif de 32 francs le quintal. Dans les années moyennes, il n'enrichit guère le producteur, et relève en revanche le prix du kilogramme de pain à trente-cinq centimes, soit quinze centimes de plus que le travailleur ne le paie en Angleterre, en Belgique, en Hollande, où le niveau des salaires est autrement élevé. De là, dans cette Italie qu'on prétend « essentiellement agricole », à l'état chronique une question, et, dans les mauvaises années, une crise du pain. L'une et l'autre pèsent surtout sur le prolétariat des campagnes, parce qu'il est le plus mal payé. On en a vu les conséquences, dans les Calabres et en Sicile, se dérouler jusqu'à la barre des tribunaux militaires. Et ainsi le monde rural a été la première et reste la plus constante victime d'une sorte d'engrenage économique, qui a forcé à restreindre, puis à protéger la production, sous l'aiguillon de la concurrence étrangère.

La crise du blé ne pouvait manquer d'avoir sa répercussion sur d'autres cultures. Il fallait bien utiliser les terrains soustraits à la production des céréales. De là, plantation intensive, on voudrait pouvoir dire *surplantation* de vignes. La superficie cultivée en vignes, qui n'était que de 1 870 109 hectares en 1878, atteint aujourd'hui, en chiffres ronds, 3 500 000 hectares [1]. Cet immense effort a engendré deux ordres de déboires. D'abord, soit que les reconstitutions aient été hâtives et, par conséquent, défectueuses, soit que les maladies cryptogamiques et le phylloxéra, sur quelques points, en aient compromis le résultat, le rendement ne s'est pas proportionné, à beaucoup près, à la superficie cultivée. Il ne s'est élevé, pendant la même période, que de 27 à 32 millions d'hectolitres. Et tel quel, il passe encore de beaucoup les besoins de la consommation intérieure. Le vin italien est, par excellence, un produit d'exportation. Autre sujet de crise agraire. Il est superflu de rappeler celle qu'engendra, dans les

1. Compris les hectares de culture mixte.

Pouilles, à dater de 1888, la dénonciation anticipée des traités en vigueur avec la France, d'autant que l'aberration parlementaire qui lui donna lieu est aujourd'hui confessée. Mais, pour l'avenir, et bien qu'on soit parvenu, grâce à des traités qui viennent à échéance en 1903, à ouvrir aux vins les marchés suisse, allemand, austro-hongrois surtout, la question reste entière. Elle est suspendue à l'*alea* d'un renouvellement qui préoccupe fort les Italiens en ce moment même. Et force est bien d'en conclure, pour le vin comme pour le blé, — c'est-à-dire, en somme, pour les deux branches maîtresses de la production du sol, — qu'ici, l'insuffisance, là, la surabondance de cette production concourent à une même instabilité du marché agraire.

Fort heureusement cette expérience a suscité chez une foule d'agriculteurs intelligents, dans le nord et le centre de l'Italie surtout, le goût et la pratique d'autres cultures. On a compris que beaucoup de produits du sol, qualifiés d' « accessoires » il y a seulement une vingtaine d'années, étaient appelés à figurer aux premiers rangs dans la statistique de la richesse générale. On s'est rendu compte surtout que, dans un pays sobre, l'exportation devait être de plus en plus le stimulant et tout à la fois le régulateur de la production, — de telle sorte que, si l'Italie a subi durement le contre-coup des lois qui régissent le marché international, elle leur est redevable d'une éducation féconde.

Par exemple, au cours d'une période de vingt ans, de 1878 à 1899, l'exportation des agrumes a passé de 979 986 à 2 392 175 quintaux. Celle des fruits, primeurs, fleurs, légumes de toute sorte, verts ou secs — tous produits que, dans certaines contrées de l'Italie, on est presque tenté d'appeler spontanés, tant les qualités du sol et du climat font au travail la part restreinte — s'est élevée de 25 à 81 millions de lires. Le rendement des oliviers est peut-être moins abondant qu'autrefois, à cause des ravages de la *mosca olearia* mais l'huile, beaucoup mieux fabriquée, a reconquis sa réputation sur le marché international. L'Italie centrale et septentrionale a triplé l'exportation du beurre (64 000 quintaux au lieu de 21 000), quintuplé celle du fromage (104 328 quintaux au lieu de 23 000). Elle tire aujourd'hui un parti fructueux de ses

basses-cours, considérées jadis comme le domaine réservé et la source des menus profits de la fermière, et reçoit de l'étranger, annuellement, près de 40 millions de lires, en échange de ses volailles et de ses œufs. C'est le large équivalent de ce que rapporte, année moyenne, au producteur des Pouilles, son commerce avec le plus gros consommateur de vin italien : l'Autriche-Hongrie. L'élevage du bétail a fait de notables progrès ; la balance de l'importation et de l'exportation des animaux tend à s'équilibrer, réserve faite pour la race chevaline. Il serait fort à désirer que l'Italie s'émancipât, pour sa remonte militaire, du marché hongrois, sur lequel elle laisse, chaque année, de 25 à 30 millions de lires.

L'élevage du ver à soie, vieille industrie agricole en Lombardie et en Vénétie, est en reprise sensible depuis l'année dernière. Il a produit environ 3 360 000 kilogrammes de soie, ou près de 400 000 kilogrammes de plus qu'en 1898. Parmi les cultures industrielles, celle de la betterave, longtemps négligée, s'est développée rapidement autour des nouvelles fabriques du Bolonais, du Ferrarais, de Toscane. Elle donne de bons résultats particulièrement autour de Ferrare, quoique, cette année, la récolte se soit tenue au-dessous des prévisions. On essaie, en ce moment, d'acclimater la betterave dans les environs de Rome.

Les écoles et chaires ambulantes d'agriculture, les comices, les syndicats, les institutions de prévoyance et de mutualité à l'usage spécial des classes rurales, ont pris, dans le nord de la péninsule, une extension considérable. Ces initiatives extrêmement variées ont fini par constituer au profit des agriculteurs, en Italie comme en France, un « milieu », propre au développement des connaissances pratiques et à la vulgarisation des petits progrès. Tels de ces progrès méritent le nom de découvertes. C'est en Vénétie et en Piémont, par exemple, que des groupes de viticulteurs ou des communes ont résolu, d'après des expériences faites en Styrie, le problème de la défense pratique contre la grêle, et dressé sur d'immenses étendues ces « batteries agricoles » *(cannoni grandinifughi)* dont les détonations détournent le fléau en résolvant les nuages. L'innovation, qui a été importée en France, cette année même, par M. Guinand, vice-président des syndicats du

Sud-Est, a été très rapidement appréciée et vient de donner de bons résultats dans le Beaujolais, dans la région lyonnaise et en Franche-Comté.

Plus la culture devient rationnelle, et plus elle exige de capitaux. La question du crédit agricole est à l'ordre du jour, en Italie comme en France. Elle a suscité, à la suite d'une interpellation parlementaire, une très intéressante controverse, dans les colonnes de la *Nuova Antologia* (fascicule du 1er février 1900) entre M. Maggiorino Ferraris, économiste et directeur de cette revue, et M. Salandra, ministre de l'Agriculture dans le dernier cabinet Pelloux. M. Ferraris préconise le syndicat obligatoire (au moins entre tous les propriétaires payant vingt lires d'impôts par an) et une fédération nationale, étendue à tout le royaume, de tous les syndicats communaux et provinciaux constitués sur cette base. M. Salandra trouve bien hardi cet appel à l'État, ou plutôt à la bureaucratie et doute qu'un aussi vaste organisme puisse jamais fonctionner de façon autonome, pratique, et surtout économique. Ses défiances semblent partagées par la majorité du Parlement.

En attendant, à petits pas et à petit bruit, l'acheminement vers une solution se fait grâce aux tâtonnements, aux indications, aux succès quelquefois de l'initiative privée. Les caisses rurales, du type Raffeisen, sont encore l'innovation la plus appréciée des agriculteurs italiens. C'est un prêtre, l'abbé Cerutti, qui a le plus contribué à leur acclimatation. Il en existe aujourd'hui de onze à douze cents ; elles prospèrent surtout en Lombardie et en Vénétie. Fondées sur le crédit mutuel ; présentant à un degré éminent ce caractère de décentralisation, grâce auquel l'emprunteur est personnellement connu du prêteur ; exemptes, enfin, de tout esprit de spéculation, elles arrivent à faire circuler un très faible capital (souvent quelques milliers de lires) au taux de 3 1/2 p. 100, très favorable en Italie. On les préconise, avec raison, comme le meilleur remède contre l'usure, qui sévit encore en beaucoup de régions, notamment en Sicile et dans la province de Lecce[1].

1. Une série de lettres publiées tout récemment dans le *Corriere della Sera* contient, sur les pratiques usuraires en usage dans la province de Lecce, des précisions tellement invraisemblables que nous préférons en laisser la responsabilité à leur

Malheureusement on a pu leur reprocher, dans certaines provinces, de tourner à l'instrument de propagande politique. Leurs administrateurs ne se défendent pas toujours de fronder l'impuissance de l'Italie-État, en lui opposant, dans le cercle des petits intérêts, le contraste de l'ingéniosité bienfaisante de l'Italie « cléricale ». Par cette raison, l'institution n'a guère à compter sur le concours des pouvoirs publics, auxquels on prête même l'intention de lui créer des entraves.

On voit assez, à ces quelques traits, combien l'état du monde agricole en Italie présente d'analogies avec celui de la France. Mêmes substitutions, opportunes ou forcées, d'un genre de culture à un autre, mêmes crises de mévente, mêmes suspicions de l'État pour des initiatives qui, dans le fait, ne laissent pas d'avoir quelque portée électorale. Ajoutons : même éveil d'un sens relativement nouveau chez les agriculteurs, celui de l' « organisation » de la vie rurale, par une coordination plus étroite à la vie industrielle, commerciale, financière. Mais il est un point où les conditions de l'Italie se séparent radicalement des nôtres, un problème dont nous n'avons pas — malheureusement pour nous, sans doute — à chercher avec elle la solution. Il est posé par la natalité soutenue qui vient d'accroître, pendant ce dernier quart de siècle, la population du royaume d'environ cinq millions d'âmes[1]. Et il offre, sous l'aspect théorique, du moins, deux principales issues — source inépuisable de controverses qui ne laissent pas de s'élever jusqu'au débat politique : — la « colonisation interne » et l'émigration.

L'émigration, soit temporaire, soit permanente, atteint au chiffre de trois cent mille personnes par année moyenne. L'Italie du Nord, plus riche, plus industrieuse, n'alimente guère que la première. Mais, d'après les documents officiels,

auteur. D'après lui, dans les mauvaises années — et tel est le cas de la campagne 1900 pour les Pouilles — l'usure atteindrait au 30, au 50, au 100, et même, dans certains villages, au 1 200 p. 100 ! Et cela dans un pays où les banques locales sont peu prospères, où le Crédit foncier pousse la prudence à l'extrême, refusant de prêter au delà du tiers de la valeur du gage, après sévère estimation. (*Corriere della Sera*, cité par l'excellent *Bulletin de la Chambre de Commerce française de Milan*, fascicule d'août-septembre 1900.)

1. La population actuelle est de 33 millions, d'après les calculs les plus récents. Il est impossible de citer des chiffres officiels, puisque le dernier recensement est de 1881.

131 308 Italiens, originaires pour la plupart des provinces pauvres du Midi, ont quitté leur pays, en 1899, sans esprit apparent de retour. On n'a pas manqué de relever une anomalie affligeante entre ce mouvement d'émigration, qui date de longtemps, qui tend à s'accroître, et le fait que la terre, en plus d'une région, appelle des bras. Elle parle à la fois à la raison et à la pitié, puisqu'enfin ce « capital humain » — *notre seul véritable article d'exportation*, disent communément et d'ailleurs injustement les socialistes — a été exploité sans merci par les agents d'émigration et les patrons étrangers. Sans même évoquer l'état de quasi servitude où végétèrent les premiers pionniers de la colonisation italienne dans l'Amérique du Sud, on peut bien s'associer aux accents du cœur que trouvait M. Villari, à l'avant-dernier Congrès de la *Dante Alighieri*, en partageant avec ses collègues les impressions d'un voyage aux chantiers du Simplon[1].

Pour diminuer le nombre de ces « déracinés », on a proposé quelques moyens anodins, comme, par exemple, la création, à Rome, d'un office central du Travail, avec des agences dans les principales villes du royaume et des correspondants auprès de toutes les municipalités[2]. Le seul efficace serait sans doute de les attirer et de les fixer, sur quelques centaines de milliers d'hectares encore incultes et susceptibles de « bonificazione ». Ainsi triompherait la théorie à la fois nationale et humanitaire — on n'en disconvient pas — de la « colonisation interne ». Mais à quel prix? Sans doute un sacrifice initial ne suffirait point. C'est surtout aux exigences journalières de la vie de « colon interne » qu'il faudrait subvenir, en mettant à sa portée le crédit, pendant des années, pour chaque couche, et successivement pour toutes les couches de ce prolétariat qu'il s'agit d'élever au rang de petit propriétaire, ou tout au moins de fermier emphytéotique. On a calculé qu'outre les dépenses qui incomberaient à l'État, aux provinces, aux communes, pour l'assainissement et la viabilité des régions dont on propose le repeuplement — et, par exemple, des Maremmes — il faudrait à chaque

1. Discours de M. le président Villari au Congrès de Messine. Turin 1899.

2. Beroaldo. *Il problema economico dell'ora presente.* (*Rivista politica.* Juillet 1898, page 96.

famille une avance d'au moins 5 000 lires. Chargera-t-on, sous la surveillance, et probablement la haute garantie de l'État, des sociétés *ad hoc* d'organiser ce rapprochement entre le « capital humain » et le « capital sol » ? Mais c'est ouvrir la porte à une sorte de féodalisme économique dont l'expérience, en Italie surtout, enseigne à se défier. Car, il faut le dire franchement : l'Italien nomade n'est guère mieux traité par ses compatriotes, dans les limites du royaume, qu'hors de la frontière. Il ne s'agit point de reconstituer en grand, avec d'autres noms et sous le sceau de l'État, la hiérarchie oppressive des *caporaloni*, *caporali* et *caporaletti*, qui, aux portes de Rome même, exploitent, comme fermiers ou sous-fermiers de grands propriétaires, les pauvres familles des Abruzzes descendues pour les travaux de l'été[1].

Et puis — la question, ici, s'élève et confine au débat, beaucoup plus général, engagé entre Italiens sur l'avenir et la véritable « mission » de leur pays — l'émigration externe est-elle un si grand mal qu'il convienne de l'entraver au prix de tels sacrifices et d'expériences si aléatoires ? Ne fonctionne-t-elle pas, du point de vue social, comme une soupape de sûreté — encore qu'un récent et odieux attentat ait permis qu'on la présentât comme l'école du régicide ? N'assure-t-elle pas, dans l'Amérique du Sud surtout, de nouveaux débouchés aux manufactures et même à la production vinicole italiennes ? N'est-elle pas la pépinière de la petite épargne, qui, avec le temps, fait retour à la nation, et lui profite surtout quand l'émigrant revient jouir au pays natal de l'aisance conquise ? Est-ce que ces masses humaines qui se sont solidifiées, au nombre de six cent mille âmes au Brésil, de plus d'un million dans l'Argentine, ne finissent pas par être, au lieu d'épaves, une projection de la force et de la vitalité italiennes ? Est-ce que M. le professeur Nitti a tout à fait tort de s'écrier : « Si nous savons oser, la langue et le nom de l'Italie, dans quelque dix ans, se répercuteront, sans être en butte ni à la haine ni à la moquerie, dans un continent immense, où l'avenir est à

1. V. Angelo Celli. *Come vive il campagnole nel Agro romano.* (*Roma. Societa editrice nazionale.*)

nous, où nous trouverons cette richesse et cette puissance que vainement nous avons cherchées ailleurs »? Est-ce qu'enfin cette surproduction du « capital humain », dans les conditions du monde moderne, et pour un pays riche de traditions maritimes, n'ouvre point, « mégalomanie » à part, des horizons sur un avenir colonial, à plus juste titre que sur des questions internes de défrichement?

Après tout, proposer à une nation de trente-trois millions d'âmes l'idéal agrandi de la vie de famille sur un héritage rural; lui garantir qu'elle trouvera le bonheur en s'isolant du monde extérieur pour restreindre la dépense, au sein d'une demi-aisance, et par la pratique de l'entière sobriété — c'est un peu lui refuser par système le droit, la vocation, les moyens, de devenir une nation comme toutes les autres. C'est aussi supposer qu'il dépend d'elle de se tenir en dehors du mouvement universel, imaginer, entre le reste de l'Europe et ce qu'on a nommé son « jardin », je ne sais quelles barrières de pure convention. Sans doute beaucoup d'œuvres matérielles et morales restent à accomplir en Italie, dans le Midi surtout, pour y relever la condition et la fonction économique du monde agricole. Mais là n'est pas l'unique, ni peut-être même le principal facteur des progrès que l'expérience constate déjà ou autorise à attendre du pays. Son tempérament, ses ressources, ses aptitudes semblent bien lui désigner plus et mieux qu'un programme en quelque manière patriarcal. Et nous en allons trouver une preuve dans son essor industriel.

*
* *

Réduire l'importation des objets manufacturés, en travaillant lui-même les matières premières, soit qu'il les produise, soit qu'il les achète, de façon à porter au compte du bénéfice national la plus-value issue de la fabrication et les salaires; développer et perfectionner la production de certains articles, pour passer à son tour au rang d'exportateur : c'est l'essence d'un programme industriel pour tout pays distancé par ses voisins et qui a résolu sagement de mettre autre chose que des produits agricoles dans la balance de ses échanges internationaux. Comment l'Italie se l'est-elle assimilé?

Un seul chiffre suffirait à exprimer les progrès accomplis en vingt ans et qui ont, dans une large mesure, émancipé le pays de la production étrangère. L'industrie, qui n'y importait que 1 320 245 tonnes de charbon en 1878, en a fait venir 4 859 556 en 1899, stock dont le quart au plus a été absorbé par les besoins des chemins de fer et de la navigation. Encore faut-il ajouter à ce bilan de la dépense en énergie motrice toutes les forces empruntées aux cours et chutes d'eau, en partie grâce aux progrès de l'électrotechnie, et dont le total a passé, d'après des statistiques approximatives, de deux cents à cinq cent mille chevaux.

La métallurgie, base et symbole, en quelque sorte, de la grande industrie moderne, était dans l'enfance en Italie, il y a quelque quarante ans. Mines rares et mal exploitées, divergences entre législations, défaut d'adaptation des moyens de transport du combustible aux sources de la production, tout contribuait, ignorance, routine, état politique, à stériliser les ressources du pays. On consommait, en 1860, dans les États romains, observe M. le professeur Racca, trois quintaux de charbon pour produire un quintal de fer, alors qu'en Angleterre et en France le rapport était moitié moindre. Ce n'est pas que la production du fer ait beaucoup augmenté[1] ; elle ne passe guère deux cent mille tonnes, et les magnifiques gisements de l'île d'Elbe, aujourd'hui propriété d'une Société internationale au capital de quinze millions, ne rendront leur plein que dans quelque temps. Mais, du moins, la matière première qui entre par les ports est traitée à Terni, à Milan, en Ligurie, dans les ateliers de Torre Annunziata, suivant les meilleurs procédés techniques. Une partie des usines, constituées en syndicat sous le nom de *Sidérurgique italienne*, soutient énergiquement, d'aucuns même disent tyranniquement, les cours des fers, ce qui prouve assez que la demande a cessé de l'emporter sur la production.

Les États modernes ont donné une impulsion formidable à

1. D'une façon générale, d'ailleurs, il faut bien rappeler que l'Italie est pauvre en mines. Elle achète par grandes quantités le zinc, dont elle ne produit guère que 130 000 tonnes par an, et le cuivre (production moyenne : 90 000 tonnes). Le soufre de Sicile seul est un objet d'exportation (jusqu'à concurrence de 521 984 tonnes en 1899).

deux branches d'industrie, fort complexes elles-mêmes, dont la prospérité passe à bon droit pour un indice de vitalité nationale. Nous voulons parler de la marine de guerre et des chemins de fer. Le gouvernement a rendu au pays ce service de stimuler les industries connexes, en libérant celles-ci de presque tout emprunt aux États voisins. M. Colombo avait raison d'écrire, dans la *Nuova Antologia*, au lendemain de l'Exposition de Turin (1898) : « Le regretté ministre Brin, à qui la marine italienne doit son développement actuel, a su rendre le pays entièrement indépendant de l'étranger, en ce qui touche sa défense maritime. Aujourd'hui, grâce aux chantiers Ansaldo, à Sestri Levante ; Orlando, à Livourne ; Armstrong, à Pozzuoli et aux fabriques de l'État, non seulement nous pouvons suffire à tous nos besoins, mais nous réussissons même à exporter des blindages et de l'artillerie », Et si l'on observe, en passant, que la marine commerciale[1] continue à se fournir, pour partie du moins, en Angleterre, ce n'est nullement le signe que les chantiers nationaux manquent en Italie, ou qu'ils n'ont pas atteint un bon niveau technique, mais plutôt que leur activité, absorbée par les commandes de l'État, ne peut suffire à celles des particuliers.

L'Italie, qui a dû se pourvoir au dehors de presque tout le matériel fixe ou roulant de ses premiers chemins de fer, est aujourd'hui en état de s'outiller *da se*. Terni et Savone fournissent les rails, non seulement aux grandes Compagnies, mais aux Sociétés de tramways. Les ateliers Meda, à Milan, Diotto, à Turin, et ceux des chemins de fer de la Méditerranée, les locomotives et les wagons. La seule maison Breda a construit, pendant la dernière période décennale, des locomotives jusqu'à concurrence de 15 200 tonnes — et elle commence à en exporter. La maison Tosi, de Legnano, livre à l'industrie privée les types les plus récents de machines à

1. La période des grandes constructions navales, pour le commerce, a battu son plein, en Italie, de 1867 à 1876. Elle paraît aujourd'hui close, et le tonnage des nouveaux bâtiments est tombé de 69,168 (chiffre maximum en 1871) à 19,418 en 1898. Ce qui n'empêche point la flotte commerciale italienne de prendre rang aujourd'hui fort près de la nôtre. Elle jaugeait, au total, en 1899, 815 162 tonnes, d'après l'économiste Mouzilli, et 850 568 selon les calculs de M. Pasqualucci, bibliothécaire de la *Consulta*, dans son excellent *Annuaire de l'Italie pour l'exportation*.

Ce chiffre se rapproche davantage de celui de l'*Engineering* (855 478 t.)

vapeur ; on ne demande plus guère à l'importation que les machines agricoles, ou les constructions perfectionnées qui transforment au jour le jour les conditions de la filature et du tissage — c'est-à-dire, en somme, des éléments de progrès que les peuples ne cessent de s'emprunter réciproquement, et dont aucun ne peut se flatter de détenir, de conserver surtout, le monopole.

Mais un pays en éveil peut-il se reposer, quant à l'avenir de son industrie, sur les applications de la vapeur ? Celles de l'électricité, qui non seulement distribuent aujourd'hui la lumière et facilitent la traction, mais permettent de transporter la force hydraulique jusqu'à trente et quarante kilomètres, ne sont-elles pas le prélude d'autres découvertes qui révolutionneront les conditions de la vie moderne ? Nulle part peut-être la question n'offre autant d'intérêt qu'en Italie, où la substitution de la « houille blanche » à la noire, par l'utilisation des cours et chutes d'eaux dont le Nord du pays abonde, équivaudrait à décharger de cent quarante millions par an le plateau de l'importation. — Et ce n'est pas seulement la perspective d'une économie, mais celle, éminemment chatoyante en pays latin, de faire regagner d'un coup à la patrie de Volta l'avance perdue sur les autres nations, au cours de deux siècles, qui a développé chez les Italiens le sens des « conquêtes de l'électricité ».

A la vérité, ils ont dû demander à l'étranger, notamment aux Allemands et aux Suisses, non seulement la direction technique, mais le matériel des installations qui couvrent aujourd'hui leur territoire. Ils ne fabriquent guère, avec un réel succès, dans les ateliers Pirelli, que les câbles et les fils pour la transmission. Mais c'est là une dépense largement rémunérée, du point de vue national, par les avantages pratiques et même esthétiques. L'électricité tend à supplanter le gaz dans presque toutes les grandes villes ; la traction à chevaux à Naples, à Rome, dans la riche banlieue de Gênes ; et même la traction à vapeur autour de Bologne, de Bergame, sur les rampes de la Valteline, entre Milan et Monza. Quarante-cinq sociétés, au capital global de soixante millions, presque toutes florissantes, se vouent à sa production ou à ses applications.

Les initiatives qui ont pourvu l'Italie de ce qu'on peut bien nommer son « outillage d'État » ont éveillé dans le pays d'autres ferments d'activité. Cette activité s'est portée sur une foule d'industries, et l'on comprend de reste que nous n'en puissions décrire par le menu les succès. Parmi les plus caractéristiques, on peut signaler l'essor des industries chimiques, dont le rendement, presque nul il y a une trentaine d'années, se chiffre aujourd'hui par soixante millions de lires; celui des papeteries, qui occupent seize mille ouvriers et fabriquent tous les genres, du papier d'emballage au papier à filigrane pour billets de banque et titres de Bourse, fermant le marché même à la concurrence anglaise; celui surtout des sucreries, récent et si vertigineux qu'il mérite de retenir un instant l'attention.

L'industrie du sucre de betterave avait été, dit-on, préconisée par Cavour. Elle donna lieu d'abord à des essais malheureux, qui coûtèrent leur capital aux actionnaires d'Anagni (province de Rome) et de Cesa (province de Caserte), à raison surtout du peu d'empressement que trouvèrent ces fabriques chez les populations rurales avoisinantes. Mais les champs d'expérience créés dans les Marches, la Vénétie, la Toscane, convertirent les incrédules et provoquèrent, avec l'extension de la culture de la betterave, un vif mouvement en faveur de l'industrie qui s'en alimente. Les capitaux s'y engagèrent avec d'autant plus d'empressement que la législation actuelle, par l'élévation du droit de douane, accorde une prime énorme à la production intérieure. Si l'on songe que le droit de fabrication perçu par l'État ne ressort guère, à cause de son mode de perception, qu'à 50 lires au quintal pour les sucres de seconde classe, et que ce même sucre est frappé aux douanes italiennes d'une taxe de 88 lires, payables en or, — ce qui laisse encore, au profit du fabricant, la marge de l'agio — on sera moins étonné qu'au cours des seules années 1898-1899, vingt-quatre nouvelles fabriques aient surgi, dès à présent en pleine activité. On en construit d'autres. Évidemment, il y a quelque chose d'artificiel et de hasardeux dans ce mouvement, issu d'une protection excessive, et il serait temps qu'il s'arrêtât. Le consommateur se plaint, à juste titre, de payer le sucre plus cher

que dans presque tous les pays d'Europe, et l'on prévoit, d'autre part, qu'à partir de 1902, les seules fabriques italiennes atteindront au rendement annuel moyen de sept cent mille quintaux, c'est-à-dire presqu'à la limite des besoins du marché intérieur. La rapidité avec laquelle cette industrie a passé de la naissance à l'état voisin de la surproduction n'en est pas moins un frappant témoignage d'énergie économique.

*
* *

Mais c'est surtout le développement des industries textiles qui éveille, au sens complet, l'idée de *renaissance*, puisqu'elles paraissent avoir retrouvé, au contact de la chimie et du machinisme modernes, assez de vigueur pour nourrir, comme au temps de la prospérité des grandes républiques maritimes, une branche importante de l'exportation.

C'est à ces changements profonds, on serait tenté de dire à ces « renversements » dans la balance des échanges internationaux, qu'on juge le mieux du chemin parcouru depuis une vingtaine d'années. Les courbes : *ascendante* de l'importation de la matière première, *descendante* de l'importation des filés, *croissante* de l'exportation des tissus, traduisent, avec une sorte de rigueur géométrique, la rumeur des filatures et des métiers. Dans la catégorie des produits du chanvre et du lin, par exemple, l'importation des tissus tombe, de 1878 à 1899, de 13 000 000 à 297 410 lires — c'est-à-dire à rien — et l'exportation, exprimée en quintaux, monte de 5 000 à 35 000. Dans la catégorie des produits du coton, les entrées du grège, pour la même période, passent de 269 884 à 1 328 588 quintaux ; celles des filés décroissent naturellement en proportion (la Haute-Italie, au lieu d'en acheter, en exporte) ; et celles des tissus se circonscrivent à quelques spécialités. Les sorties de cotonnades ordinaires, teintes ou imprimées, à destination de l'Amérique du Sud, de l'Égypte, du Levant, augmentent d'année en année. Mercerie et confection comprises, elles ont atteint, en 1899, au chiffre de 56 millions.

Même évolution dans l'industrie de la laine — sujette

cependant à plus d'oscillations : nous venons d'en avoir un exemple à Roubaix. L'importation des laines brutes va croissant, mais celle des laines cardées s'affaisse de 50 à 13 millions de lires. L'exportation des tissus de laine, filés compris, passe de 4 300 000 à 10 901 256 lires.

Les Italiens rappellent avec orgueil que les industries soyères eurent leur berceau, dès le XIII^e siècle, à Lucques, à Sienne, à Florence, à Bologne ; qu'au temps de la grandeur de Venise et de Gênes les riches damas, les brocarts, les velours frappés, n'étaient pas les moindres éléments du commerce qu'elles faisaient fleurir, l'une dans l'Adriatique, l'autre dans la Méditerranée. Plus tard, les vicissitudes politiques de la Péninsule, dont le contre-coup fut ressenti par toutes les industries, contribuèrent notamment à déprimer celle-là. Et quand, vers le milieu de ce siècle, se produisit l'évolution du tissage à la main au tissage mécanique — ou, si l'on préfère, de la petite industrie vers la grande — faute d'initiatives, de capitaux, et peut-être aussi à cause de l'avilissement de la main-d'œuvre, elle ne s'étendit pas à l'Italie[1]. Ce n'est que vers 1880 que la Lombardie s'éveilla, au spectacle du formidable développement du tissage mécanique à l'étranger. En 1890, elle possédait déjà 2 396 métiers, soit les neuf dixièmes de ceux qui fonctionnaient dans l'ensemble du royaume. Elle en a augmenté notablement le nombre depuis cette époque, et son exemple a été suivi, même dans le midi de la Péninsule.

Il entre peut-être une part d'optimisme national dans cette appréciation émise, en fin d'exercice 1899, par la Chambre de commerce italienne de Paris, que désormais l'antique suprématie de Lyon a passé à Milan. Si la primauté s'entend du fini et de la richesse d'un certain nombre d'articles, elle est restée à l'industrie lyonnaise. Mais si elle revient à la place vers laquelle convergent, par la force des choses, tous les com-

1. Encore en 1872, les industriels milanais avouaient, au cours d'une enquête administrative, ne pas payer leurs ouvriers à domicile plus de 30 à 35 centimes nets le mètre. On comprend qu'à ce prix ils accusassent leurs préférences, et même les couvrissent de bonnes ou de mauvaises raisons techniques, en faveur du métier à main, au lieu d'engager leurs capitaux dans de coûteuses constructions et d'acheter des machines. (V. l'étude de M. Hugo Tombesi : *Le tissage de la soie à Côme.*)

merces et toutes les industries qui ont la soie pour base, Milan — ou plutôt la région milanaise — est bien près de la pouvoir revendiquer. Il est d'abord certain que la matière première s'y présente, aujourd'hui, en plus grande abondance et variété qu'à Lyon. Les *grèges* de tous les pays séricicoles y affluent, et les *ouvrées* ou *moulinées* (soies qui ont subi une préparation première, communément réclamée par le tissage) y sont précisément l'objet d'une industrie des plus florissantes. Les influences climatériques, l'abondance de la main-d'œuvre, la densité de la population, l'intelligente utilisation des forces hydrauliques assurent au « moulinier » milanais une supériorité incontestable sur son confrère français. Il en résulte que le tissage allemand et suisse vient s'approvisionner à Milan, sorte de terre promise des grands commissionnaires. En 1899, l'Italie a exporté, d'après les documents officiels, des *ouvrées* jusqu'à concurrence de 220 millions de lires[1], soit 55 millions de plus que l'année précédente.

Ces *ouvrées* sont frappées, à la frontière française, d'un droit quasi prohibitif, depuis 1888, de 3 francs au kilogramme. Le droit n'a pas été remanié au moment de la conclusion de l'accord franco-italien, et nos libres-échangistes ont fait remarquer, avec toute apparence de raison, que, si la paix commerciale a pu être signée, sans modification au régime des soies et soieries, c'est précisément que l'industrie lombarde trouve son compte à cette exclusion. Le *statu quo*, en effet, issu de la coalition des intérêts électoraux dans les régions des Cévennes et du Sud-Est, où végète encore l'industrie du moulinage, et de celle des filateurs, mouliniers, fabricants, commerçants français, abrités sous un des réseaux les plus savants que le protectionnisme ait jamais tendus, — le *statu quo* prive Lyon d'une source d'approvisionnement à laquelle les moyens du marché national ne suppléent pas, singulièrement en matière de soies communes de Chine, dites *tsatlées*, très demandées par la fabrication, et qu'on n'ouvre bien qu'en Italie. Il en résulte non seulement que Lyon se trouve placé dans des conditions de concurrence désavantageuses, mais que certaines maisons de tissage, et même de

1. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les trames d'origine européenne ou asiatique, dont l'exportation s'est élevée à 200 millions.

teinturerie, bien connues sur la place, ont donné le signal d'un exode vers le Milanais. Cette émigration — conséquence de la loi universelle qui transporte aujourd'hui la fabrication partout où la matière première s'offre en abondance et à meilleur compte — n'est pas encore assez accusée pour qu'il convienne d'en prendre alarme, et l'on comprendra de reste que nous n'entrions pas plus avant dans une controverse qui divise les notabilités du monde lyonnais. Elle est pourtant un symptôme éloquent de l'attraction que commence à exercer le foyer lombard sur les professionnels d'une industrie dont nous avons cru longtemps pouvoir conserver le monopole.

*
* *

Le remarquable essor que nous venons d'esquisser n'a pu se produire que grâce au groupement des capitaux. Le développement des sociétés anonymes en Italie n'est pas seulement solidaire, mais générateur du mouvement industriel. Il en existe de 7 à 800 sur toute l'étendue du royaume, coopératives non comprises. Elles représentent un capital nominal d'environ 1 700 000 000 lires. La progression en a été rapide, surtout au cours des cinq dernières années [1], — trop rapide même, au gré des alarmistes. Un auteur en vogue, M. Monzilli, qui n'est point de leur école, ne laisse pas de se poser cette question : « Jamais, dit-il, on n'a observé chez nous un mouvement si actif d'association de capitaux en vue de la production industrielle. Et c'est évidemment la nouveauté du phénomène qui a donné crédit à un doute : savoir si ce mouvement n'est pas le produit d'un esprit déréglé de spéculation, disproportionné aux besoins d'une saine activité, donc destiné à s'arrêter bientôt et à tourner au détriment de l'économie nationale [2] ? » La folle spéculation sur les terrains de

1. Il s'est créé vingt-cinq sociétés nouvelles en 1896, au capital nominal de 18 240 000 lires; trente-sept en 1897, au capital nominal de 22 240 500 lires; soixante-six en 1898, au capital de 91 606 175 lires; cent quatorze en 1899, au capital de 225 756 575 lires, — sans compter les très nombreuses sociétés existantes qui, pendant la même période, ont augmenté leur capital.

2. Monzilli, *L'operosita italiana e la speculazione*. (*Rivista politica*, 15 janvier 1900.)

Rome, il y a quelque quinze ans, la crise « édilitienne » qui s'en est suivie et dont les traces subsistent encore, soit dans les bilans des banques, soit sous forme de quartiers déserts, contribuent à entretenir cette appréhension. On ne se rend pas assez compte qu'autre chose est le mouvement actuel, réparti sur presque toutes les branches de l'industrie, autre chose le mouvement d'avant 1893, concentré sur la seule industrie du bâtiment, dans une seule ville, affectant par conséquent un marché restreint et sans élasticité.

L'extension des sociétés anonymes, qui, contenue dans certaines limites, est un bien, et même une nécessité, a-t-elle franchi ces limites, en ce sens, tout d'abord, qu'elle grève le marché des titres de papier sans valeur? En général on peut dire des affaires de « pure spéculation », qui mériteraient plutôt le nom de pièges à la crédulité publique, que le sol italien est encore trop vierge pour elles. Le succès de ces lancements suppose un état économique dans lequel il y a d'autant plus de place pour les jongleries confinant au délit correctionnel qu'il reste moins d'affaires sérieuses à mettre en actions. Or, on ne dira jamais assez qu'au lendemain de sa rénovation politique l'Italie avait besoin d'une rénovation industrielle presque intégrale. Son infériorité, vis-à-vis des autres pays, ouvrait un champ immense aux initiatives, et il a fallu, depuis, d'autres initiatives pour qu'elle se tînt au fil du courant dans lequel elle était entrée.

Dira-t-on, préjugeant de la légèreté et de l'excitabilité d'un peuple en affaires, par ce que nous savons ou croyons savoir de son caractère national, qu'il était de prise facile aux spéculateurs de mauvais aloi? Mais c'est le trait de caractère opposé, précisément, qui est *national*, en ce sens que le gros du public italien, plus encore que le public français, n'aventure qu'avec défiance ses capitaux dans l'industrie, et a mérité, comme nous, par son culte de quelques valeurs dites classiques, qu'on écrivît contre lui : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* Les caisses d'épargne ordinaires ou postales de la péninsule contiennent aujourd'hui plus de deux milliards de dépôts[1], sans compter les autres dépôts confiés aux coopé-

1. Exactement 2 058 816 lires, d'après l'*Annuario statistico* de 1900.

ratives de crédit et aux banques privées. D'autre part, l'épargne italienne, d'après la déclaration officielle et toute récente de M. le ministre Rubini à Montecitorio, a racheté à l'étranger, de 1895 à 1900, environ 150 millions par an de titres de Rente sur l'État, et, exceptionnellement, 200 millions en 1899. Ceci prouve à quel point, au lieu de se porter sans discernement vers les entreprises captieuses ou aléatoires, l'argent se réserve et fait leur part aux placements dits « de tout repos ».

La spéculation, du reste, entendue comme synonyme de jeu, ne trouve pas, à beaucoup près, autour des corbeilles italiennes, le champ que lui offrent les Bourses de Paris, de Londres, de Vienne et même de Bruxelles. Sur les sept à huit cents sociétés industrielles actuellement existantes en Italie, c'est l'infime minorité qui est cotée à terme. Et quand on a cité les *Aciéries et Hauts-Fourneaux de Terni*, la *Navigazione generale*, quelques banques, on a fait presque le tour des valeurs dont les oscillations impressionnent, de temps à autre, la Bourse de Rome. Il y aurait lieu de se défier, plutôt que des manœuvres de la spéculation, de l'optimisme des administrateurs de certaines sociétés anonymes, qui distribuent de çà et de là des dividendes exagérés. Il faut bien aussi, dès le lendemain de la carrière rapide et brillante parcourue par certaines industries, leur signaler l'écueil de la surproduction. L'industrie sidérurgique, celle des engrais chimiques, celle des sucres surtout sont déjà signalées comme ayant atteint un degré de développement qu'il est sage de ne pas franchir. Nous nous associons volontiers à ces avertissements, en observant, toutefois, que ce serait une autre imprudence de les généraliser, et que l'Italie est encore éloignée du temps où sa production, dans l'ensemble, excédera les besoins de la consommation intérieure.

Plus fondée peut-être est la réserve qu'inspire ce développement des Sociétés industrielles en Italie, quand on considère la part qu'y ont prise les initiatives et les capitaux étrangers. Qu'il s'agisse de concessions de travaux d'utilité publique, d'entreprises de traction ou d'éclairage, d'exploitations minières, d'industries électriques, soyères, cotonnières, de constructions navales, etc. ; à chaque pas, une enseigne,

une plaque, une raison sociale rappellent la présence, souvent la direction, de l'Allemand, du Suisse, de l'Anglais, du Belge et même de l'Américain. Environ cent cinquante sociétés, entièrement constituées entre étrangers, sont en activité sur le territoire du royaume. Le nombre est infiniment plus considérable de celles qui ont été fondées grâce à la juxtaposition du capital italien au capital international — et l'on peut même donner, pour la grande industrie, du moins, comme une exception, le fait que la société est à capital purement italien.

Les Allemands ont, plus que tout autre peuple, suscité et soutenu le réveil économique de la péninsule. Leurs noms émaillent les annuaires industriels et commerciaux ; souvent aussi, sans figurer, dans une affaire, en nom, ils se contentent de la diriger et d'en profiter, ayant jugé préférable de lui conférer, sous la forme d'une raison sociale italienne, des lettres de naturalisation. Le Creusot, le Comptoir National d'Escompte, la maison Rothschild de Paris, des « soyeux » lyonnais commencent à engager des capitaux en Italie — distancés de loin, du reste, et depuis longtemps, par les banquiers, les entrepreneurs, les manufacturiers de l'Europe centrale.

On s'est demandé là-dessus si, en se couvrant d'usines, l'Italie n'est pas devenue, pour le capital international, un champ d'exploitation qui perd en autonomie ce qu'il gagne en fertilité. On a évoqué, au spectacle de cet afflux des capitaux du dehors, se réservant en somme les privilèges moraux et les bénéfices du patronat, les temps, encore proches, où l'Italie recevait sa loi de l'étranger. On a mis en doute, notamment, qu'elle pût jamais recouvrer la plénitude de son indépendance vis-à-vis des puissances de l'Europe centrale, étant donnés les ressorts économiques dont disposent, chez elle, les Allemands ?

Puisqu'en effet c'est surtout d'Allemands qu'il s'agit, reconnaissons volontiers qu'à la suite des relations d'affaires, ils ont établi dans le pays une sorte de canalisation très savante, partie à découvert, partie occulte, qui assure le passage, à la fois, aux influences et aux renseignements, en traversant à peu près toutes les couches de la société italienne. Aller au

delà de cette constatation — dont la portée politique est, du reste, assez grave — serait méconnaître, croyons-nous, le rôle à la fois plus égoïste et plus bénin du capital qui s'expatrie. L'argent, et avec lui l'esprit d'entreprise, le sens de la création économique se déplacent automatiquement du côté où le profit est en vue ; ils vont transformant le monde en une gigantesque usine cosmopolite, dont les compartiments ne seront bientôt plus marqués que pour la forme par les frontières politiques — les frontières véritables ressortant des sphères d'action des syndicats financiers ou des *trusts* industriels. Mais, par le fait même que le capital s'internationalise, le capitaliste devient de plus en plus rare qui se soucie de faire de ses placements un instrument de domination nationale. Il est plutôt le prisonnier de sa conquête, en ce sens que, bon gré mal gré, il s'intéresse aux affaires du pays où il a placé son argent.

Observons encore que la place des Allemands, dans la vie économique de l'Italie, pour considérable qu'elle soit, n'est pas exclusive. Les Anglo-Saxons ont aussi la leur ; ils savent la défendre ; de sorte que, si jamais la politique prétendait se faire un levier de forces financières et industrielles, ces forces se neutraliseraient vraisemblablement les unes par les autres. Et enfin, au point de vue pratique, de l'apport étranger ressort une garantie : c'est que le génie propre et l'expérience de plusieurs nations ont contrôlé, en quelque manière, les ressources de l'Italie ; qu'ils les ont jugées assez abondantes et assez stables pour les féconder par leurs capitaux ; et qu'ainsi l'œuvre que nous avons essayé de décrire à grands traits est certifiée, soit dans sa conception, soit quant à son avenir, par des juges qu'aucune sorte d'idéalisme n'aveugle et qui ont jeté dans la balance une partie de leurs intérêts.

CHARLES LOISEAU

*(La fin prochainement.)*

# L'HOMME INVISIBLE[1]

## XXIV

### LE PROJET AVORTÉ

— Maintenant, — reprit Kemp en jetant un regard oblique par la fenêtre, — qu'est-ce que nous allons faire ?

Il se rapprocha de son hôte pour éviter que celui-ci pût apercevoir tout à coup les trois hommes qui arrivaient, gravissant avec une intolérable lenteur, lui semblait-il, la pente de la colline.

— Qu'aviez-vous l'intention de faire quand vous vous dirigiez vers Port-Burdock ? Aviez-vous quelque projet ?

— J'y allais pour sortir du pays; mais j'ai quelque peu modifié mes plans depuis que je vous ai vu. Je pensais qu'il serait sage, maintenant qu'il fait chaud et que je peux rester invisible, de gagner le sud. D'autant plus que mon secret était connu, et que chacun serait aux aguets, à l'affût de l'homme emmitouflé et masqué. Vous avez une ligne de steamers pour la France : mon idée était de m'embarquer ici et de courir les risques du passage. De là, je pourrais aller par chemin de fer en Espagne, ou même pousser jusqu'en Algérie. Ce ne serait pas difficile. Là, un homme pourrait rester toujours invisible et cependant vivre, sans demeurer inactif. Et je me servais de ce vagabond comme de caisse et de por-

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1900 et 1er janvier 1901.

tefaix jusqu'à ce que j'eusse trouvé le moyen d'envoyer en avant mes livres et mes affaires.

— Très bien, je comprends.

— Et alors il a fallu que cette sale bête essayât de me voler! Il a caché mes livres, Kemp! caché mes livres!... Si je parviens jamais à mettre la main sur lui!... Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de lui reprendre les livres d'abord. Mais où est-il? Le savez-vous?

— Il est au poste de police de la ville, enfermé sur sa propre demande dans la cellule la plus forte de l'endroit.

— Le coquin!

— Cela vous retarde un peu.

— Il faut que nous ayons ces livres; ils sont d'un intérêt capital.

— Certainement! — fit Kemp, qui se demandait, un peu nerveux, s'il n'entendait point des pas au dehors. — Certainement, il faut que nous ayons ces livres. Mais cela ne sera pas bien difficile, s'il ne sait pas ce que ces livres représentent pour vous.

— Non, il ne le sait pas, dit l'homme invisible.

Et il se prit à réfléchir.

Kemp s'efforçait d'imaginer quelque chose pour renouer la conversation, lorsque Griffin reprit de lui-même:

— Le fait que je suis tombé ainsi dans votre maison, Kemp, change tous mes plans : car vous êtes, vous, en état de comprendre. Malgré tout ce qui est arrivé, malgré cette publicité, malgré la perte de mes livres et tout ce que j'ai souffert, il ne me reste pas moins la possibilité de faire de grandes choses, des choses énormes... Vous n'avez dit à personne que j'étais ici? demanda-t-il brusquement.

Kemp hésita.

— Cela allait de soi, fit-il.

— A personne? insista Griffin.

— A âme qui vive!

— Ah! Eh bien...

L'homme invisible se leva et, les poings sur les hanches, il arpenta le cabinet.

— J'ai fait une sottise, Kemp, une grosse sottise, en entreprenant l'expérience à moi tout seul. J'ai perdu des forces, du

temps, des occasions. Seul! Ah! qu'un homme seul est capable de peu de chose! Quelques petits larcins, quelques petites violences, et c'est tout... Ce que je veux, Kemp, c'est quelqu'un pour me soutenir, pour m'aider, et une cachette quelque part où je puisse dormir, manger, me reposer tranquillement et sans être suspecté. Il me faut un allié. Avec un allié, avec le vivre et le repos assurés, il y a mille choses que je peux faire. Jusqu'ici je n'ai marché que sur des données vagues. Nous avons à considérer tout ce que l'invisibilité comporte et ce qu'elle ne comporte point. Elle représente un bien petit avantage pour qui veut écouter aux portes, par exemple : elle ne vous empêche pas de faire du bruit. Un petit avantage encore, bien petit... enfin, mettons!... dans le vol avec effraction, etc. Une fois que vous m'avez attrapé, vous pouvez m'emprisonner facilement. Oui, mais d'un autre côté, je suis difficile à attraper... En fait, cette invisibilité n'est bonne que dans deux cas : elle est utile pour la fuite, elle l'est aussi pour l'approche. Elle est donc particulièrement utile pour tuer. Je peux faire le tour d'un homme, quelque arme qu'il ait, choisir le point, frapper comme je veux, parer comme je veux, m'esquiver comme je veux.

Kemp porta la main à sa moustache. Est-ce qu'on remuait en bas?

— Tuer, voilà ce que nous avons à faire, Kemp.

— Voilà ce que nous avons à faire, tuer... Je vous écoute, Griffin, mais je ne dis pas oui, prenez y garde. Pourquoi tuer?

— Pas de meurtre inutile, non; mais un massacre judicieux. La question, la voici : on sait, comme nous le savons nous-mêmes, qu'il existe un homme invisible, et cet homme invisible, Kemp, doit établir maintenant le règne de la terreur. Oui, sans doute, cela fait frémir; mais je dis bien : le règne de la terreur. Il faut qu'il prenne quelque ville, telle que votre Burdock, la terrifie et y domine. Il faut qu'il donne ses ordres : il peut le faire de mille façons... des chiffons de papier passés sous les portes peuvent suffire. Et quiconque désobéit à ses ordres, il doit le tuer, comme aussi quiconque viendrait au secours d'un rebelle.

— Hum! hum! — fit Kemp, moins attentif au discours

de Griffin qu'au bruit de la porte d'entrée, ouverte puis refermée. — Il me semble, Griffin, — dit-il, pour masquer sa distraction, — que votre allié serait dans une position difficile ?

— Personne ne saurait qu'il est mon allié, — riposta vivement l'homme invisible ; puis, tout à coup : — Chut !... Que se passe-t-il donc en bas ?

— Mais rien, — répondit Kemp, en se mettant à parler fort et vite. — Je n'ai pas dit oui, Griffin. Entendez-moi bien, je n'ai pas dit oui. Pourquoi rêver de jouer une pareille partie contre sa race ? Comment pouvez-vous espérer d'y trouver le bonheur ? Ne soyez donc pas un loup solitaire ! Publiez vos résultats ; mettez le monde, mettez la nation au moins dans votre confidence. Pensez à ce que vous pourriez obtenir avec un million d'auxiliaires...

L'homme invisible l'interrompit et, le bras étendu

— Il y a des pas qui montent !

— Allons donc !

— Laissez-moi voir.

Et il se dirigea, le bras étendu, vers la porte.

Alors les événements se précipitèrent. Kemp hésita une seconde, puis fit un mouvement pour lui barrer la route : l'homme invisible tressaillit, puis demeura immobile.

— Traître ! cria la voix.

Et tout à coup la robe de chambre s'ouvrit, et, s'asseyant, Griffin se mit à se dévêtir.

Kemp fit rapidement trois pas vers la porte. Aussitôt l'homme invisible — ses jambes avaient déjà disparu — sauta sur ses pieds en poussant un cri. Kemp ouvrit vivement la porte.

A ce moment, on entendit, venant d'en bas, un bruit de voix et de pas pressés.

D'un mouvement rapide, Kemp rejeta l'homme invisible en arrière, il fit un bond de côté, referma violemment la porte derrière lui. La clef était en dehors, toute prête. Un moment de plus, et Griffin aurait été seul, prisonnier. dans le cabinet du belvédère, sans un petit incident : la clef, ce matin, avait été glissée en hâte dans la serrure ; Kemp, en tirant brusquement la porte, la fit tomber sur le tapis.

Il devint blême. Il se cramponna des deux mains au bouton de la porte. Un moment, il résista. Puis la porte bâilla de six pouces, mais il put la refermer. La seconde fois, il y eut un écart d'un pied de large et la robe de chambre apparut, se fourra dans l'ouverture; Kemp fut saisi à la gorge par des doigts invisibles et il lâcha le bouton pour se défendre. Il fut repoussé, renversé d'un croc-en-jambe, lancé lourdement dans un coin du palier. La robe de chambre, vide, lui tomba sur la tête.

A mi-chemin dans l'escalier se trouvait alors le colonel Adye, le destinataire de la lettre de Kemp, le chef de la police de Burdock. Il demeurait ébahi, frappé de stupeur, à cette vision soudaine : Kemp suivi de cette chose curieuse, extraordinaire, un vêtement vide qui s'agitait en l'air. Il vit Kemp bousculé, puis se remettant sur pied. Il vit Kemp chanceler, se précipiter en avant, tomber de nouveau, s'abattre comme un bœuf.

Alors, subitement, il fut, lui aussi, frappé avec violence. Et par personne! Rien!... Un poids énorme, à ce qu'il lui sembla, sauta sur lui ; on l'empoigna à la gorge, on lui donna du genou dans le ventre et il fut précipité, la tête la première, dans l'escalier. Un pied invisible lui passa sur le dos, le frôlement d'un spectre dégringola les marches ; il entendit les deux agents, dans le vestibule, crier et courir; la porte d'entrée se referma bruyamment.

Il se releva tout stupéfait. Il vit Kemp qui descendait en vacillant, couvert de poussière, échevelé, un côté de la figure meurtri, la lèvre saignante, tenant dans ses bras une robe de chambre rouge et quelques autres hardes.

— Mon Dieu! s'écria Kemp. Tout est perdu! Il s'est sauvé!

## XXV

### LA CHASSE A L'HOMME INVISIBLE

Pendant quelques minutes, Kemp fut incapable de mettre le colonel Adye au courant de ce qui venait de se passer si

vite. Ils restaient là, sur le carré, tous les deux. Kemp parlait précipitamment, la défroque ridicule de Griffin toujours sur le bras. Pourtant Adye commença bientôt à saisir quelque chose de la situation.

— C'est un fou, dit Kemp. C'est une brute. C'est l'égoïsme personnifié. Il ne voit rien que son intérêt propre et son salut. Il m'a exposé, ce matin, tous ses projets égoïstes et brutaux... Il a blessé des gens ; il en tuera d'autres, si nous n'arrivons pas à le prévenir. Il soulèvera une panique. Rien ne peut l'arrêter. Le voilà maintenant lancé, furieux...

— Il faut l'attraper, — déclara le colonel. — C'est évident.

— Oui, mais comment? — s'écria Kemp, la tête soudain pleine d'idées. — Il faut vous y mettre tout de suite. Il faut y employer tout ce que nous avons d'hommes valides. Il faut l'empêcher de quitter le district : une fois sorti de là, il pourrait courir à travers tout le pays, selon son caprice, tuant l'un, estropiant l'autre. Il rêve je ne sais quel règne de la terreur ! de la terreur, je vous dis !... Il faut établir une surveillance sur les gares, sur les routes, sur les ports. Il nous faut l'aide de la garnison : vous allez télégraphier pour qu'on nous envoie du renfort. La seule chose qui puisse le retenir ici, c'est le désir de ravoir certains livres de notes qu'il regarde comme très précieux. Je vous parlerai de cela !... Il y a un homme au poste, un nommé Marvel...

— Je sais, je sais. Ces livres... oui. Mais le gaillard...

— Dit qu'il ne les a point. Mais l'autre est persuadé qu'il les a... L'autre, il faut que vous l'empêchiez de manger et de dormir ; jour et nuit, il faut que tout le pays soit debout contre lui. Il faut que partout les vivres soient mis en sûreté, sous clef. Tous les vivres, pour qu'il soit obligé à en prendre de force. Il faut que partout les maisons soient barricadées contre lui... C'est le ciel qui nous donne des nuits froides et de la pluie. Il faut que tout le pays se tienne sur pied pour une battue générale. Je vous répète, Adye, que c'est un danger, un fléau ; tant qu'il ne sera pas bouclé et en lieu sûr, c'est effrayant de penser à tout ce qui peut arriver.

— Que pouvons-nous faire de plus? demanda le colonel. Il faut que je descende tout de suite et que je prenne mes

mesures... Mais, pourquoi ne venez-vous pas?... Oui, venez aussi! Nous tiendrons une sorte de conseil de guerre... Prenez Hopps pour nous aider... et les employés du chemin de fer. Parbleu! il y a urgence. Allons, venez... nous causerons en marchant. Que pouvons-nous faire encore?... Débarrassez-vous donc de cette robe.

Et, là-dessus, Adye ouvrit la marche. En bas, ils trouvèrent la porte d'entrée ouverte, et les agents placés au dehors qui regardaient, ébahis, dans l'air vide.

— Il est parti, monsieur! dit l'un.

— Il faut aller tout de suite au poste central. Que l'un de vous aille chercher une voiture et revienne nous prendre... vivement! Et maintenant, Kemp, quoi encore?

— Des chiens. Prenez des chiens. Ils ne le voient pas, mais ils l'éventent. Prenez des chiens.

— Parfait! On ne le sait pas en général, mais les gardiens, à la prison d'Halstead, dépistent un homme avec des limiers!... Des chiens! Et ensuite?

— Ah! rappelez-vous que sa nourriture le trahit: après qu'il a mangé, ses aliments sont visibles jusqu'à ce qu'ils soient assimilés. En sorte qu'il a besoin de se cacher quand il a mangé... Il faut faire une battue sans répit. Tous les taillis, tous les recoins... Et que l'on serre toutes les armes, tous les outils qui peuvent servir d'armes. Il ne peut pas en porter une avec lui bien longtemps. Et tout ce qu'il peut ramasser pour frapper, il faut le cacher.

— Bon, cela!... oh! nous l'aurons bientôt.

— Et, sur les routes... ajouta Kemp.

Il hésita.

— Eh bien?

— Du verre pilé!... C'est cruel, je le sais. Mais songez à ce qu'il peut faire.

Adye huma l'air entre ses dents.

— Vilaine chasse! dit-il. Après tout, je ne sais pas. Je vais toujours faire préparer du verre pilé. S'il va trop loin...

— Cet homme s'est mis hors de l'humanité, je vous dis. Il établira le règne de la terreur dès qu'il aura surmonté l'émotion du péril auquel il vient d'échapper. J'en suis sûr comme je suis sûr d'être là et de vous parler. Nous n'avons

chance de réussir que si nous prenons les devants. Il s'est retranché lui-même du genre humain : que son sang retombe sur sa tête !

## XXVI

### LE MEURTRE DE M. WICKSTEED

Il y a tout lieu de croire que l'homme invisible, lorqu'il s'élança hors de chez Kemp, était dans un état de fureur aveugle. Un petit enfant, qui jouait près de la porte, fut violemment enlevé de terre et jeté de côté; il eut la cheville brisée et resta quelques heures sans connaissance. Personne ne sait où alla Griffin, ni ce qu'il fit; mais on peut se l'imaginer courant, par cette chaude après-midi de juin, escaladant la colline, poussant jusqu'à la dune qui s'étend derrière Port-Burdock, songeant avec colère, avec désespoir, à son intolérable destinée, et, à la fin, brûlant et las, cherchant un abri dans les taillis de Hintondean, pour y rassembler ses idées subversives. C'est là probablement qu'il se réfugia, car c'est là que, vers deux heures, il affirma son existence par un nouvel attentat.

On se demande quel pouvait être alors son état d'esprit et quels projets il roulait dans sa tête. Nul doute qu'il ne fût exaspéré jusqu'à la folie par la trahison de Kemp; et, quoique nous puissions comprendre par quels motifs celui-ci en était venu à cette déloyauté, nous pouvons nous figurer aussi, et même ressentir un peu, la fureur que cet essai de surprise dut exciter chez Griffin. Peut-être encore se rappela-t-il ses déboires si étonnants d'Oxford Street : car il avait évidemment compté sur la collaboration de Kemp lorsqu'il avait formé ce rêve brutal de terroriser le monde. Quoi qu'il en soit, il disparut aux yeux de tous vers midi, et il n'est pas de témoin qui puisse dire ce qu'il fit jusque vers deux heures et demie : heureuse fortune peut-être pour l'humanité, mais pour lui fatale inaction.

Pendant ce temps-là, une foule toujours croissante, éparpillée par tout le pays, se mit à sa recherche. Dans la ma-

tinée, il n'était encore qu'une légende, un sujet d'effroi; dans la journée, grâce surtout à une proclamation rédigée par Kemp en termes secs, on se le représenta comme un adversaire tangible, qu'il s'agissait de blesser, de capturer, de vaincre, et tout le pays commença de s'organiser avec une rapidité incroyable. A deux heures, il aurait encore pu quitter le district en prenant quelque train; plus tard, cela devenait impossible : tous les trains de voyageurs, sur toutes les lignes, dans un grand parallélogramme, de Southampton à Winchester et de Brighton à Horsham, avaient leurs portes fermées à clef, et le trafic des marchandises était presque entièrement suspendu. Dans un rayon de vingt milles autour de Port-Burdock, des hommes armés de fusils et de gourdins furent bientôt répartis en groupes de trois ou quatre, avec des chiens, pour battre les routes et les champs.

Des agents à cheval galopèrent sur tous les chemins de la contrée, s'arrêtant à chaque cottage, invitant les gens à fermer leurs maisons, à ne pas sortir sans être armés; toutes les écoles communales furent licenciées à trois heures, et les enfants effrayés, réunis en bandes, rentrèrent chez eux précipitamment. La proclamation de Kemp, signée par le colonel Adye, fut placardée dans presque tout le district vers quatre ou cinq heures : elle indiquait brièvement, mais clairement, toutes les conditions de la lutte à engager, la nécessité de priver l'homme invisible de nourriture et de sommeil, la nécessité d'une vigilance incessante, et elle recommandait, en outre, une attention alerte à tout ce qui pourrait indiquer les mouvements de l'ennemi. Si rapide, si décidée fut l'action des autorités, si prompte, si universelle fut la croyance à cet être extraordinaire, qu'avant la tombée de la nuit une superficie de plusieurs centaines de milles carrés fut strictement en état de siège. Avant la tombée de la nuit aussi, un frémissement d'horreur se propagea dans toute cette population en éveil et nerveuse; de bouche en bouche, et de long en large à travers tout le pays, courait l'histoire du meurtre de M. Wicksteed.

Si nous avons raison de supposer que le refuge de l'homme invisible était dans les taillis de Hintondean, nous devons supposer aussi qu'au début de l'après-midi il fit une sortie,

avec un projet qui impliquait l'usage d'une arme. Quel était ce projet, nous ne le savons pas, mais, pour moi du moins, il est évident, d'une évidence écrasante, qu'avant même de rencontrer Wicksteed il avait en main la tige de fer.

Naturellement, nous ne pouvons rien savoir des détails de cette rencontre. Elle advint sur le bord d'une sablonnière, à moins de deux cents mètres de la porte principale du parc de lord Burdock. Le sol piétiné, les blessures nombreuses reçues par M. Wicksteed, sa canne brisée, tout indique une lutte désespérée ; mais le motif de l'attaque, si ce n'est un accès de frénésie meurtrière, il est impossible de l'imaginer. Vraiment, la version de la folie est à peu près inévitable.

M. Wicksteed, intendant de lord Burdock, était un homme de quarante-cinq ou quarante-six ans, d'apparence et d'habitudes inoffensives, le dernier au monde qui fût capable de provoquer un si terrible adversaire. Il semble que l'homme invisible se soit servi contre lui d'une tige de fer arrachée à une clôture brisée. Il arrêta cet homme qui rentrait paisiblement chez lui pour l'heure du repas; il l'attaqua, il paralysa ses faibles moyens de défense, il lui cassa le bras, il le renversa et lui réduisit la tête en bouillie.

Évidemment, il devait avoir, avant de rencontrer sa victime, emprunté cette tige à quelque clôture; il devait la tenir toute prête à la main. Deux détails seulement, en outre de ce qui a déjà été établi, semblent se rapporter à l'affaire. Le premier, c'est que la sablonnière n'était pas sur le chemin que devait suivre M. Wicksteed pour rentrer directement chez lui, mais presque à deux cents mètres en dehors. Le second, c'est la déclaration d'une petite fille qui, en allant à la classe du soir, vit le malheureux « trottant » d'une façon particulière, à travers un champ, dans la direction de la sablonnière. La pantomime de cette enfant suggère l'idée d'un homme poursuivant quelque chose qui fuit devant lui, par terre, et sur quoi il tape à coups redoublés avec sa canne. Elle était la dernière personne qui eût vu Wicksteed vivant. Il n'échappa à ses regards que pour aller à la mort : la lutte ne fut cachée aux yeux de l'enfant que par un bouquet de hêtres et une légère dépression de terrain.

Et cela, pour moi du moins, classe décidément le meurtre

en dehors des crimes commis sans motif. Il est permis de croire que Griffin avait pris cette tige de fer comme arme, oui, mais sans aucune intention arrêtée de s'en servir pour un assassinat. Wicksteed, en passant, aura remarqué cette tige qui s'agitait dans l'espace d'une façon inexplicable. Ne pensant pas le moins du monde à l'homme invisible, — car Port-Burdock est à dix milles de là, — il aura poursuivi cette tige. Selon toute vraisemblance, il n'avait pas même entendu parler de l'homme invisible. On peut, dès lors, imaginer celui-ci prenant la fuite pour éviter que l'on ne découvrît sa présence, et Wicksteed, intrigué, curieux, s'attachant à la poursuite de cet objet mobile, incompréhensible, et finissant par le frapper.

Nul doute que, dans des circonstances ordinaires, l'homme invisible aurait pu facilement distancer le brave homme, un peu alourdi, qui le pourchassait; mais la position où fut trouvé le corps de Wicksteed donne à penser qu'il eut le malheur d'acculer sa proie dans un coin, entre une touffe d'orties et la sablonnière. Pour qui connaît l'extraordinaire irritabilité de Griffin, le reste de l'aventure est facile à reconstituer.

Mais ce n'est qu'une hypothèse. Les seuls faits incontestables (car on ne peut pas toujours faire grand fonds sur les récits des enfants), c'est la découverte du corps de Wicksteed, mort sur le coup, et la découverte de la tige de fer, tachée de sang, jetée au milieu des orties. L'abandon de cette tringle par Griffin fait croire que, dans l'émotion de l'affaire, il renonça au dessein pour lequel il l'avait prise, si tant est qu'il eût un dessein. Certes il était profondément égoïste et sans entrailles; mais la vue de sa victime, de sa première victime, sanglante et pitoyable à ses pieds, peut avoir rouvert en lui une source de remords depuis longtemps contenue; il peut avoir été un moment troublé, quelque plan qu'il eût d'ailleurs adopté.

Après le meurtre de Wicksteed, il semblerait avoir pris à travers champs, dans la direction de la dune. On raconte que, vers le coucher du soleil, deux hommes occupés dans un pré, pas loin de Fern-Bottom, entendirent une voix. Cette voix gémissait et riait tour à tour; elle sanglotait, pleurait,

puis se reprenait à pousser des cris. Cela devait être bien étrange. Elle approcha en traversant un champ de trèfle, puis elle s'éteignit du côté des collines.

Dans l'intervalle, l'homme invisible dut apprendre quelque chose du parti que son ami Kemp avait rapidement tiré de ses confidences. Il aura trouvé, sans doute, des maisons fermées à clef, en sûreté ; il aura traîné autour des gares, rôdé autour des auberges ; et, sûrement, il aura lu les affiches et se sera fait une idée de la campagne entreprise contre lui. Comme la soirée s'avançait, il vit poindre dans les champs, de-ci, de-là, des groupes de trois ou quatre hommes, il entendit l'aboiement des chiens. Ces chasseurs d'hommes avaient des instructions particulières, au cas d'une rencontre avec l'ennemi, sur la façon de se prêter main forte. Mais Griffin les esquiva tous. Il nous est loisible d'imaginer son exaspération, augmentée encore de l'idée que lui-même avait fourni les renseignements dont on faisait usage contre lui sans aucun scrupule. Pour ce jour-là du moins, il perdit courage ; pendant près de vingt-quatre heures, excepté lorsqu'il se retourna sur Wicksteed, il fut un homme traqué. Pendant la nuit il dut manger et dormir : car, le matin du jour suivant, il se retrouva lui-même, actif, redoutable, furieux et méchant, tout prêt pour la dernière bataille qu'il devait livrer au monde.

## XXVII

### LE SIÈGE DE LA MAISON DE KEMP

Kemp lisait une étrange missive, écrite au crayon sur une feuille de papier graisseuse.

« Vous avez été prodigieusement énergique et habile, — disait cette lettre ; — mais je n'arrive pas à comprendre ce que vous avez à y gagner. Vous êtes contre moi. Pendant tout un jour, vous m'avez pourchassé ; vous avez essayé de me voler une nuit de sommeil. Malgré vous, j'ai trouvé à manger ; malgré vous, j'ai pu dormir, et la partie ne fait que

commencer. Oui, la partie ne fait que commencer... D'ailleurs, il n'y a pas à dire, il faut qu'arrive le règne de la terreur ; en voici le premier jour. Port-Burdock n'est plus sous la domination de la Reine ; dites-le à votre policier, dites-le à toute la bande : la ville est sous ma domination, à moi, et je suis la terreur ! Ce jour est le premier de l'an I de la nouvelle ère, l'ère de l'homme invisible. Je suis Invisible Ier.

» Pour débuter, le programme est simple : le premier jour, il y aura une exécution, rien que pour l'exemple, celle d'un nommé Kemp. La mort est en marche, à son adresse, aujourd'hui. Il peut se cacher, se mettre sous clef, s'entourer de gardiens, revêtir une armure, si bon lui semble : la mort, la mort invisible approche. Qu'il prenne ses précautions : cela fera d'autant plus d'impression sur mon peuple... La mort partira de la boîte aux lettres à midi. La lettre tombera dans la boîte au moment où arrivera le facteur, et le sort en sera jeté ! La partie commence. La mort est en route... N'allez point au secours du coupable, mes amis, de peur que la mort ne s'abatte aussi sur vous. Aujourd'hui Kemp doit mourir. »

Quand le docteur Kemp eut lu et relu cette lettre :

— Ce n'est pas une mystification, s'écria-t-il. C'est bien là son style. Et il ne plaisante pas !...

Il retourna la feuille et, sur l'adresse, il vit le timbre du bureau de Hintondean, avec ce détail prosaïque : « Deux *pence* à payer. » Il se leva lentement, laissant son déjeuner inachevé (la lettre était arrivée par le courrier d'une heure), et il passa dans son cabinet de travail. Il sonna sa gouvernante et lui donna l'ordre de faire tout de suite le tour de la maison, de vérifier toutes les fenêtres, de fermer tous les volets. Pour ceux de son cabinet, il s'en chargea lui-même. Dans un tiroir fermé à clef, dans sa chambre à coucher, il prit un petit revolver, l'examina soigneusement et le mit dans la poche de son veston. Il écrivit plusieurs billets, — l'un pour le colonel Adye, — et les fit porter par la femme de chambre, en lui donnant des instructions explicites sur la manière dont elle devait sortir de la maison. « Il n'y a pas de danger », dit-il, en faisant cette restriction mentale : « Pas de danger... pour vous ! » Il demeura songeur, un moment, puis retourna à son déjeuner qui refroidissait.

Il mangea avec des distractions. A la fin, il frappa sur la table : « Nous l'aurons, s'écria-t-il. Et je suis l'amorce! Il ira trop loin. »

Il monta ensuite au belvédère, en prenant soin de fermer derrière lui toutes les portes. « C'est une partie engagée, dit-il, une drôle de partie... mais les chances sont toutes pour moi, monsieur Griffin, quoique vous soyez invisible!... et malgré votre audace!... Griffin contre l'univers!... ce serait trop fort! »

Il se tint debout près de la fenêtre, regardant la côte ensoleillée. « Il faut qu'il trouve à manger tous les jours... je ne l'envie pas... A-t-il vraiment dormi, la nuit dernière?... Quelque part, en plein air... à l'abri des rencontres... Si nous pouvions avoir un bon temps froid, bien humide, au lieu de chaleur!... Il me guette peut-être, en ce moment. »

Il se mit tout contre la fenêtre. Quelque chose frappa vivement le mur de briques au-dessus du châssis : Kemp sauta en arrière.

— Je deviens nerveux!

Il se passa cinq minutes avant qu'il s'approchât de nouveau.

— Cela devait être un moineau, dit-il.

Tout à coup, il entendit la sonnette de la porte d'entrée : il descendit l'escalier quatre à quatre. Il tira les verrous, il tourna la clef dans la serrure, vérifia la chaîne de sûreté, la mit en travers et ouvrit avec précaution, sans se montrer. Une voix familière le salua : c'était Adye.

— Votre bonne a été attaquée, Kemp, — dit le colonel derrière la porte.

— Comment!

— Elle s'est fait prendre la lettre qu'elle portait... Il est tout près d'ici. Laissez-moi entrer.

Kemp détacha la chaîne, et Adye pénétra par un entrebâillement aussi étroit que possible. Il resta dans le vestibule, regardant avec un soulagement infini le maître de la maison qui refermait la porte.

— Il lui a arraché le papier de la main. Il lui a fait une peur terrible... Elle est là-bas, au poste. Une attaque de nerfs... Il est tout près d'ici. Que disiez-vous dans cette lettre?

Kemp lâcha un juron.

— Dieu! que j'ai été bête! J'aurais dû m'en douter. Il n'y a pas une heure de marche d'Hintondean jusqu'ici... Déjà!...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Venez voir! — dit Kemp, en montrant au colonel le chemin de son cabinet.

Il lui tendit la lettre de l'homme invisible. Adye, l'ayant lue, siffla doucement.

— Et vous, alors?...

— Je vous proposais un piège à préparer... et, comme un sot, j'ai envoyé mon plan, par ma bonne, à qui?... à lui!

A son tour, le colonel jura; puis, soudain :

— Il filera.

— Pas de danger!

Le fracas d'un carreau cassé vint du haut de l'escalier. Adye aperçut l'éclair argenté d'un petit revolver sorti à moitié de la poche de Kemp.

— C'est une fenêtre là-haut, — dit celui-ci.

Et il monta, précédant le colonel.

Comme ils étaient encore dans l'escalier, il y eut un second fracas, et, quand ils arrivèrent au cabinet de travail, ils trouvèrent brisées deux des trois fenêtres, le parquet à moitié jonché d'éclats de verre, un gros caillou tombé sur le bureau. Les deux hommes s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, à contempler le saccage.

Kemp jura encore. Au même instant, la troisième fenêtre résonna d'un bruit sec comme celui d'un coup de pistolet : la vitre s'étoila, puis finit par s'abattre dans la pièce, brisée en triangles dentelés, en mille miettes,

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est un commencement, répondit Kemp.

— Il n'y a pas moyen de grimper par ici?

— Oh! pas même pour un chat.

— Il n'y a pas de volets?

— Non, pas là. Toutes les pièces du bas... Hé! mon Dieu!

Un nouveau fracas; puis un bruit sourd de coups frappés sur des planches, en bas.

— Que le diable l'emporte! s'écria Kemp. Cela doit être... oui... c'est une des chambres à coucher. Toute la maison y

passera... Mais c'est un imbécile : les volets sont fermés, le verre tombera au dehors[1]; il se coupera les pieds.

Une fenêtre encore annonça son désastre. Les deux hommes étaient sur le palier, perplexes.

— J'ai une idée, fit Adye. Donnez-moi une canne, n'importe quoi : je vais aller au poste et je lâcherai les limiers sur sa piste. Alors, je crois que nous le tenons!

Une fenêtre encore eut le sort des autres.

— Vous n'avez pas un revolver?

La main de Kemp se porta d'abord à sa poche, puis il hésita :

— Non, je n'en ai pas... du moins à vous prêter.

— Je vous le rapporterai. Vous êtes en sûreté ici.

Kemp, honteux d'avoir, une seconde, manqué de sincérité, tendit son arme.

— Maintenant gagnons la porte, fit le colonel.

Comme ils s'arrêtaient dans le vestibule, hésitants, ils entendirent une des fenêtres de la chambre à coucher du premier étage craquer et éclater. Kemp, allant à la porte, se mit en devoir de faire glisser les verrous le plus doucement possible. Il avait la figure un peu plus pâle qu'à l'ordinaire.

— Tachez de filer vite! dit-il.

A la minute, Adye se trouva sur le seuil ; les verrous rentrèrent aussitôt dans les gâches. Il eut un moment d'incertitude : il se trouvait plus à son aise, le dos à la porte. Puis, la tête haute et se carrant, il descendit les degrés. Il traversa la pelouse. Il approchait de la grille lorsqu'une légère brise sembla courir sur du gazon ; quelque chose remua auprès de lui.

— Arrêtez-vous un peu! dit une voix.

Adye s'arrêta net, la main crispée sur le revolver.

— Hein? fit-il, blême et contracté, les nerfs violemment tendus.

— Faites-moi le plaisir de retourner à la maison! — dit la voix, d'un ton aussi sec et dur que celui du colonel.

— Je regrette! répliqua Adye, un peu enroué subitement.

Et il se passa la langue sur les lèvres.

1. En Angleterre, les fenêtres sont *à guillotine*, avec volets intérieurs.

La voix était, croyait-il, devant lui à gauche. S'il essayait d'une balle?...

— Où allez-vous? demanda la voix.

Les deux interlocuteurs firent un mouvement rapide; le revolver brilla dans la poche entre-bâillée du colonel. Celui-ci renonça à tirer, il réfléchit.

— Où je vais? reprit-il lentement. Cela, c'est mon affaire.

Ces mots étaient encore sur ses lèvres qu'un bras lui entoura le cou; il reçut un genou dans le dos et fut entraîné à la renverse. Il tira son arme gauchement, et fit feu à tout hasard : aussitôt il reçut un coup sur la bouche et le revolver lui fut arraché de la main. Vainement il s'efforça d'empoigner une jambe insaisissable et de se dégager; il tomba en arrière.

— Sacré...! fit-il.

La voix éclata de rire :

— Je vous tuerais tout de suite, prononça-t-elle, si ce n'était perdre une balle.

Adye vit le revolver en l'air, à six pieds devant lui, qui le visait.

— Alors? demanda-t-il, en se mettant sur son séant.

— Levez-vous!

Adye se leva.

— Attention! — commanda la voix, d'un ton ferme. — N'essayez pas de jouer avec moi. Rappelez-vous que, moi, je vois votre figure, si vous ne voyez pas la mienne. Vous allez retourner à la maison.

— Mais il ne me laissera pas rentrer.

— Tant pis! Ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

Adye se passa encore la langue sur les lèvres. Détournant ses regards du revolver, il vit au loin la mer bleue et sombre sous le soleil de midi, le gazon bien tondu à ses pieds, la blanche falaise, la ville tumultueuse; et, tout à coup, il connut que la vie est bien douce. Ses yeux se reportèrent sur ce petit objet de métal, suspendu entre ciel et terre, à six pieds devant lui.

— Que faut-il que je fasse? demanda-t-il d'un ton morne.

— Comment! « Que faut-il que je fasse? » Vous n'avez qu'à vous en retourner.

— J'essaierai. S'il me laisse rentrer, promettez-vous de ne pas vous jeter sur la porte ?

— Ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

Kemp, après avoir fait sortir Adye, était remonté bien vite dans son cabinet; rampant au milieu du verre cassé, regardant avec précaution par-dessus le rebord de la fenêtre, il vit le colonel en pourparlers avec l'Invisible. — « Pourquoi ne tire-t-il pas ? » murmura-t-il. Juste à ce moment, le revolver remua un peu; un reflet de soleil vint frapper les yeux de Kemp. De la main celui-ci se fit un abat-jour, et essaya de suivre la direction du rayon qui l'aveuglait.

— Mais oui! fit-il. Adye lui a remis son revolver.

— Promettez de ne pas vous jeter sur la porte! — répétait le colonel à ce moment-là. Ne continuez pas une partie gagnée.

— Retournez à la maison. Je vous dis nettement que je ne promets rien.

Adye parut tout à coup avoir pris une décision. Il se dirigea vers la maison, lentement, les mains derrière le dos. Kemp, le guettait, fort embarrassé. Le revolver disparut, brilla de nouveau, disparut encore, et, à un examen plus attentif, se révéla sous la forme d'un petit objet sombre qui suivait le colonel.

Les choses se passèrent très rapidement. Adye sauta en arrière, se retourna tout d'un trait, voulut saisir le petit objet, le manqua, leva les mains, tomba en avant sur le nez: au-dessus de lui flotta dans l'air un flocon de fumée bleue. Kemp n'entendit pas le bruit du coup tiré. Le colonel se tordit, se souleva sur un bras, retomba en avant et demeura immobile.

Un instant, Kemp resta ébahi de la tranquille insouciance dont témoignait l'attitude du colonel. L'après-midi était très chaude et très calme; rien ne semblait remuer dans l'univers qu'un couple de papillons jaunes se pourchassant à travers les arbustes, entre la maison et la grille. Adye restait étendu sur la pelouse, près de la grille. Les stores de toutes les villas, au pied de la colline, étaient baissés; mais, dans un petit pavillon vert, on voyait une tête blanche, sans doute un vieillard endormi. Kemp examina tous les alentours, cherchant des yeux le revolver : plus de revolver! Ses yeux se reportèrent sur Adye... La partie commençait bien.

Alors il entendit sonner et frapper à la porte d'entrée. Les

coups devinrent pressants. Mais, d'après les ordres de Kemp, les domestiques s'étaient enfermés à clef dans leurs chambres. Il y eut ensuite un silence. Kemp s'était assis, l'oreille tendue ; il regarda au dehors, avec précaution, par chacune des trois fenêtres; il alla sur le carré, en haut de l'escalier; là, il écouta, fort inquiet. Armé du tisonnier de sa chambre, il descendit examiner de nouveau la fermeture intérieure des fenêtres du rez-de-chaussée. Tout était en bon état. Il remonta au belvédère. Adye était toujours étendu sans mouvement, au bord de l'allée sablée, comme il était tombé. Sur la route, longeant les villas, Kemp aperçut la femme de chambre et deux agents.

Partout un calme de mort. Les trois personnes semblaient approcher très lentement. Kemp se demandait ce que pouvait bien faire son ennemi.

Tout à coup, il tressaillit : un grand fracas arrivait d'en bas. Après avoir hésité d'abord, il redescendit. Soudain la maison retentit de coups pesants et d'un bruit de bois volant en éclats. Il entendit un carreau cassé, puis les volets secoués avec un bruit de ferraille. Il tourna la clef et ouvrit la porte de la cuisine. Au même instant, les volets se fendirent, éclatèrent, vinrent tomber à l'intérieur. Il demeura stupéfait. Le châssis de la fenêtre, sauf un croisillon, était encore intact; mais de petites dents de verre subsistaient seules le long du cadre. Les volets avaient été enfoncés avec une hache, et maintenant cette hache s'abattait vigoureusement sur le châssis de la fenêtre et les barres de fer qui la protégeaient. Tout à coup l'instrument fit un saut de côté et disparut.

Kemp vit le revolver au dehors, par terre, dans l'allée : puis cette petite arme sauta en l'air. Lui, battit en retraite. Le coup partit trop tard, mais tout juste : un éclat du bord de la porte qu'il refermait sur lui vola au-dessus de sa tête. Il fit claquer la porte et donna un tour de clef ; de l'autre côté, il entendit Griffin rire et crier. Puis ce fut la hache qui reprit sa besogne de destruction.

Kemp, debout dans le corridor, essaya de réfléchir. Tout à l'heure l'homme invisible serait dans la cuisine ; la porte ne l'arrêterait pas une minute ; et alors...

On sonna de nouveau à la porte d'entrée. C'étaient peut-

être les agents. Il courut dans le vestibule, détacha la chaîne et tira les verrous ; il fit parler la bonne avant d'ôter tout à fait la chaîne de sûreté : trois personnes se précipitèrent à l'intérieur comme une masse. Kemp se hâta de refermer.

— L'homme invisible ! s'écria-t-il. Il a un revolver... et encore deux coups. Il a tué Adye. Il l'a blessé, au moins. Ne l'avez-vous pas vu sur la pelouse ? Il est là, par terre.

— Qui cela ? demanda l'un des agents.

— Adye !

— Nous sommes venus, expliqua la bonne, par l'allée de derrière.

— Qu'est-ce que c'est que ce tapage ? interrogea l'autre agent.

— Il est dans la cuisine... ou il y sera bientôt. Il a trouvé une hache...

Soudain la maison tout entière retentit des coups frappés par l'homme invisible sur la porte de la cuisine. La bonne regardait fixement vers la cuisine, puis se réfugia dans la salle à manger. Kemp essayait de s'expliquer en phrases entrecoupées. Ils entendirent céder la porte.

— Par ici ! cria Kemp, sortant de sa stupeur.

Et il poussa les agents sur le seuil de la salle à manger.

— Le tisonnier ! cria Kemp en se ruant vers le garde-feu.

Il tendit à l'un des agents le tisonnier qu'il avait apporté et, à l'autre, celui de la salle à manger. Tout à coup il sauta en arrière.

— Ho ! fit l'un des agents.

Et il plongea en avant, ayant reçu un coup de hache sur son tisonnier.

Le revolver tira l'un de ses derniers coups et creva, au mur, un Sydney Cooper de grande valeur. L'autre agent abattit son tisonnier sur la petite arme, comme on assomme une guêpe : il l'envoya rouler par terre.

Au premier bruit, la bonne poussa un cri, se dressa hurlante auprès du foyer, puis courut ouvrir les volets, — sans doute avec l'intention de s'échapper par la fenêtre.

La hache recula dans le corridor et prit position à peu près à deux pieds du sol. On entendit souffler l'homme invisible.

— Écartez-vous tous les deux, dit celui-ci. C'est à Kemp que j'ai affaire.

— Et nous, c'est à vous que nous avons affaire ! répondit le premier agent.

Il fit un pas rapide en avant, fourrageant avec son tisonnier dans la direction de la voix.

L'homme invisible dut se rejeter en arrière ; il alla donner dans le porte-parapluie.

Alors, comme l'agent chancelait, emporté par l'élan même de son coup, la hache le frappa de front : le casque s'enfonça comme du carton, et l'homme alla rouler par terre jusqu'au seuil de la cuisine.

L'autre agent, visant derrière la hache avec son tisonnier, atteignit quelque chose de mou qui céda. Il y eut un cri de douleur, et la hache tomba sur le sol. L'agent battit encore le vide et ne rencontra rien ; il mit le pied sur la hache et frappa encore. Puis il se redressa, brandissant son tisonnier, tendant l'oreille, attentif au moindre mouvement.

Il entendit la fenêtre de la salle à manger s'ouvrir, et des pas rapides courir à travers la salle. Son camarade se ramassa, se mit sur son séant, avec du sang qui lui coulait entre l'œil et l'oreille.

— Où est-il? demanda le blessé.

— Je n'en sais rien, mais je l'ai touché. Il est quelque part dans le vestibule, à moins qu'il n'ait filé derrière vous. Docteur !... Monsieur !... Docteur !...

Le second agent essayait de se remettre sur pied. A la fin, il y réussit. Soudain le bruit assourdi de pieds nus se fit entendre vers la cuisine.

— Holà ! cria le premier agent.

Et il lança son tisonnier qui alla briser un petit bec de gaz. Il fit mine de poursuivre l'homme invisible dans la cuisine. Puis, croyant mieux faire, il entra dans la salle à manger.

— Docteur !... commença-t-il.

Et il demeura court.

— Le docteur Kemp est un héros ! — reprit-il, comme son camarade arrivait pour regarder par-dessus son épaule.

La fenêtre de la salle à manger était toute grande ouverte. Ni la femme de chambre n'était là, ni Kemp.

L'idée que le second agent eut de Kemp, à ce moment-là, ne fut pas moins brillante.

## XXVIII

### LE CHASSEUR CHASSÉ

M. Heelas, le voisin le plus proche de Kemp, dormait dans son pavillon, quand le siège de la maison commença. Il appartenait à la courageuse majorité qui refusa de croire à « cette ridicule histoire » d'un homme invisible. Sa femme, cependant, — il dut à s'en souvenir un peu plus tard, — y croyait, elle. Il voulut absolument se promener dans son jardin, comme si de rien n'était ; et dans l'après-midi, il alla se reposer comme le font volontiers les gens de son âge. Il s'endormit malgré le bruit des fenêtres brisées ; mais il se réveilla en sursaut avec la conviction curieuse qu'il se passait tout de même quelque chose de fâcheux. Il regarda au dehors, dans la direction de la maison de Kemp ; il se frotta les yeux et regarda de nouveau. Alors il mit pied à terre, et s'assit, prêtant l'oreille. Il se dit qu'il avait la berlue. Et pourtant, non, il y avait bien, là, quelque chose d'étrange : la maison paraissait abandonnée, depuis des mois... à la suite de quelque émeute. Toutes les fenêtres étaient brisées, et à toutes, sauf à celles du belvédère, les volets intérieurs étaient clos.

— Je jurerais bien que tout était comme à l'ordinaire (il tira sa montre), il y a seulement vingt minutes...

Il entendit des secousses régulières, puis un bruit de carreau cassé. Alors, comme il était là, bouche bée, arriva une chose encore plus étonnante. Les volets de la salle à manger s'ouvrirent brusquement et la femme de chambre apparut, en chapeau, faisant des efforts désespérés pour soulever le châssis. Soudain un homme se montra derrière elle et vint à son aide : c'était le docteur Kemp. Et, tout de suite, la fenêtre ouverte, la femme de chambre se glissa péniblement au dehors ; elle se lança en avant et disparut au milieu des arbustes. M. Heelas, devant ce spectacle extraordinaire, se

leva en poussant des exclamations de surprise. Il vit Kemp lui-même se dresser sur le rebord, sauter de là et reparaître aussitôt, courant tout le long d'une allée, entre les massifs, et se baissant comme un homme qui tient à ne pas être vu. Il s'éclipsa derrière un cytise et reparut franchissant une haie qui donnait sur la dune. En une seconde, il avait passé par-dessus et repris sa course, à une allure folle, dévalant la pente dans la direction de M. Heelas.

— Seigneur ! — s'écria celui-ci, frappé d'une idée soudaine, — c'est cet animal d'homme invisible !... Si c'était vrai, pourtant !

Pour M. Heelas, penser à des choses pareilles et agir, c'était tout un. Sa cuisinière, qui l'observait de la fenêtre du haut, fut surprise de le voir, très agité, qui revenait vers la maison à une bonne vitesse de neuf milles à l'heure. On entendit des portes claquer, des sonnettes retentir, et M. Heelas beugler comme un veau.

— Fermez les portes ! fermez les fenêtres ! fermez tout ! Voilà l'homme invisible qui arrive !

Aussitôt la maison s'emplit de cris, d'ordres, de pas précipités. M. Heelas courut en personne fermer les fenêtres à la française qui ouvraient sur la véranda. Juste à ce moment, apparurent au-dessus de la clôture du jardin la tête, les épaules, puis le genou de Kemp. Une minute après, celui-ci, s'étant frayé un chemin à travers les asperges, accourait par le terrain vers la maison.

— Vous n'entrerez pas ! — cria M. Heelas en poussant les verrous. — S'il est à vos trousses, j'en suis bien fâché... mais vous n'entrerez pas !

Kemp, avec un visage de terreur, apparut tout contre le carreau, frappa, secoua comme un fou la fenêtre à la française. Voyant ses efforts inutiles, il courut le long de la véranda, sauta, heurta du marteau à la porte de service. Il fit le tour ensuite, jusque devant la maison, puis reprit le chemin de la colline.

M. Heelas, regardant de sa fenêtre, l'épouvante sur le visage, avait à peine vu disparaître Kemp que son carré d'asperges fut de nouveau piétiné, dans la même direction, par des pieds que l'on ne voyait pas. Alors M. Heelas monta

précipitamment au premier étage : la suite de la chasse lui échappa. Mais, comme il passait devant la fenêtre de l'escalier, il entendit claquer la petite porte du jardin.

Émergeant sur le chemin de la colline, Kemp se mit naturellement à redescendre vers la ville. Il en était à suivre lui-même exactement le parcours que, du haut de son belvédère, et d'un œil si attentif, il avait vu suivre à Marvel, quatre jours auparavant. Il courait bien, pour un homme non entraîné. Quoique son visage fût blême et ruisselant de sueur, il conservait son sang-froid. Il courait à larges enjambées, et, chaque fois qu'il y avait un passage difficile, que le terrain se faisait inégal ou caillouteux, ou qu'un morceau de verre cassé brillait sur le sol, il passait dessus, laissant l'homme invisible, qui le poursuivait nu-pieds, prendre la direction qu'il voudrait.

Pour la première fois de sa vie, Kemp s'aperçut que ce chemin était prodigieusement long et désert, et que les maisons du faubourg, au pied de la colline, étaient extrêmement éloignées. Jamais il ne s'était avisé que la course fût un moyen de locomotion si lent et si pénible. Toutes les petites villas, endormies au soleil de l'après-midi, semblaient fermées, barricadées. Sans doute, elles étaient fermées et barricadées d'après ses mêmes ordres ; mais enfin elles auraient bien pu garder un œil ouvert sur le dehors, en prévision d'un cas pareil !

La ville se dressait devant lui maintenant ; au delà, derrière elle, la mer avait disparu ; des gens remuaient là-bas. Un tramway arrivait juste au pied de la colline. Plus loin, c'était le poste de police. Mais étaient-ce des pas qu'il entendait derrière lui ? Serait-il rattrapé ?

Les gens, là-bas, regardaient obstinément de son côté ; une ou deux personnes se mirent à courir ; son haleine faisait un bruit de scie dans sa gorge. Le tramway était tout près maintenant, et les *Joyeux Joueurs de Cricket* verrouillaient leur porte avec bruit. Derrière le tramway, des poteaux et des tas de sable : — des travaux de voirie... Kemp, une seconde, eut l'idée de sauter dans le tramway et de s'y enfermer. Puis il résolut d'aller jusqu'au poste de police. Un moment après, il avait passé devant la porte des *Joyeux Joueurs de Cricket*,

il était au bout de la rue, avec des êtres humains autour de lui. Le cocher du tramway et son aide, stupéfaits de sa précipitation fiévreuse, étaient là debout, avec les chevaux dételés. Plus loin, des terrassiers montraient aussi, au-dessus des tas de sable, leurs figures étonnées.

Kemp ralentit un peu sa course; il entendit le pas rapide de l'ennemi et, de nouveau, bondit en avant.

— L'homme invisible! cria-t-il aux terrassiers avec un geste vague.

Et, par une inspiration soudaine, il franchit la tranchée et mit ainsi un groupe animé entre lui et l'autre.

Alors, abandonnant l'idée du poste, il tourna dans une petite rue latérale, passa contre une charrette de légumes, hésita un dixième de seconde à la porte d'un confiseur, puis se dirigea vers l'entrée d'une ruelle qui revenait en arrière, à la grand'rue. Deux ou trois petits enfants jouaient là : à sa vue, ils poussèrent des cris et se dispersèrent en hâte ; et tout aussitôt, des fenêtres et des portes s'ouvrirent, des mères émues montrèrent la qualité de leur cœur. Kemp retomba donc dans la grand'rue, à trois cents mètres de la tête de ligne du tramway ; et là il entendit des vociférations, des gens qui couraient.

Il jeta un regard vers le haut de la rue, du côté de la colline. A vingt-cinq pas à peine, un énorme terrassier courait, jetant des jurons entrecoupés, frappant à tort et à travers avec une bêche. Sur ses talons venait le conducteur du tramway, les poings serrés. D'autres suivaient, poussant des cris, distribuant des coups. Dans le bas de la rue, dans la direction de la ville, des hommes et des femmes couraient aussi. Kemp remarqua nettement un ouvrier qui sortait d'une boutique, un bâton à la main.

— Au large! au large! cria quelqu'un.

Kemp, alors, comprit que la chasse avait changé. Il s'arrêta, il regarda autour de lui, haletant.

— Il est tout près d'ici! cria-t-il. Barrez la rue!...

Il reçut un coup violent au-dessous de l'oreille, et chancela en faisant effort pour se retourner vers l'adversaire qu'il n'avait pas vu. Il parvint tout juste à reprendre son équilibre; il riposta, mais dans le vide. Puis il fut atteint de nouveau

sous la mâchoire et s'étala tout de son long. Une seconde après, un genou lui écrasait la poitrine, et deux mains furieuses lui étreignaient la gorge, mais l'une avec moins de force que l'autre. Il saisit les poignets, il entendit l'assaillant pousser un cri de douleur; puis la bêche du terrassier vint tournoyer en l'air au-dessus de lui et s'abattit sur quelque chose avec un bruit sourd. La main qui lui serrait la gorge se relâcha tout à coup, et, d'un effort convulsif, Kemp put se dégager, saisit une épaule molle et roula sur son adversaire. Il maintint contre le sol des coudes qu'il ne voyait pas.

— Je le tiens! hurla-t-il. Au secours! au secours!... Tenez-le! Il est par terre! Prenez-lui les pieds!

Aussitôt on se précipita, tous à la fois, sur les deux lutteurs : un étranger, survenu à l'improviste, aurait pu croire qu'il se jouait là une partie exceptionnellement acharnée de *football*. On n'entendit plus rien, d'ailleurs, après le cri de Kemp, qu'un bruit de coups, de piétinement, et un souffle pénible.

Après un effort suprême, l'homme invisible se releva, chancelant. Kemp lui sauta à la tête, comme les chiens font au cerf, et une douzaine de mains empoignèrent et déchirèrent l'ennemi dans le vide. Le conducteur du tramway prit le cou et le renversa en arrière. Un groupe confus d'hommes aux prises roula par terre de nouveau. Il y eut alors, j'en ai peur, quelques coups de pied terribles. Puis, soudain, on entendit un cri désespéré : « Grâce! grâce! » qui se perdit tout de suite en un râle de suffocation.

— Arrière! imbéciles! fit la voix assourdie de Kemp.

Il y eut une vigoureuse reculade de formes athlétiques.

— Il est blessé, vous dis-je. Écartez-vous!

Il y eut un moment de lutte pour dégager un petit espace. Puis un cercle de visages impatients vit le docteur agenouillé en l'air, semblait-il, à quinze pouces au-dessus du sol, et maintenant contre terre des bras que l'on ne voyait pas. Derrière lui, un agent serrait des chevilles également invisibles.

— Ne le lâchez pas! criait le gros terrassier, tenant toujours sa bêche tachée de sang. — Il fait semblant.

— Non, il ne fait pas semblant, — dit le docteur, en soulevant avec précaution son genou; — je me charge de le tenir.

Le docteur avait la figure toute meurtrie, et qui déjà devenait rouge. Il parlait difficilement, gêné par sa lèvre qui saignait. Il lâcha une main et parut tâter la figure.

— La bouche est toute mouillée !... dit-il. Bon Dieu !

Il se redressa brusquement, puis s'agenouilla par terre, auprès du corps invisible. Il y eut une poussée, une bousculade, un bruit de pas lourds : une foule de nouveaux venus augmentait encore la presse. Les gens sortaient des maisons. Les portes de l'auberge furent en un clin d'œil toutes grandes ouvertes. On ne parlait presque plus. Kemp tâtait çà et là ; sa main semblait se mouvoir dans l'air vide.

— Il ne respire plus !... Je ne sens plus son cœur !... son flanc... Diable !

Une vieille femme, qui regardait par-dessous le bras du gros terrassier, poussa un cri aigu :

— Voyez donc là !

Elle tendait son doigt tout ridé. En regardant à l'endroit qu'elle désignait, chacun vit, légère et transparente, — comme si elle eût été faite de verre, de sorte que veines et artères, os et nerfs pussent être distingués, — une main, une main molle et tombante ; elle sembla se couvrir d'un nuage et devenir opaque sous leurs yeux.

— Attention ! cria l'agent. Voici que le pied commence à apparaître.

Ainsi, lentement, commençant par les mains et les pieds, gagnant doucement le long des membres jusqu'aux organes vitaux, s'opéra cette étrange transformation, ce retour à l'état de substance visible. C'était comme la lente invasion d'un poison. D'abord, les petites veines blanches, traçant l'esquisse vaporeuse et grisâtre d'un membre ; puis les os transparents et le réseau compliqué des artères ; puis la chair et la peau, vagues, à peine distinctes, devenant rapidement solides et opaques. Bientôt on put voir la poitrine défoncée, les épaules et le contour incertain de la face démantibulée.

Enfin, quand la foule en s'écartant permit à Kemp de se relever, on vit, gisant par terre, nu et lamentable, le corps meurtri et brisé d'un homme de trente ans à peu près. Ses cheveux, ses sourcils étaient blancs, — non pas blanchis par l'âge, mais blancs de la blancheur des albinos ; — ses yeux

étaient rouges comme des grenats. Ses mains étaient fermées, ses yeux grands ouverts, avec une expression de colère et de désespoir.

— Couvrez-lui la figure! cria quelqu'un. Pour l'amour de Dieu, qu'on lui couvre la figure!

Des *Joyeux Joueurs de Cricket*, on apporta un drap; puis, l'en ayant recouvert, on l'emporta dans l'auberge... Et il était là, sur un lit sordide, dans une chambre vulgaire et mal éclairée, au milieu d'une foule ignorante et bruyante, brisé, blessé, trahi, sans que personne le prît en pitié, ce Griffin, le premier homme qui se soit rendu invisible, Griffin, le physicien le mieux doué que le monde ait jamais eu : il avait achevé, dans une catastrophe inouïe, son étrange et terrible carrière.

## ÉPILOGUE

Ainsi finit l'expérience, non moins bizarre que criminelle, de l'homme invisible. Si vous voulez en savoir davantage sur son compte, il faut aller à une petite auberge, auprès de Port-Stowe, et parler au patron. Sur l'enseigne, on ne voit que des bottes et un chapeau, avec cette inscription :

*A l'Homme invisible.*

Le patron est un petit homme, court et gros, avec un nez proéminent de forme cylindrique, des cheveux en baguettes de tambour, la figure rose comme du corail. Buvez généreusement, et il vous racontera généreusement, lui, tout ce qui lui advint après l'affaire, et comment les gens de loi essayèrent de lui « carotter » l'argent trouvé dans ses poches.

— Quand ils reconnurent qu'ils ne pouvaient pas établir à qui était l'argent, je veux être pendu, répéta-t-il, s'ils n'ont pas voulu me faire passer pour un trouveur de trésor... Voyons, est-ce que j'ai l'air d'un trouveur de trésor? Puis un monsieur me donna une guinée, certain soir, pour raconter l'histoire au café-concert de l'*Empire*...

Et, si vous éprouvez le besoin d'interrompre brusquement le cours de ses souvenirs, cela vous sera toujours facile :

demandez-lui s'il n'était pas question, dans son histoire, de trois manuscrits. Il reconnaît qu'il en était question, en effet; et il explique, avec des protestations, que tout le monde croit qu'il les a. Mais, bon Dieu! il ne les a pas. « L'homme invisible les a pris, pour les cacher, au moment où je l'ai quitté, m'enfuyant vers Port-Stowe... C'est ce M. Kemp qui a mis dans la tête des gens que je les avais. »

Il tombe alors en méditation, il vous observe furtivement, remue des verres avec impatience et bientôt quitte le comptoir.

Il est garçon, — ses goûts furent toujours en faveur du célibat, — et il n'y a pas de femme dans la maison. Pardessus, son habit est boutonné, comme il convient; mais, pour ses dessous intimes (en fait de bretelles, par exemple), il a conservé l'habitude des ficelles. Il dirige son établissement sans esprit d'initiative, mais avec une dignité parfaite. Ses mouvements sont mesurés : c'est un penseur. Il a dans le village une réputation de sagesse et de respectable économie. Pour sa connaissance des routes dans le sud de l'Angleterre, il rendrait des points à Cobbett lui-même.

Le dimanche matin, tous les dimanches matin, tout le long de l'année, tandis que l'auberge est fermée au monde, et de même tous les soirs, après dix heures, il va dans le salon, avec un verre de *gin* légèrement coupé d'eau et, l'ayant posé, il ferme à clef la porte, il examine les stores, il regarde sous la table; puis, une fois assuré d'être seul, il ouvre le buffet, un tiroir de ce buffet, une boîte dans ce tiroir : il en extrait trois volumes reliés en cuir brun, il les place avec gravité au milieu de la table. Les plats sont usés par le temps et tachés de teintes verdâtres, car, une fois, ils ont séjourné dans un fossé, et quelques pages ont été brouillées par de l'eau sale. Le patron s'assied dans un fauteuil, bourre lentement une longue pipe de terre, sans perdre des yeux un seul instant ses volumes. Puis il en met un devant lui et commence à l'étudier, tournant et retournant les feuillets. Il a les sourcils froncés; il remue les lèvres avec effort.

— Un X, un petit 2 en l'air, une croix, puis... va te faire fiche!... Ah! Seigneur! quel homme c'était pour l'intelligence!

Bientôt il lâche le livre, et se renverse en arrière. En clignant des yeux, il regarde à travers la fumée de sa pipe, à l'autre bout de la salle, des choses invisibles pour tout autre que lui.

— C'est plein de secrets, ça ! dit-il, de secrets merveilleux ! Si jamais j'en connais le fin mot... Seigneur !... Oh ! je ne voudrais pas faire ce qu'il a fait. Je voudrais seulement... oui.

Alors il tire une bouffée de sa pipe ; il glisse dans un rêve, le rêve éternel et merveilleux de sa vie... Et, quoique le docteur Kemp ait cherché sans relâche de tous côtés, aucun être humain, en dehors de l'aubergiste, ne sait que les livres sont là, contenant le subtil secret de l'invisibilité avec une douzaine d'autres non moins étranges. Personne n'en saura rien jusqu'à sa mort.

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par ACHILLE LAURENT.

# LA

# TRUIE DE DIAMANT

L'ambassade officielle que le Grand Lama de Lhassa a récemment envoyée vers le Tsar Blanc de Pétersbourg apparaît comme la première et significative démarche faite vers les puissances civilisatrices par l'inviolable et hiératique royaume du Tibet, « la terre interdite ». C'est la première fois en effet que se produit ce fait capital pour les destinées de l'Asie centrale, qui, par le poids et la masse de l'empire slave, est attirée hors de la sphère d'attraction chinoise vers l'Europe et l'Occident.

Sans examiner à quels motifs, d'ordre immatériel ou non, ont obéi les conseillers du Lama-Océan (Tale-Lame) pour s'engager dans ces voies nouvelles, il peut être intéressant de définir exactement le sens et la portée de la démarche en indiquant la vraie place occupée dans la hiérarchie du lamaïsme tibétain par cette incarnation de la divinité que les Européens appellent le Grand Lama et qui pour eux symbolise à lui seul tout le Tibet. Or il s'en faut de beaucoup qu'en réalité il soit l'unique maître, même au point de vue spirituel, du royaume des monts de glace qui s'étend de la formidable barrière himalayenne aux sables nus du désert de Gobi. D'autres dieux ou reflets de dieux, incarnés en de chétifs corps mortels, par-

tagent avec lui cette hégémonie, sans parler de maintes autres puissances d'ordre purement terrestre.

*
* *

Par sa topographie exceptionnelle et le découpage du sol en vallées ou plateaux séparés par des cols très élevés et difficilement accessibles, cette région de l'Asie se prête plus que toute autre à l'établissement d'autorités indépendantes ou rivales. C'est ainsi qu'on y trouve des enclaves administrées directement par des mandarins qui dépendent respectivement des vice-rois impériaux établis au Yun-nan, au Setchouen et au Kan-sou. D'autres territoires, surtout dans la partie orientale, sont gouvernés par des rois indigènes à peu près indépendants, ou surveillés par des résidents chinois tels que ceux de Batang et de Tatsienlou. Sur d'autres points, des lamaseries puissantes ont su se rendre à peu près libres de toute autorité supérieure : c'est le cas des lamas jaunes de Meli qui sont commandés par un roi-prêtre choisi au sein de leur communauté. Enfin les hérétiques du lamaïsme, les *lamas rouges* et les *lamas noirs* connus sous le nom de Peunbos, administrent directement des territoires importants en dehors du contrôle de Lhassa, centre du pouvoir des *lamas jaunes*, avec lesquels ils sont souvent en guerre.

Le Gouvernement impérial de Pékin, qui a la suzeraineté nominative sur le Tibet, est représenté, dans les quatre provinces qui dépendent directement du Deba-djong ou autorité du Grand Lama de Lhassa, par des délégués ou résidents de race mandchoue ou chinoise, dont les deux premiers sont installés à Lhassa même. Au point de vue purement spirituel le Tale Lama ne peut non plus être considéré comme le chef unique, le pape du lamaïsme : il a auprès de lui, au sud-est de sa capitale, dans la grande cité de Trashilumbo (Shigatse en chinois), une autre incarnation des dieux, le Pan tchen rin potche (très précieux joyau), qui est au moins son égal en dignité mystique ; en effet, si le Grand Lama de Lhassa est tenu pour la réincarnation de l'hypostase la plus populaire du Bouddha, Avalokita « le dieu qui voit tout », celui de Trashilumbo n'est rien autre que la réincarnation d'Amitabha

« le dieu de la lumière infinie », le propre père spirituel d'Avalokita. Les deux Grands Lamas se trouvent donc au point de vue théologique dans la position respective de père et de fils mystique, tout l'avantage restant au « très précieux joyau ».

Au-dessous de ces deux hiérarques il faut citer encore le Grand Lama de Mongolie qui réside à Ourga, près de la frontière sibérienne, et qui détient l'âme de l'historiographe du lamaïsme, le saint Taranatha ; puis le Grand Maître de la secte Sakya, qui régna sur le Tibet avant que les Chinois y fissent prédominer les lamas jaunes, et le Grand Lama du Bhoutan, le Dharma-raja (le seigneur de la loi), qui est en même temps roi de ce pays et indépendant de Lhassa.

*
* *

Non content de deux papes et de quelques anti-papes, le lamaïsme tibétain possède encore une papesse, à peu près inconnue des Européens et sur laquelle de plus amples détails pourront intéresser. C'est l'abbesse de la lamaserie de Samding sur le lac Yamdok, qui est considérée comme la réincarnation de la déesse hindoue Vajravarahi et porte en tibétain le titre original de Dordjre Pagmo « la Truie de diamant ». Le monastère de Samding comprend des moines des deux sexes, car on sait que le bouddhisme admet également les femmes à la vie monastique, puisque d'après ses théories morales celui qui a renoncé au monde peut seul être « sauvé ».

Le Tibet compte un certain nombre de ces monastères mixtes, qui ont été jadis communs dans l'Inde à l'époque florissante de la religion du Sakya-mouni. Chez les Mongols, où les lamas sont plus souvent errants, on rencontre aussi quelques nonnes qui portent le nom de *tchebogoutche* : ce sont surtout des veuves et des femmes âgées qui embrassent cette profession ; elles reçoivent une consécration, se rasent la tête et jurent de mener une vie pure, facilitée en général par leur âge avancé. On trouve également en Chine des couvents de religieuses *(ni-kou)* bouddhistes et taoïstes, mais non lamaïstes, qui ont été étudiés par Bazin[1] ; je dois dire

1. *Recherches sur les ordres religieux dans l'empire chinois.* (Journal asiatique, 1856).

qu'elles ne méritent pas toujours la réputation des vieilles *tchebogoutche* mongoles : le révérend Williams parle d'un couvent de ce genre dans la province du Fokien, que les mandarins, intolérants, durent faire fermer parce que les recluses y appliquaient trop intégralement la règle de Thélème, et l'on cite parmi les fleurs élégiaques de la poésie chinoise « la plainte de la nonne qui a perdu son amant. »

Samding (dont le nom s'écrit en tibétain Bsam-lding), résidence de la papesse du lamaïsme, se trouve sur les bords du lac Yamdok ou Palte, à cent kilomètres environ au sud-ouest de Lhassa. Ce lac sacré affecte sur la carte la forme bizarre d'un crabe ou d'un scorpion qui tiendrait entre ses deux pinces antérieures, tournées vers l'ouest, une presqu'île contenant un autre lac plus petit. La lamaserie est placée à l'extrémité de la pince la plus septentrionale, en face de l'importante cité tibétaine de Nagardze ; elle s'élève comme une forteresse sur une hauteur conique d'une centaine de mètres, dominant la plaine et le lac, et son altitude absolue au niveau de la mer est, en raison du puissant relief du Tibet, de quatre mille quatre cent douze mètres, à peine quatre cents mètres au-dessous du sommet du Mont-Blanc.

Bien qu'aucun Européen vivant n'ait jamais pénétré jusqu'à Samding, nous en possédons une description due à un agent hindou du gouvernement britannique, le Babou Sarat Tchandra Das, qui fut un moment à Lhassa professeur d'hindoustani du Grand-Lama et visita le couvent en 1882. C'est à son rapport, résumé dans le récent ouvrage de Waddell *(Lamaism)*, que je dois les détails suivants.

On accède au monastère par un escalier formé de larges dalles, qui monte du pied de la colline et est accompagné d'un long mur bas comme une balustrade. Au sommet des degrés un étroit sentier conduit à l'entrée du couvent, qui est entouré d'une haute muraille. De là, la vue s'étend au nord-est sur les sombres et chaotiques montagnes qui s'entassent dans la presqu'île autour d'un pic central ; de l'autre côté, au sud-est, s'étale à l'infini le lac mélancolique, et au sud on aperçoit le Dumo-Tso, le petit lac dont j'ai parlé et dont les eaux sont l'unique sépulture des reclus du monastère : tour à tour, après les funérailles, leurs cadavres y sont jetés

pour servir de pâture aux poissons afin de multiplier, selon la doctrine bouddhique, les mérites de leur vie par ce suprême don de leur chair périssable.

En franchissant la porte du couvent, on se trouve, comme dans toutes les lamaseries, devant une vaste cour flanquée sur trois côtés par les cellules des religieux ; une partie du quatrième côté est occupée par une sorte de grande tribune supportée par des colonnes de bois. Des escaliers plaqués de bronze donnent accès au premier étage de l'édifice ; là, dans une longue salle, sont rangées les tombes de tous les reclus célèbres qui ont habité Samding, y compris celle du fondateur Jetsun Tinle Tsomo, dont les écrits, atteignant le chiffre mystique de cent huit volumes, sont conservés dans la bibliothèque du couvent. Son cercueil est d'un beau travail, orné de lames d'or et de clous de diamants ; à la base on voit sur une dalle l'empreinte du pied du saint personnage.

Dans une autre salle, retirée et solidement cadenassée, sont conservés les corps embaumés des supérieures du monastère, les incarnations successives de Dordjre Pagmo. Là, nul être vivant ne peut pénétrer : seule l'abbesse en fonctions doit une fois, une seule fois durant sa vie mortelle, franchir le seuil de la terrible chambre et s'y rassassier l'âme et le regard du spectacle de leurs cadavres vermoulus, auxquels le sien viendra s'ajouter un jour.

La supérieure actuelle porte le nom tibétain de Nag-dban-Rinchen Kun-bzan-mo dban-mo, qui signifie « la très précieuse puissance de la Parole sainte, l'énergie féminine du Bien universel ». Elle serait âgée aujourd'hui de quarante-quatre ans et on la dépeint comme une femme habile et capable, non sans quelques prétentions justifiées par sa haute naissance et sa personnalité divine. Nous devons à Bogle, qui à la fin du dernier siècle (1778) put la visiter dans son voyage à Trashihumbo, la description plus précise d'une des précédentes incarnations de Dordjre Pagmo : je traduis littéralement ce curieux interview :

« La nonne me conduisit à l'appartement de Durjay Paumo, qui était habillée dans une robe de gylong (gelong= lama jaune), les bras nus depuis les épaules, et assise les jambes croisées sur un coussin bas. C'est la sœur du Grand

Lama (de Trashihumbo), mais d'un autre lit. Elle a environ vingt-sept ans, avec de petits traits chinois ; les yeux et les dents sont jolis, mais sans beauté régulière ; le teint est blanc, mais pâle et maladif, et elle a dans toute son attitude une expression de langueur et de mélancolie due sans doute à son existence sans plaisir. Elle porte tous ses cheveux, privilège que n'a aucune des autres vestales que j'ai pu voir ; ils sont rejetés en arrière sans aucun ornement et tombent en tresse sur ses épaules. Son *chawa* (attouchement), comme celui du Grand Lama, est tenu pour conférer le bonheur, et je ne manquai pas de le recevoir. Durjay Paumo parle peu. Le docteur Hamilton (compagnon de Bogle), qui la soignait d'une indisposition à laquelle elle était depuis longtemps sujette, avait accoutumé de lui rendre visite presque chaque jour... »

On sait que les multitudes de dieux qui constituent le panthéon du lamaïsme ne sont en fait que l'incorporation sous des noms spéciaux des aspects différents d'un nombre relativement restreint de personnalités divines. C'est ainsi que la Truie du Diamant n'est qu'une des formes d'une divinité beaucoup plus générale, d'origine sûrement védique, Marici « la resplendissante », la déesse de l'aurore et la reine du ciel : ce mythe lumineux, qui tient aux racines mêmes de nos races, s'est perpétué en maint autre culte, avec les mêmes attributs symbolisant l'aube de la lumière, rose, brillante, immaculée.

Il est de règle dans la théologie lamaïque que chaque divinité soit représentée sous une triple forme, correspondant aux trois états suivants ; ils résument les aspects sous lesquels on peut considérer les énergies naturelles dont les dieux ne sont au fond que la personnification :

1° L'état de repos (type doux) ;

2° L'état de colère (type furieux) ;

3° L'état de destruction (type infernal).

Sous ces deux derniers aspects la divine Aurore est adorée d'abord comme l'épouse du Roi des morts, Yama, le Pluton hindou, puis comme la compagne de Tamdin, le démon à tête de cheval, en sanscrit Hayagriva. Mais sous sa première forme, la plus douce et la plus populaire, elle est la

Truie de diamant, accouplant sous cette dénomination le mythe du porc considéré comme symbole de l'énergie printanière et celui du sceptre d'Indra, le Jupiter védique, car Dordjre (vajra), que nous traduisons par diamant, désigne proprement le joyau par excellence, l'arme céleste et fulgurante entre toutes qu'est l'éclair aux mains des dieux.

Dans ses effigies peintes ou sculptées, Marici est rituellement représentée avec trois têtes, dont la gauche est une hure de truie; elle a six ou huit bras, tenant les attributs familiers aux divinités boudhiques : un arc, une flèche, un lacet, une hache, une fleur, etc... Elle est assise sur un trône de lotus, dans une des cinq poses consacrées, « la pose de l'enchantement », la jambe droite pendante et la gauche repliée sous elle. Son trône est supporté par une figure de truie, entourée de sept autres plus petites.

C'est en souvenir de son origine solaire que le nom de la déesse est le premier prononcé dans l'office journalier du lamaïsme; dans tous les couvents du Tibet, dès que le disque du soleil apparaît sur l'horizon, les moines doivent se tourner vers lui et, retirant leur bonnet, élevant pour le saluer la main droite, réciter ces litanies de Marici dont on retrouverait facilement l'analogue :

Elle s'est levée ! Elle s'est levée !
Elle s'est levée dans sa gloire !
Le soleil de bonheur s'est levé !
La divine Marici s'est levée !

Puis ils répètent sept fois la *Mantra*, le « charme » ou formule spéciale à la déesse : « *Om Maricinam svaha* », et continuent ainsi : « Chaque fois que je prononce votre nom, je me sens délivré de toute crainte. Je vous prie de m'accorder d'atteindre à la félicité parfaite et sans souillure. Je vous salue, divine Marici, bénissez-moi et accomplissez mes vœux. Délivrez-moi, ô déesse, des huit sortes de craintes : les brigands, les bêtes féroces, les serpents, les poisons, les armes, l'eau, le feu et les abîmes. »

En plus de la mantra préindiquée, il en est une autre spéciale à Dordjre Pagmo que les lamas doivent réciter en égrenant le chapelet consacré à la déesse : « *Oru! Sarba*

*Buddha dak kimi hum phat !* » Ces chapelets doivent toujours être bleus, couleur vouée à la vierge Marici, et sont formés de grains de turquoise.

*
* *

La tête de truie qui orne les statues de Marici a été l'origine d'une singulière légende, que les Tibétains ont greffée sur un événement historique, l'invasion du pays en 1716 par les hordes des Mongols de Dzoungarie, descendus des Monts Célestes, qui restaurèrent le pouvoir temporel des lamas jaunes. Arrivé dans le voisinage du lac Yamdok, le chef des bannières dzoungares, qui avait entendu parler de l'abbesse de Samding, croyant qu'elle avait réellement une excroissance en forme de hure derrière la tête, lui envoya un messager pour lui dire de venir faire voir à son camp cette particularité anatomique. L'incarnation de Dordjre Pagmo ne répondit rien à cette insultante demande, mais pria seulement le guerrier nomade de renoncer à ses projets sur le monastère. Celui-ci, exaspéré du refus de l'abbesse, envahit aussitôt la place en renversant les murailles, mais à sa grande stupéfaction, une fois entré dans le couvent, il constata qu'il était entièrement vide. Il vit seulement une troupe de dix-huit porcs et de dix-huit truies rôdant dans une salle du monastère, sous la conduite d'une plus grande truie. Déconcerté, il s'apprêtait à quitter une place que défendait un troupeau de porcs, quand ceux-ci se transformèrent soudain en dix-huit vénérables moines et dix-huit respectables nonnes, sous la conduite de la très révérende Dordjre Pagmo elle-même : à cette vue, le Dzoungar éperdu renonça instantanément à ses projets de pillage et de massacre et combla de richesses la lamaserie qui, depuis lors, conserva sur ses murs le souvenir de ce miracle, peint en fresques sur les murs mêmes de la salle où il eut lieu.

Il est probable que cette légende remonte plus haut que la conquête mongole, car on en trouve ailleurs le pendant. Jusque dans notre Bretagne, une tradition analogue s'est conservée, qu'on fait remonter à l'invasion anglaise. Je veux parler du miracle de Montfort-sur-Meu où une jeune fille aurait été transformée en cane par l'intercession de la Vierge et des

saints pour échapper aux entreprises d'un capitaine français des bandes de Duguesclin, qui joue ici le rôle de l'envahisseur dzoungar. Ce miracle a valu à la petite ville de Montfort le surnom de Montfort-la-Cane et est encore aujourd'hui, aux bords du Meu comme aux rives du lac Yamdok, l'objet d'un fructueux pèlerinage.

La lamaserie de Samding compte environ deux cents religieux des deux sexes; un autre sanctuaire consacré à Dordjre Fagura se trouve dans un îlot près de la rive du grand lac Namtso ou Tengri-nor, au nord-ouest de Lhassa; il est en relations avec Samding et également administré par une abbesse, avec moines et nonnes. Un troisième sanctuaire de la déesse se trouve à Markula, dans le Lahul. Hommes et femmes vivent à Samding dans une certaine promiscuité, sans danger, paraît-il, à cause de la règle sévère que maintient la supérieuse. Les lamas possèdent, en effet, traduit des livres bouddhiques de l'Inde, un code de discipline qui forme la première partie du Kah-gyur, recueil des Livres sacrés, dont le Tan-gyur contient les commentaires. Cette première partie (Dulva, en sanscrit Vinaya) est divisée en sept parties, dont les titres 4 et 5 concernent précisément la vie monastique des femmes : ce sont « l'Émancipation des nonnes », au sens mystique bien entendu, et « l'Explication de la règle des nonnes », contenues toutes deux dans le neuvième des treize volumes qui forment la Dulva.

L'abbesse elle-même vit dans le monastère complètement retirée dans une partie qui forme son domaine propre. On assure qu'elle ne s'accorde jamais à elle-même de s'étendre sur un lit pour se reposer ; durant le jour, elle peut sommeiller quelque temps sur une chaise, mais la nuit elle doit, durant toutes les heures, rester assise et éveillée, plongée dans les profondeurs de la méditation mystique. Aussi cette vie si austère lui vaut-elle l'unanime respect des Tibétains, et lorsqu'elle se rend parfois à Lhassa, y est-elle reçue comme une reine, avec les marques de la plus profonde vénération.

Il est à noter, cependant, qu'elle n'appartient pas à la secte des *lamas jaunes* qui détient le pouvoir spirituel et temporel dans la capitale du Tibet. Samding, en effet, est un monastère de la secte des *rouges* qui se nomment eux-mêmes les

Nin-ma-pa « les antiques » parce qu'ils font remonter leur origine au gourou (sorcier) Padma Samabahva qui, au VIII^e siècle de notre ère, importa le bouddhisme de l'Inde au Tibet : car le lamaïsme, qu'on prétend être aujourd'hui le plus fidèle représentant de la religion du Sakya-mouni, doit son origine à un sorcier, qui l'encombra de toutes les pratiques tantriques puisées au çivaïsme hindou. C'est l'honneur de Tsong-Kapa, le fondateur de la secte des jaunes, d'avoir au XIV^e siècle tenté une réforme qui tendait à libérer le lamaïsme de ces pratiques magiques et idolâtres ; les rouges ont, au contraire, maintenu la tradition chamaniste et jusque dans le culte de Dordjre Pagmo on retrouve la trace de l'ancienne religion locale.

Le porc y jouait un grand rôle, comme puissant ennemi des mauvais esprits, et aujourd'hui encore le dieu du foyer est représenté chez les Tibétains avec une tête de porc ; ce *genius loci* tient chez eux une place particulièrement encombrante, car il est le véritable démon du foyer, et ne cesse de hanter la maison, dont il occupe successivement toutes les places suivant la saison. C'est pour les habitants un objet de constante préoccupation, comme j'ai eu souvent l'occasion de le constater à mon détriment : personne, en effet, ne doit prendre la place où le dieu-porc est censé se tenir, on n'y peut poser ou changer un objet ni balayer le sol. Heureusement, il suit dans ses déplacements à travers la maison une marche régulière qui permet de reconnaître le lieu exact où il se trouve, d'après le temps de l'année :

Au premier et au deuxième mois, il se tient au centre de la maison ;

Au troisième et au quatrième mois, il occupe l'entrée ;

Au cinquième mois, il loge sous le rebord du toit ;

Au sixième mois, il reste dans l'angle sud-ouest de la maison ;

Au septième et au huitième mois, il revient au bord du toit ;

Au neuvième et au dixième mois, il occupe le trépied du foyer ;

Au onzième et au douzième mois, il se tient dans le fourneau de la cuisine.

Ces déplacements sont particulièrement pénibles pour les Tibétains quand il hante le milieu de la maison ou la place du foyer, car alors personne ne peut s'en approcher; ils ne respirent un peu que lorsqu'ils le savent sous le rebord du toit, aux beaux mois de la saison chaude.

L'austérité que professe la Truie de Diamant et qu'elle fait régner dans sa famille monastique est d'autant plus remarquable que la secte rouge, à laquelle elle appartient, est très peu exigeante à cet égard. La plupart des moines rouges peuvent se marier, à l'inverse des jaunes qui observent scrupuleusement les apparences du célibat, et il règne, chez les Mongols qui suivent les rites des Nin-ma-pa, des proverbes fort libres où les lamas sont fâcheusement assimilés à certains reproducteurs du bétail. Le péché de gourmandise passe pour ne leur être pas non plus ignoré, et j'ai vu souvent étendus dans les rues de Tatsienlou des lamas ivres morts que le roi tibétain du lieu fait soigneusement recueillir et bastonner.

Il m'a été donné, à différentes reprises, d'entrer plus avant dans les confidences des états spéciaux à ces âmes monastiques, qui passent encore aux yeux de certains pour détenir les secrets suprêmes. Je me souviens qu'en l'été de 1896, alors que j'étais au bord du Fleuve Jaune dans la grande citadelle de Lantcheou, capitale du Kansou, — cette curieuse province où se mêlent toutes les races et toutes les religions de l'Asie centrale, — la contrée était alors bouleversée par la révolte des musulmans Dougans, qui venaient menacer les murs de la ville. J'appris que deux « bouddhas vivants » de la région de Hotcheou, où avait pris naissance la révolte, venaient de se réfugier à l'abri des remparts de Lantcheou et habitaient une petite lamaserie en dehors de la citadelle. Après leur avoir fait demander une audience en formes, je me rendis à leur demeure avec une escorte de cavaliers pour leur faire plus grand honneur, et je fus reçu par deux lamas gras et joyeux, drapés dans la toge jaune réservée aux incarnations des dieux, dont la face rasée reflétait cette satisfaction égoïste et béate qu'on remarque aux Uffizi sur les bustes de Néron adolescent.

Après quelques propos échangés sur le lamaïsme, je m'enquis des motifs qui les avait poussés à chercher asile auprès

des canons chinois, et leur fis doucement remarquer qu'en leur qualité de « Bouddhas de charité » ils n'avaient rien à craindre des sabres musulmans et de tout ce vain tumulte occasionné par l'exaltation des fanatiques et la violence des gens de guerre :

— N'est-ce point par votre compassion que les hommes sont assurés de trouver la voie salutaire qui les mènera à la perfection ? N'êtes-vous point les maîtres de l'univers dont la pitié inlassable nous instruisit, nous misérables pécheurs, dans la Bonne-Loi et les Quatre-Vérités-Excellentes? Qu'importe donc si votre vie mortelle est tranchée par le glaive d'un infidèle : n'êtes-vous point certains, par ce suprême sacrifice, d'atteindre définitivement aux cieux de la Perfection infinie, au Paradis d'Amithaba Bouddha ?

Ils me regardèrent en souriant et répondirent :

« Mais le paradis, c'est ici : le climat y est doux et le riz excellent. »

Je pris discrètement congé des saints personnages, et, comme je retournais vers la citadelle, que nos chevaux foulaient ces rizières dont le grain suffit à rassasier les estomacs divins, je me surpris à méditer cette parole du sage : « Les religions finissent par l'incrédulité des dieux. »

CHARLES EUDES BONIN.

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD.

# LIVRES NOUVEAUX

**LE ROUET DES BRUMES**, par **Georges Rodenbach.**

Quelque temps encore, la publication d'un livre posthume vient, de loin en loin, nous faire croire que les morts récents ne nous ont point quittés, qu'ils sont toujours là, qu'ils pensent et qu'ils rêvent: Georges Rodenbach reparaît parmi nous, avec ce volume nouveau de tendresse voilée et mélancolique. Et ce sont encore de ces paysages atténués, comme il y en avait dans *Bruges la Morte* et dans *la Vocation*, de ces pâles dialogues en murmures, comme dans ce *Mirage*, que la *Revue* a publié, de ces descriptions d'âmes et de chambres où tout est pénombre, mystère, silence presque, comme dans les poèmes des *Vies encloses*. Georges Rodenbach avait ce don si rare d'être tout entier dans tout ce qu'il écrivait, dans les moindres pages, dans une simple phrase. On voudra retrouver encore une fois dans ce charmant recueil, toute la subtile douceur de ses tristesses.

**ESSAIS DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE DE LA BIOLOGIE**, par **E. Gley.**

La philosophie fut longtemps considérée comme une sorte de synthèse des sciences; mais « les différentes branches d'une science particulière ont pris depuis le commencement du siècle un tel développement que la spécialisation s'est imposée de plus en plus, faisant disparaître chaque jour les compétences étendues ». Il semble désormais que chaque science doive être l'objet d'une philosophie spéciale, et qu'une pensée humaine soit impuissante à réaliser une synthèse universelle. M. E. Gley a su borner le champ de ses recherches et de ses méditations à la philosophie et à la science biologiques. Il nous donne en ce livre une série d'études remarquables, une suite de réflexions sur le savoir acquis, où, sans cesse, des faits particuliers il se hausse aux réalités générales.

**LE PARTAGE DU CŒUR**, par **Louis de Robert.**

Bien que tout jeune encore, M. Louis de Robert nous a donné déjà un assez grand nombre de jolies histoires amoureuses. Toutes ont un charme pénétrant, une grâce toujours naturelle: on sent que l'auteur les conte sans effort, il peut à son gré faire vivre une scène précise, un de ces dialogues, légers ou graves, où l'amour s'amuse ou se recueille, puis, l'instant d'après, nous analyser subtilement le mystère d'une âme compliquée et secrète : les mots viennent d'eux-mêmes se ranger au premier appel. Ce roman nouveau nous présente une femme déconcertante, partagée entre deux hommes, sans force pour quitter ni l'un ni l'autre. Et l'auteur a su non seulement nous intéresser à son héroïne, mais encore nous la faire aimer. Quelques jolies pages rapportées d'un séjour au pays basque viennent compléter cet attachant volume.

**ESSAI SUR TAINE, SON ŒUVRE ET SON INFLUENCE**, par **Victor Giraud.**

C'est là une sorte de « portrait psychologique », ou plutôt une série de portraits; car l'auteur ne s'est point choisi de Taine une représentation immuable; sans cesse, il recommence à dessiner pour nous, sinon de jour en jour, tout au moins d'année en année, cette intéressante physionomie de pensée, et il y découvre subtilement toutes les moindres transformations. C'est là une étude approfondie, une interprétation originale et forte, avec des jugements toujours motivés sur la personne et le génie de Taine, sur son œuvre et sur son influence. Et c'est là aussi un livre composé, en tous ses chapitres, en toutes ses phrases, où la netteté des idées et des impressions trouve à son service une forme aisée, sobre et charmante.

**L'OR**, par **H. Hauser.**

« Ni l'amour, ni le patriotisme, ni la foi, ni la science n'ont opéré plus de miracles que la fièvre de l'or », l'*auri sacra fames*, de Virgile; et l'histoire de l'or, c'est bien l'histoire de l'humanité tout entière. Le savant auteur de ce volume, qui s'était fait connaître déjà par de beaux travaux d'histoire et d'économie sociales, a su ramasser en cette longue étude tout un riche trésor d'érudition. Il est tour à tour chimiste, physicien, géologue, métallurgiste ; il touche à l'histoire de l'art et des sciences, à la géographie, à l'économie politique, à la sociologie. Il termine par des considérations très élevées — chimères aujourd'hui, peut-être réalités demain — sur ce que pourrait être le rôle de l'or dans une société meilleure. Et il faut signaler en même temps l'illustration toute particulière de ce bel ouvrage, qui est à la fois pittoresque et sérieux, érudit et accessible à tous.

**CONTES ET NOUVELLES, SUIVIS DU THÉATRE**, par **Rachilde.**

C'est encore et toujours le même don puissant d'évoquer d'étranges décors, d'émouvoir l'esprit du lecteur jusqu'à l'épouvante, en quelques phrases ou en quelques répliques. Il est peu d'artistes aussi divers, aussi imprévus : il semble que l'auteur s'éprenne tour à tour d'observation précise et pittoresque, puis, l'instant d'après, nous sommes en plein rêve, en pleine fantaisie. La phrase a tour à tour les délicatesses les plus mièvres, les enroulements les plus subtils, puis soudain, c'est un mot brutal, une description saisissante d'affreux réalisme. Il est des dialogues où ce sont les objets qui parlent, comme dans la curieuse *Parade impie*. Et on voudra lire, après les *Contes et Nouvelles* cet extraordinaire drame cérébral en trois actes, *Madame la Mort*, qui fut représenté naguère sur la scène du Théâtre d'Art.

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 48 » | 24 » | 12 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 25 50 | 12 75 |
| DÉPARTEMENTS | 54 » | 27 » | 13 50 |
| ÉTRANGER (UNION POSTALE) | 60 » | 30 » | 15 » |

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

---

*Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 164-1-01. — (Encre Lorilleux).